

DE
DÉOGRATIAS



STÉRÉOTYPIE

de
de plume en plume

*Remerciements à toutes mes amies,
Mention spéciale pour le Dr Lys et Mme Desbois.*

Stéréotype

-1-

Un lien indéfectible

Une fois de plus, ce matin, Aurore sentait le manque : son cœur vrillait, son corps réclamait, l'humeur soudain faisait des bonds désordonnés. *Non, non, non et non, je n'irai pas m'asseoir, je le peux ! Je le veux !* Elle cherchait à se convaincre, mais peine perdue. Sans son fauteuil, elle avait l'impression de se faner, telle une fleur, *Non, je peux très bien me passer de cette habitude !* Son corps suppliait, le cœur à l'envers, elle s'obligeait à s'activer pour fuir Ulysse (c'est le prénom qu'elle avait donné à son fauteuil), *Je vais faire la vaisselle, sortir mon chien, préparer les repas. Je n'y penserai plus ! zut !* Elle réussissait quelques heures. Puis, sans s'en rendre compte, ou seulement après coup, elle reprenait son balancement, là, dans ce meuble de salon qu'elle cherchait à fuir coûte que coûte.

Il ne s'agissait pas d'un fauteuil roulant, d'une chaise de bureau ou d'un rocking-chair, non, mais d'un fauteuil très ordinaire, ceux qu'on trouve parfois près d'un canapé, dans nos salles de séjour. Elle se balançait dessus, ce geste répétitif faisait partie d'elle-même.

Une sorte de respiration, mais aussi une tyrannie ordinaire, son tourment quotidien. Une fois de plus, ce matin, elle le savait : elle ne gagnerait pas la partie.

Quelle était la vie d'un fauteuil ?

La plupart du temps, on le trouvait près d'une cheminée ou d'une fenêtre. Parfois, dans une chambre. À côté, une petite table basse où traînaient çà et là quelques livres, des biscuits, un téléphone portable. Éclairé par la lumière du jour qui traversait les fenêtres, il se fondait dans le décor. On pouvait même passer près de lui sans le remarquer. Invisible mais présent. Tout comme l'amour. Souvent.

Aurore aimait Ulysse. Elle commençait par s'asseoir dessus, en tailleur, comme un moine bouddhiste, puis elle tapait son dos sur son dossier et fredonnait. Parfois, une heure ou deux, parfois davantage. Ils ne formaient alors plus qu'un seul et même corps, une seule et même vie. C'était leur secret.

Pourtant de composition solide, Ulysse supportait plus ou moins bien ces balancements. Aurore devait d'ailleurs faire attention, il ne fallait pas qu'elle abuse. Sans ce soin attentif, inévitablement, les pieds du fauteuil commençaient à le lâcher, son tissu s'abîmait plus vite, il chancelait. Elle le couvrait donc de plaids pour cacher l'usure.

Aurore était une femme à la silhouette élancée, qui avait toujours fait plus jeune que son âge, à presque 50 ans, toujours pas une ride sur son visage. Les yeux marrons, des cheveux châains toujours tirés vers l'arrière, elle accordait peu d'importance à son apparence. Les canons de la mode vestimentaire l'avaient toujours fatiguée. Elle n'y comprenait rien mais cherchait à y être fidèle. Ne serait-ce que pour passer inaperçue. Le plus souvent, quand elle se regardait dans la glace, elle était gênée : *Vite Aurore, vite !*

Elle s'habillait rapidement, vêtue généralement d'une jupe longue

assortie d'un tee-shirt. Elle se maquillait aussi à toute vitesse. *Pff, quelle perte de temps franchement ! Tout ça pour se faire bien voir au boulot !* Après avoir légèrement mis du gloss sur ses lèvres charnues, elle attachait vite ses cheveux mi-longs sans plus de cérémonie et sortait enfin de son domicile.

Mais ce matin, Aurore n'allait pas travailler. Après plusieurs contrats de secrétaire médicale, elle venait, une fois de plus, de démissionner. Avec beaucoup de réticences, elle avait fini par accepter une « Allocation Adulte handicapé ». Ce mot la dérangeait tellement, c'est à peine si elle parvenait à le prononcer : « Handicapé » !

Elle habitait Paris, dans le 15^e arrondissement, non loin du boulevard Pasteur, un quartier qu'elle affectionnait, même si elle espérait un jour quitter la capitale qu'elle trouvait trop stressée. Son studio qu'elle avait décoré de nombreuses plantes et d'un aquarium juste en face de son fauteuil lui apportait la paix.

On pouvait y trouver quelques puzzles accrochés aux murs mais aussi beaucoup de livres, classés selon leur thème : psychologie d'un côté, spiritualité de l'autre, les romans à part. Un mobilier sans prétention, bien rangé, une odeur de vanille grâce à la bougie allumée dans son entrée, quelques canevas et des photos. Il y avait aussi la niche de Tagada : Son chien, un yorkshire adorable qu'elle aimait énormément.

À chaque déménagement, Aurore choisissait l'emplacement de son fauteuil avec soin. D'abord, il convenait de le poser près d'une fenêtre mais pas trop près pour que personne ne puisse les voir. Ensuite, elle choisissait la couverture dont elle le recouvrait, puis, pour ne pas être surprise, Aurore avait fixé un loquet sur la porte d'entrée. Toujours pour la même raison : pour ne pas être pris en flagrant délit. La lampe, pour le soir, était placée non loin. Ainsi, elle

accédait à l'interrupteur sans se lever, une interruption dans ses élans lui causait une vraie douleur. Pas une simple contrariété. Non. Une douleur, car le rythme de ses balancements se brisait.

Aurore avait aussi une autre habitude : celle de faire parler les objets autour d'elle. Comme ça, pour s'amuser. Elle avait d'ailleurs l'habitude d'appeler tous ses objets par le même prénom : « Pénélope » qu'elle trouvait original. Pour son fauteuil, elle avait choisi « Ulysse », pour marquer, en le soulignant, la place tout à fait singulière qu'il occupait dans sa vie.

Elle fermait les volets du salon assez tôt quand venait le soir. Ainsi, plus aucun péril ne pouvait survenir : nul ne pouvait violer leur intimité. C'était sa façon de se protéger des remarques malveillantes.

Ulysse vivait au rythme de ses émotions, de ses gestes, de son balancement. Il était Aurore, elle était Ulysse. Et puis inversement. Depuis longtemps, elle menait une lutte acharnée contre ce rite singulier qui prenait tant de place dans sa vie. Aux yeux de n'importe qui, c'était tout simple : il suffisait de se décider. Avec un peu de volonté, ne dit-on pas qu'on arrive à tout, même à l'impossible ? Aurore n'était pas d'accord.

Le fameux : « Quand on veut, on peut ! », elle le savait d'expérience, était un mensonge. Pour elle, quitter Ulysse relevait d'un effort violent, une sorte de duel impitoyable. Elle changeait même le parcours de ses allées et venues de son appartement : Surtout ne plus croiser son fauteuil, l'éviter à tout prix ! Faire comme s'il n'existait plus. Son logement devenait un grand labyrinthe où elle se perdait à force de le fuir. *Je dois y arriver ! Tu es ridicule avec ton fauteuil ! Arrête donc ! Mais arrête donc !* Des voix moqueuses lui revenaient en mémoire.

Toutes les fois où des indéclicats l'ayant surprise dans son mouvement répétitif avaient ironisé : « Oh ! La hooooonteeee ! ». Ce souvenir la transperçait.

Et puis un jour, le combat prenait fin. Son fauteuil l'accueillait sans reproches. Aurore, vaincue, fuyait la honte et se réconciliait avec les bras d'Ulysse, lovée sur son velours, au creux de son assise. Ils se retrouvaient dans la joie. Aurore n'était plus seule. Ni lui non plus. Elle était pourtant très intelligente, sa scolarité, sa vie, rien ne démontrait une « anomalie » quelconque. Ce comportement l'interrogeait. *Si encore j'avais été simplette ! Un peu bancale, mais non, rien, j'ai grandi comme tous les autres !* Elle ne comprenait pas. Lorsqu'elle cherchait à oublier Ulysse, elle entrait dans un état de manque. Son fauteuil, lui, qui l'attendait dans une espérance angoissée, souffrait avec elle. À chaque nouvelle tentative de séparation, chacun d'eux s'essoufflait. Ils ne pouvaient pas se passer l'un de l'autre, quand ils essayaient, ils ne vivaient plus, ils survivaient. La preuve, à chaque tentative, Aurore avait l'impression de moins bien respirer, elle devenait irascible au possible. Et, si les jours où elle n'avait pas pu se balancer, une émotion survenait, plus forte que les autres, alors elle tremblait.

Aurore tremblait souvent d'ailleurs, il se jouait en elle la partition d'une musique inconnue, dissimulée au fond d'elle-même, une pure vibration venue d'un ailleurs insaisissable.

Le drame de leur relation, unique en son genre, se résumait par la tension continue entre leur volonté de vivre « comme tout le monde », (lui comme un fauteuil ordinaire dans le silence, elle, comme une personne sans stéréotypie), et leur impossibilité d'y parvenir. Ils étaient « accros » comme on dit. Ils formaient, à n'en pas douter, une symbiose indispensable, pourtant menacée par les

injonctions qui visaient leur séparation. « Aurore, tu veux cesser oui ? On dirait une débile ! », « Oh ! Non mais regarde-toi ! Pitié ! ». Ces phrases entendues dans l'enfance l'avaient blessée.

Ce geste répétitif, qu'elle prenait pourtant soin de dissimuler, avait parfois été remarqué. Aujourd'hui encore, elle cachait sa honte. *Pour tout dire, je me rends compte depuis très peu de temps que je me balance ! C'est fou mais les remarques de l'enfance, je ne m'en souvenais presque plus. C'est un réflexe chez moi, tellement ancré, que j'ai même fini par l'ignorer. Pour moi, c'est aussi indispensable et naturel que de respirer. Se souvient-on de toutes les fois où on respire ? Non ! Eh bien, mon balancement c'est tout pareil ! Je ne sais pas pourquoi !* se disait-elle.

Justement, ce matin, après quelques rangements qui l'avaient aidé à ne pas rester trop longtemps avec Ulysse, elle avait retrouvé un poème qu'elle avait écrit quelques années plus tôt :

« Mes balancements

C'est un rythme, une musique, un mouvement,

Différent du vôtre

J'oublie dehors, j'oublie dedans,

Nul ne peut me rejoindre, seul le Maître du temps,

Cet espace à part, dans mon balancement.

Je deviens lente moi qui ne le suis pas,

Je repense à l'évènement d'avant,

Je me prépare à celui d'après

Mes émotions comme des nuages

Qui traversent le ciel,

Je ne peux les vivre comme vous,

Fragile en mon balancement.

*Suspendue entre ma tête et mon cœur,
Écoutez donc le cri muet de mon corps !
Je savoure la vie, modèle réduit ou large à l'infini ?
Je ne sais pas mais c'est ainsi
Vivante en mon balancement ».*

Elle se frottait les yeux qui se mouillaient malgré elle à la lecture de ce texte, c'était si pénible de ne pas se comprendre, de se sentir comme en « Absurdie », d'ignorer qui elle était, pourquoi elle existait, toujours un peu « décalée » malgré sa vie bien ordinaire. D'ailleurs, un jour où elles se parlaient à cœur ouvert, son amie Apolline lui avait dit :

« Toi, mon Aurore, tu me fais penser à ma grand-mère ! ». Aurore avait fait une moue boudeuse, son amie dut s'expliquer :

- Non, mais ne le prends pas mal ! C'est un compliment au contraire. Je l'adorais. Tu es comme elle, tu ne cherches pas de mec. On ne peut pas dire que ce soit ton fort. En plus, tu es habillée de manière très classique. Toujours de longues jupes, comme à l'ancienne, ta façon de parler avec un vocabulaire très soutenu. Tu es spéciale ma chérie ! Tu gribouilles dans un cahier à ta pause du midi au lieu d'aller avec les autres !

- Comment le sais-tu ?

- Qu'importe comment je le sais ! C'est une de tes anciennes collègues qui me l'a raconté ! Ce n'est pas grave tu sais, ton côté décalé, moi, ça me repose des autres !

Aurore écarquilla les yeux, elle passa une main dans ses cheveux, elle avait aussi cette manie quand elle se sentait mal à l'aise.

- Tu sais, tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu es mystérieuse comme nana, et, ça, moi, j'aime bien ! »

Aurore et elle se connaissaient depuis plus de 15 ans maintenant. Une amitié très forte les unissait. Apolline ne mâchait jamais ses mots. Elle était aussi extravertie qu'Aurore était introvertie ! À croire que leurs tempéraments totalement opposés cimentaient leur relation.

Alors voilà, Aurore savait, non seulement par elle-même mais aussi par les remarques des autres qu'elle n'était pas tout à fait comme « tout le monde », malgré « un parcours de vie assez semblable à la moyenne » selon ses propres mots.

Pour s'en convaincre, s'il en était besoin, elle n'avait qu'à s'observer. À chaque fois qu'Aurore s'approchait de son fauteuil, nul ne pouvait se douter de l'intensité cachée derrière ce geste routinier. Oui, elle était d'accord avec Apolline, elle était un mystère, non seulement pour les autres mais surtout pour elle-même. Elle espérait trouver un jour des réponses à toutes ses difficultés. Elle s'accrochait à cet espoir.

-2-

Les difficultés d'Aurore

Aurore se rappelait ses parents, aujourd'hui décédés. Elle se souvenait que leur vie était difficile mais que son enfance à elle avait été « triste comme un linceul ». Expression qu'elle avait lue dans la vie de Sainte Zélie Martin lorsque celle-ci parlait de sa propre enfance. Puisque cela la rejoignait, elle avait repris ces mêmes mots

pour ce qui concernait son propre passé. Une mère le plus souvent absente, absorbée par son métier de secrétaire dans l'administration fiscale, un père ouvrier dans le bâtiment dont elle n'avait connu que sa boisson pour noyer sa dépression.

Le couple allait mal. Ils n'étaient pas heureux ensemble. Elle ne désirait plus, avec les années, revenir trop souvent sur ses douleurs d'antan. Sa mère était partie subitement à la suite d'une crise cardiaque. Son père quelques années avant celle-ci après des gros soucis de santé liés à l'alcool. Aurore ne se rappelait pas les avoir vus heureux, et pour tout dire, sa mémoire n'avait retenu que l'absence de tendresse chronique dont elle avait souffert.

Ce passé difficile devait bien expliquer, au moins en partie, pourquoi maintenant, confrontée à sa vie d'adulte, elle avait tant de mal à se sentir bien. Depuis plusieurs mois, un burn-out avait fait basculer la fragile embarcation de son existence. De médecins en arrêt de travail, de méditations en relaxations, malgré tous ses efforts, Aurore ne parvenait pas à reprendre le dessus.

Cela avait commencé par de légers tremblements alors qu'elle accueillait les patients au bureau des admissions de la clinique où elle travaillait, puis vinrent les angoisses qui la tétanisaient sur place, une fatigue immense l'engourdisait dès le matin. Non. Elle devait bien s'en rendre compte, cesser de nier l'évidence : elle n'y arrivait plus. Il lui fallait du temps, beaucoup de repos, sans oublier une thérapie. Elle pensait à tous les emplois qu'elle avait occupé, toujours en difficulté : Les disputes entre collègues, des conversations dont elle ne comprenait pas le sens :

« Bonjour Aurore ! Comment ça va ce matin ?

- Ben, j'ai mal à la tête, figure-toi que je me pose plein de questions sur la vie en ce moment, quand j'y pense, je...

- Oh là ! Pas évident ça ! Bon, je te laisse, je vais à mon bureau !

Bonne journée ! »

Aurore restait là. Scotchée de stupeur à son bureau, enfoncée dans sa chaise. Elle ne comprenait pas pourquoi sa collègue lui avait demandé : « Comment ça va ? ». Puisqu'elle n'attendait pas la réponse.

L'incompréhension de tous ces échanges sociaux qui n'avaient aucun but, qui ne servaient qu'à parler pour parler, voilà qui étonnait beaucoup Aurore. Alors, elle se recroquevillait sur elle-même. Les jambes coupées par l'émotion, l'eau plein les yeux, elle sentait la tristesse l'envahir. Il suffisait qu'une autre collègue la surprenne à ce moment-là pour lui demander : « Bon, alors Aurore, comment vas-tu ? Qu'est-ce qui se passe ? ».

Refroidie par les questions qui n'attendaient pas de réponse, Aurore alors se refermait, avec un sourire pincé, elle répondait le plus froidement possible : « Rien ! Rien ! Merci. Il ne se passe rien ! ». Alors pour toute réponse, la collègue offusquée haussait les épaules tout en quittant le bureau d'Aurore : « Oh ! Ben va te faire voir ! Je voulais être gentille ! Ça m'apprendra ! ». Estomaquée, Aurore relevait la tête. *Ah bon, celle-ci voulait vraiment savoir ?* Elle n'y comprenait rien. Décidément la communication restait une énigme pour elle.

Pour tout dire, le bruit, que dire le vacarme incessant des gens dans les couloirs, le téléphone qui la harcelait, les conversations inutiles, toute cette ambiance l'oppressait. Elle finissait toujours par démissionner ou se faire licencier. Elle devinait que ses collègues de bureau ne la trouvaient pas à leur goût. Tout le laissait comprendre : leur façon de se mettre à parler à voix basse quand elle arrivait dans leur bureau, ou bien, carrément, de se taire. Leur façon de regarder sa

tenue vestimentaire, en biais, comme si de rien n'était, leur sourire pincé quand ils la voyaient toujours avec son sac à dos qu'elle avait cousu elle-même (avec un vieux tissu rose à petites fleurs). Bref, Aurore n'attirait pas leur sympathie. C'était une évidence.

D'ailleurs, après chaque échec dans sa vie professionnelle ou affective, Aurore piquait une crise de colère, elle ne savait pas pourquoi tout d'un coup, elle devenait volcan. Trop d'émotions peut-être. Elle prenait tout ce qui lui passait sous les mains et les jetait au sol : son verre, ses stylos, son bloc papier, sa chaise. En larmes, elle était soulevée par une force insoupçonnée dont elle découvrait l'intensité au fur et à mesure qu'elle explosait.

Dans ces moments-là, Ulysse avait peur. Il avait dans sa mémoire, le souvenir d'une crise d'Aurore qui, avec un grand couteau, avait lacéré son prédécesseur, à sa place, là, celle qu'il occupait aujourd'hui. Sans s'arrêter pendant plus de dix minutes, elle l'avait tailladé de partout.

Aurore, ensuite, se laissait glisser à terre. Les mains sur son visage, elle sanglotait. Combien de fois avait-elle vécu de ces secousses, toute seule, sans personne pour la calmer ? Elle y parvenait cependant, la musique à fond dans les oreilles, en boucle, sans bouger, pendant un certain temps. Voilà ce qui l'apaisait : un boucan aussi puissant que les décibels de sa colère immense. Une chanson particulièrement lui tapait le cœur, elle l'écoutait très souvent ces derniers mois quand ses émotions la bouleversaient, celle de la chanteuse Indila, dont le titre était : « C'est un S.O.S ». Elle s'y retrouvait tellement dans les paroles ! « Je suis touchée, je suis à terre, entends-tu ma détresse ? Y a-t-il quelqu'un ? Je sombre, j'me perds ».

Elle pleurait sur tout ce qui la faisait souffrir : Les mauvais mots, la

solitude, les espoirs déçus, tout y passait. Une fois le tsunami passé, en plein désarroi, Ulysse alors la prenait dans ses bras. Il connaissait l'âpreté de ses colères brutales. Les crises d'Aurore étaient suivies par un long mutisme. Il lui fallait plusieurs heures pour que la vie irrigue de nouveau son cœur endolori.

S'approcher de l'enfance d'Aurore, c'était toucher une douleur vive. Fille unique, elle n'avait pas eu la chance d'avoir un frère ou une sœur avec qui partager ce qu'elle vivait. Ulysse, présent depuis ses premières années, se souvenait de tout. Un humain oublie car sa mémoire est sélective, elle chasse ce qui pèse, garde ce qui est supportable, construit sa propre légende, mais un fauteuil, lui, se souvient de tout. Il connaissait par cœur le mutisme d'Aurore parce que, dans ces moments-là, elle tapait son dossier avec son dos, comme un cri silencieux.

Il entendait souvent ses colères et ses chagrins. Il sentait aussi son corps : ses jambes coupées d'émotion, ses bras fatigués sur ses accoudoirs. Il en avait tant à raconter ! D'ailleurs, il venait tout juste de composer un poème qui le bouleversait :

*« Ce mouvement d'avant en arrière
Comme on chasse les mouches,
Ce geste oscillatoire d'un pendule
Comme on cherche l'eau vive,
Un battement d'ailes comme celui des grands oiseaux,
Une frappe comme on cogne à la porte pour l'ouvrir,
Un abîme comme le vide vous chavire,
Un langage enfin que l'amour seul peut traduire ».*

Ah ! Se disait Ulysse, s'il me fallait écrire, je n'aurai pas assez de

pages ! Se balancer était le seul refuge pour cette enfant fragile. Avait-elle vécu une enfance à part, plus malheureuse que beaucoup d'autres ? Il ne pouvait pas l'affirmer.

Avec l'expérience, il savait, plus qu'un autre, combien les malheurs des enfants restaient secrets, comment ils se blottissaient dans les bras du silence. Il en était certain, ils étaient si doués tous ces enfants du monde à traverser l'horreur, la faim ou la violence.

Je crois, se disait Ulysse, qu'ils sont infiniment plus nombreux que les enfances heureuses. Ils sont des centaines de millions qui pleurent mais les adultes les ignorent. Ils sont des myriades, je crois que les enfances joyeuses sont rares. Oh ! J'aime à penser que tous les hommes ont été des enfants !

Plongé dans ses pensées Ulysse avait les larmes aux yeux. Tous les enfants qui criaient muets par la terreur ou l'indifférence, il le savait, ils étaient si nombreux qu'on ne pouvait les dénombrer.

Mais, Oh bonheur d'un fauteuil au grand cœur, si des millions d'enfants se balançaient et se balanceraient encore dans l'avenir, une seule avait touché son cœur. Une seule parmi tant d'autres. Elle s'appelait Aurore. Il l'avait adoptée, touché par la grâce d'une enfant à part.

Pour elle, il s'était fait berceau, tendresse d'une mère, refuge des mauvais coups. Elle était tout pour lui, Ulysse était fidèle. Il s'était promis d'être toujours là pour elle comme il l'avait été par le passé. Maintenant qu'elle était une adulte, elle était debout comme le sont souvent beaucoup d'enfants blessés, elle vivait, avec au cœur bien des blessures, celles de l'enfance que la vie va porter tantôt comme un fardeau, tantôt comme un oiseau, selon ce qu'on en fait.

« Mon enfant adopté, mon Aurore » chuchotait Ulysse. Un murmure

à peine audible, son secret.

-3-

Les rêveries d'Aurore

Pour ce matin, le programme avait été planifié à l'avance. Comme chaque lundi, il fallait s'occuper de son aquarium. Pour le monde extérieur, c'était un univers exposé aux regards. Mais de l'autre côté de la vitre, que se passait-il ? Cet univers fascinait Aurore. Elle lui trouvait des ressemblances avec son vécu.

Aurore l'aimait, sans trop savoir pourquoi, mais elle y apportait un grand soin. Le sien n'était pas bien grand mais elle veillait à sa propreté. Elle avait mis du sable de toutes les couleurs et s'amusaient à varier le décor intérieur.

Hier matin, justement, elle avait acheté une petite maison de pierre minuscule, qu'elle avait posée au beau milieu. Les poissons naviguaient tout autour, rentraient par la porte, ressortaient par-derrière. Ils virevoltaient toute la journée, parfois ils se pourchassaient, afin de mettre un peu d'ambiance. Les plantes dansaient aussi avec harmonie au gré des vagues créées par la pompe. Les petites bulles d'oxygène riaient sans trêve puis éclataient à la surface.

Pour Aurore, un aquarium représentait la joie ininterrompue d'un mouvement continu. Et puis, surtout, il était un lieu fermé. Dedans, la lumière était protégée. Quoi de plus beau que la lumière enfermée dans un morceau de verre ?

Plongée dans ses réflexions, Aurore se disait que là, tout le monde était à l'abri des dangers extérieurs, des prédateurs venus de dehors, pas d'imprévus, ni de querelles. C'était le monde du silence. La

seule petite musique (qui l'apaisait), était le bruit des bulles. Un son silencieux. On avait presque envie de parler à voix basse quand on y prêtait l'oreille ; ce petit rien, ce bruit feutré comme le babillage d'un nouveau-né qui s'étire.

Aurore contemplait cette vie sous-marine. Des pensées nombreuses surgissaient alors en elle. Elle s'inventait une autre réalité : un monde à part, loin des rancœurs et de tout ce qui constitue la vie sur terre.

Par exemple, qu'il ne viendrait jamais à l'idée de quiconque, habitant des lieux, de calomnier, de critiquer. *Quand la mort survient, elle arrive à petits pas, tout le monde est près du futur défunt. Dans mon aquarium, personne ne meurt jamais tout seul !* voilà ce qu'elle pensait et cette pensée lui faisait du bien.

Elle aussi vivait derrière une vitre.

Là encore, lui revenait en mémoire une petite poésie rédigée quelques mois auparavant, elle se mit à la réciter.

« *Ma vitre*

*Une vitre que je promène seule et partout
Point ne se brise et me suit jusqu'au bout
C'est à travers elle que je vois le monde
Je regarde la vie que je ne puis atteindre
Si je cours et me décide à la danse
Bientôt le parcours ralentit de malchance
Qu'on me donne l'odeur, le cri et le geste
J'ai besoin d'aide pour explorer dehors
Seule, c'est un soin malhabile qui me renvoie dedans
Cependant, derrière ma vitre,
Je ne cesse pas de compatir*

Croyez-moi je continue de ressentir ! »

Derrière ce rempart invisible (la lumière, les poissons, les bulles), elle respirait un autre air, le monde était dehors tandis qu'elle restait dedans. En sécurité.

Parfois, elle essayait de la briser cette vitre pour se joindre au monde, par exemple, quand elle parlait à la boulangère ou à la libraire, mais elle trouvait que ces conversations ne menaient à rien. Très convenues, elle les considérait comme un jeu social étrange. D'ailleurs, tout était bizarre pour Aurore. Tout. Les conversations, les paroles, les comportements :

« Bonjour, ce sera quoi ce matin ? Interrogeait la boulangère.

Depuis le temps pourtant elle devrait savoir que j'achète toujours la même chose ! s'étonnait Aurore.

- Un pain de seigle s'il vous plaît !

- Oui, je vous donne ça tout de suite, il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas ? C'est un temps pour aller se promener !

La boulangère tout sourire attendait sa réponse, alors, Aurore prenait son élan :

- Oh ! Oui ! Vous avez raison ! »

Et voilà ! À quoi cela sert ? Je n'ai pas de voiture, je suis trop fatiguée pour prendre le train. Elle s'en fiche en fait complètement si je désire sortir ou pas. Elle veut juste vendre son pain, me fidéliser. C'est tout ! Surtout, elle sait PARFAITEMENT que je n'ai pas le temps de poursuivre une conversation sur ce sujet ! Aurore fulminait intérieurement.

- Bon, voilà, ça fait 1,80 euro. Je vous souhaite une belle promenade. Profitez bien du soleil ! ». Aurore alors s'en voulait de son aigreur, la boulangère finalement semblait vraiment s'intéresser à elle.

Oui, mais à peine sortie de la boutique, elle entendait la cliente

suiivante qui s'écriait comme pour mieux répondre aux questions que la commerçante lui avait posé à elle : « Ah, vous avez bien raison, par un temps pareil, rien ne vaut une belle sortie en famille ! Et Bla bla bla ». Comme si les réponses d'Aurore n'avaient pas été ajustées. Cela lui rappelait ses échecs scolaires, quand on lui rendait ses feuilles notées, au stylo rouge : « Réponses fausses ».

Après cela, elle devenait encore plus anxieuse à l'idée de revenir chercher son pain dans cette boulangerie. Il faudra recommencer cette comédie qui ne servait à rien, rien d'autre qu'à être tout sourire même les jours de tristesse.

Tandis que dans un aquarium, elle se disait que tout le monde parlait la même langue. Un jour, juste après l'avoir contemplé longuement tout en se balançant, Aurore s'était endormie dans son fauteuil. Elle fit un rêve étrange où elle se voyait, minuscule, en train de visiter son aquarium, juché sur le dos d'un poisson qui lui parlait. Quand elle se réveilla, elle se mit à rire au souvenir de son drôle de rêve. Puisque parfois, pour s'amuser, elle faisait parler les objets, alors pourquoi pas des poissons ?

Elle aurait eu du mal à l'expliquer mais elle aimait cette grande vitre protectrice des chocs extérieurs, bien qu'en même temps, elle cherchait à la briser définitivement.

Je désire me faire des amies, explorer le monde et pourtant je me balance dans un fauteuil, je m'isole ! Allez comprendre ! Elle soupirait le cœur lourd. Ulysse lui murmurait : « Un jour, mon Aurore, elle cassera et la peur avec elle ! ».

En attendant, après le soin donné à l'aquarium, Aurore devait se rendre chez sa dentiste.

Un article de journal laissé là, dans la salle d'attente la renseignait : « *les balançoires favorisent un mode de vie sain chez les enfants en*

stimulant le développement musculaire, la souplesse, la coordination. Elles aident également à développer l'équilibre, la motricité... Et renforcent le cœur ».

C'est fou tout ce qu'on peut apprendre dans une salle d'attente d'un dentiste ! S'exclama-t-elle intérieurement. Elle se mit à lire, en vrac, une chronique sur les jardins d'enfants, une sur le dernier tube en vogue, l'importance des soins dentaires, les nouvelles teintures sans ammoniac, et surtout, les offres de vacances en promotion pour vivre une expérience unique dans des cabanes perchées en forêt. Ce dernier article l'intéressa au plus haut point.

Elle en oubliait même que son amie Apolline n'avait pas pu l'accompagner comme prévu pour ce rendez-vous médical qu'elle appréhendait tant. S'il y avait bien une chose qu'elle détestait, c'était d'y aller. Elle en avait de bien mauvais souvenirs. Des gros bonhommes qui se voulaient plein d'humour entre deux gestes de soin, mais qui ne voyaient que sa bouche ouverte.

Et puis il y avait eu Mme J. Toute mince, cheveux bicolores, sourire avenant. De petite taille mais toujours le bon mot : « Alors, comment vont ces dents ? À votre tour ! Venez vous asseoir ! ».

Aurore s'asseyait sur son fauteuil. Un fauteuil que, pour une fois, elle n'aimait pas. Celui-là avait tout plein de commandes électriques en haut, en bas, sur les côtés. *Un Engin de torture oui*, pensa-t-elle.

« Ah, je suis désolée pour vous, mais il va falloir être courageuse, l'anesthésie n'a pas fonctionné la dernière fois, alors, cette fois-ci, je vais utiliser un nouvel appareil. Celui-là est utilisé pour les gens comme vous, qui font des palpitations ou qui sont trop sensibles. Avec ça, on va pouvoir avancer ! ». Mme J. peinait sur la dent d'Aurore depuis des mois. Elle en était mortifiée. Donc, aujourd'hui, c'était le grand jour. La dentiste allait utiliser un tout

nouvel appareillage qui lui permettrait de soigner Aurore sans plus la faire souffrir.

Ce rendez-vous la rendait nerveuse. Dès son arrivée, elle sentit son cœur battre la chamade, ses mains tremblaient. La dentiste la regardait attendrie : « N'ayez pas peur ! Ça va bien se passer ! ».

Aussitôt dit, aussitôt fait, voilà la dentiste et son assistante qui se penchaient sur sa bouche ouverte à regarder la malheureuse carie qui, décidément, avait pris le parti de les embêter. Aurore était là, couchée, avec des lunettes orange qu'on lui avait mises sur ses yeux, une lumière trop vive dirigée devant elle, une odeur de médicament, le son des appareils qui l'inquiétaient : des « pssssstttt », des « broooooommm », des « chehchecheche ». Elle n'en menait pas large. Où était Ulysse ?

Pendant plus d'une heure, elle était restée avec lui juste avant de partir. Il avait tenté, en vain, de la rassurer avec ses deux grands bras autour d'elle. Sans lui maintenant, elle avait envie de pleurer.

L'assistante dentaire s'écria : « Oh flûte ! Le téléphone sonne ! Bon, ben, tant pis, je répondrai après, là, on a besoin de quatre mains. La manipulation est différente des anesthésies ordinaires ». Aurore écoutait. La tête complètement renversée sur l'appuie-tête de ce fauteuil affreux. Quatre mains pour l'aider à garder la bouche bien ouverte, l'une avec un « psssttttt » qui endormait doucement non seulement la gencive mais aussi l'os de la mâchoire, l'autre avec un « brrrrrrrr » pour absorber toute la salive d'Aurore.

Tu parles d'un plaisir !!!! Avait-elle envie d'hurler. Sans bouger, durant une heure, ce fut une séance très éprouvante. Au milieu de ce décor sanitaire plein d'angoisse, avec cette lampe qui l'éblouissait, Aurore s'amusa, un peu pour se donner du courage, à citer, dans sa tête, le fameux : « J'ai les moyens de vous faire

parler ! ». Cependant, ce trait d'humour qui la traversait, s'envola tout aussitôt quand la dentiste précisa : « Allez, encore un peu de patience ! Je suis dans le nerf là ! Il faut bien tout soigner ! » ... *Elle est dans le nerf ! Aie !*

Au son des « brrrrrr » et des « checheche », Aurore partait, une fois de plus, pour un long trajet intérieur. Elle se voyait monter, par un escalator, dans une cage immense. Les deux mains des soigneuses se transformèrent, tour à tour, en pinces, en marteaux, en enclumes. Leurs deux paires d'yeux devenaient des lampes qui clignotaient. Les grands tuyaux des engins déchaînés qui fouillaient dans ses molaires, ricanaient dans une odeur de brûlé. Les masques devant leurs bouches se moquaient : « Le sang ne doit pas nous gicler dessus ! ».

La pédale au pied du fauteuil, qui contrôlait le fonctionnement des outils, s'était changée en une trappe géante : « Après la torture, tu vas tomber dessous ! Et hop ! Au sous-sol ! ». Les petits flacons vomissaient partout leur bile jaunâtre. Les photos des mâchoires au mur pleuraient de rire, avec un sarcasme terrible. Le fauteuil paresseux ne prenait même pas sa défense ! Oh la bête atroce ! Le cabinet tout entier titubait, de bâbord, de tribord, « On va te tuer ! » hurlait l'écran des radios sur le côté gauche d'Aurore. Le gobelet plein d'eau juste en dessous était le seul à compatir un peu, tout rempli de ses larmes retenues.

Le cabinet partait à la dérive sur la mer agitée de sa terreur. « Ça va Aurore ? » demanda l'affreuse Mme J. Ne pouvant pas parler, Aurore opinait de la tête. Le cabinet malmené continuait à se rire d'elle, il gloussait de plaisir sadique et ne rêvait plus que de l'avalier toute crue, dans un bruit de mâchoire qui claque après son repas !

Ce n'était plus un cabinet dentaire mais un de ces monstres à trois

têtes, avec six bras ventouses muni d'un crochet à la place des yeux. Un monstre de terreur avec des jambes immenses, un marteau posé entre ses oreilles, un crâne carré avec des lumières de toutes les couleurs, une langue noire, comme un chalumeau pour tout cramer. Une bête hideuse, plein de jouissance à l'idée de la voir souffrir. Elle se moquait, à coup sûr, de sa fragilité.

Comment était-il possible d'être, à ce point, terrorisée ? Tout d'un coup, le monstre déta.

C'est lui qui fut englouti par la trappe ! Les murs redevinrent de simples murs blanchis.

« Voilà qui est terminé ! On se revoit dans six mois ? », la dentiste qui avait vu son visage pâle, rajouta : « Vous avez été parfaite ! »

Après cette séance, Aurore avait vite rejoint son fauteuil qui s'amusa de son imagination fertile tout en se demandant comment elle ferait, si elle devait un jour se passer de lui. Pour le moment, elle se remettait de ses émotions.

Ce qu'elle fit, pendant deux heures.

Après quoi, Aurore prit la décision de faire quelques courses. Elle se sentait nerveuse. Sur le trottoir, les téléphones avaient pris le pouvoir. Les enfants à la sortie des classes, têtes penchées sur leur smartphone, marchaient comme des pingouins, elle avait même vu l'un d'entre eux manquer de se cogner à un poteau. Les adultes traversaient aux passages piétons avec leur téléphone collé à une oreille. Arrivée à la caisse de la supérette où elle s'était rendue, elle avait même vu le client qui la précédait, passer devant la caissière, sans une parole pour elle, trop occupé à répondre à son téléphone. Elle ne trouvait pas ce comportement seulement impoli, mais grotesque ; inhumain même.

Dans le jardin d'enfants où elle s'arrêtait parfois, des mères affairées

parlaient aussi à cet engin de malheur au lieu de répondre aux cris des petits, même dans la salle d'attente de la dentiste, les patients écoutaient, à l'aide de leurs écouteurs, leur smartphone allumé.

Mon Dieu, ce monde l'effrayait, que penser de ces portables ?

Ce sont eux qui commandaient, eux qui décidaient s'il fallait parler avec eux plutôt qu'à son voisin, eux qui ôtaient les sourires et les mots de partage. Ces foutus portables mangeaient les heures, mangeaient les regards, mangeaient les rencontres. Les portables ? Aurore trouvait qu'ils dévoraient la vie des êtres qui l'entouraient. Par curiosité, pourtant, elle s'en était achetée un.

J'aimerais accéder à internet, aux vidéos, envoyer des SMS aussi ! Elle s'habitua à cet appareil que par ailleurs elle détestait. Parfois, elle se rendait compte que le sien aussi la commandait. Aurore regrettait d'obéir si aisément à ses ordres. Elle répondait à ses appels comme un petit chien répond à son maître, puis, comme les autres, elle regardait ses chaînes préférées et s'amusait des émoticônes. Elle s'attachait à lui.

Une fois près de son amie Apolline qu'elle avait retrouvée pour boire un verre avant de rentrer chez elle, le portable fut justement leur sujet de conversation. Apolline la provoqua :

« Tu crois que tu n'es pas comme les autres peut-être ? Donne-moi ton portable. Essaie de vivre une journée sans lui et tu verras !

- Évidemment, que je peux m'en passer !

Mais au vu de sa grimace, son amie la provoqua :

- Par moments, franchement, tu te racontes des histoires !

Aurore pouffa de rire, renversa son verre devant elle, et s'exclama :

- Tu as raison !

- Tu vois, je te l'avais dit ! On est tous accros à ces machins-là !

C'est évident ! »

Quand elles se relevèrent pour se séparer, Aurore serra son amie dans ses bras, avec tendresse :

« Merci pour ce petit moment. Ça m'a fait du bien. Après mes courses et cette dentiste, j'en avais bien besoin ! »

Ah ! Mon Apolline ! Se dit Aurore. Coiffeuse de métier, toujours un chewing-gum à la bouche. De petite taille, à peine 1,55 mètre, des grosses lunettes rouges qui lui mangeaient le visage, un peu ronde aussi. Mais comme elle le proclamait elle-même : « Moi, j'ai un cœur d'artichaut, ça compense, c'est pas ma faute si la nature m'a donné ce corps ! » puis elle rajoutait aussitôt : « D'ailleurs je me demande bien pourquoi on parle d'artichaut pour dire qu'on aime les gens, elle est conne cette expression en fait ! y'a plus glamour ! ».

Toute sa personnalité se reflétait dans ses quelques mots. *La bonne copine par excellence*, se disait Aurore. *Toujours gentille et pleine d'humour !* Elle lui faisait du bien.

Ce qu'elle ne lui disait pas, c'est qu'il y avait cependant une différence entre elles deux : Sans doute, se passer de son portable serait difficile. Mais une chose était certaine : Aurore pouvait se passer d'un téléphone mais non pas d'un fauteuil.

Ce soir, Ulysse étirait ses deux accoudoirs fatigués par son Aurore. Il baillait, tout engourdi. L'intensité du cœur de son amie le surprenait toujours. Ses membres endoloris s'usaient un peu, surtout le dossier, qui endurait beaucoup.

Aurore, ces derniers temps, l'avait protégé d'une couverture plus épaisse mais cela n'empêchait rien. Son fauteuil avait mal.

Aurore espérait toujours parvenir à cacher sa honte en ne venant plus dessus. Dans le même temps, elle en prenait soin comme si cette séparation n'était encore qu'un lointain projet.

Quoi de plus difficile qu'un éloignement définitif ? Les adieux,

Aurore, elle les connaissait trop. Elle se souvenait de ses amies parties rejoindre le ciel, des autres qui déménageaient pour ne plus revenir et des quais de gare en forme de mouchoirs. Elle se rappelait les gestes de la main qu'on faisait quand vous quittait l'être aimé, les « on se reverra ! » « On s'appelle ! » « Ce n'est pas si loin, t'inquiète ! ». Elle ne croyait plus à toutes ces sornettes. La vérité, que ce soit l'amour ou la mort, le travail ou les voyages, quand quelqu'un la quittait, il la déchirait. Parfois même, un petit bout d'elle-même partait avec, jusque dans le ciel.

Alors, pour son fauteuil, elle se disait qu'elle avait bienle temps. Comme on retarde souvent ce qui nous effraie.

Était-ce la séance chez la dentiste ? Le contrecoup de la peur ? La solitude ? Ce soir-là, elle ressentit un vide immense, comme si quelqu'un caché au creux d'elle-même lui murmurait : « Aurore, Tu es seule ! Tellement seule ! ». L'angoisse l'oppressait, à chaque respiration, une douleur la traversait. *Décidément*, se dit-elle, *cette hyper-anxiété est une seconde nature ! Il m'en faut peu !* Elle toussa. Elle comprenait depuis peu que les émotions restaient pour elle un grand mystère à apprivoiser. C'était peut-être ça ce soir : un excès d'émotions indéterminées qui s'invitaient sans autorisation. Comme un voleur.

Son fauteuil la connaissait bien. Tantôt elle pouvait exploser de colère, tantôt elle devenait mutique. Son hypersensibilité l'étonnait. Elle repensa à l'article sur les balançoires qui étaient des bons facteurs de développement psychomoteurs pour les enfants. Pour elle, Ulysse n'était pas qu'un fauteuil, mais le siège d'une balançoire où elle s'étourdissait. Une sorte d'envoûtement la tenait par le dedans, un état de conscience modifié s'enclenchait. Elle restait là sans être là, son corps siégeait sur son tissu mais son esprit

était ailleurs, hypnotisé par un étrange pouvoir, elle devenait un rythme, une voltige, une sensation aérienne.

Ce mouvement continu l'enivrait, saoulée par ce nectar de l'enfance, elle s'abreuvait d'insouciance. Le souci, le seul, le vrai : Comment l'arrêter ? Aurore aurait rêvé d'avoir une balançoire dans sa jeunesse mais ce ne fut pas le cas. En regardant par la fenêtre de son salon, elle avait vu sur un jardin d'enfants tout à côté. Paris, ponctué de ces squares oasis, n'était donc pas tout à fait morne. Elle se demandait si elle aussi, un jour, arriverait à ne plus jouer à la balançoire.

Quelques pas de danse, Un mime et des robots.

Quelques jours passèrent, mais aujourd'hui, un évènement avait fait sortir Aurore de sa routine quotidienne. Une fois rentrée chez elle et encore toute secouée par ses émotions, Aurore entreprit de tout raconter à Ulysse, par ses balancements bien sûr. C'était la seule façon pour elle, efficace de surcroît, de les réguler, ces émotions contradictoires et si intenses.

Elle raconta donc la rencontre qu'elle avait faite avec un mime, peu après sa sortie du métro. Elle avait été fascinée. Elle ne s'expliquait d'ailleurs toujours pas comment elle avait osé participer, (elle d'ordinaire si timide), à un sketch improvisé par cet artiste silencieux. Ce qui l'avait le plus étonnée : le geste des deux mains, posées à plat, à la verticale, à hauteur du visage, pour imiter une personne qui touche une vitre invisible. Quel talent ! Cette gestuelle, capable de rendre l'incapacité du personnage à s'enfuir de sa cage en verre ! Aurore avait beaucoup aimé.

Ulysse écoutait, cette histoire le ravissait, il ne s'ennuyait jamais avec elle !

Le mime s'était donc avancé, à pas feutrés, habillé d'une combinaison toute blanche, comme un Pierrot. Des larmes noires dessinées sous ses yeux grands ouverts, mis en relief par des cils ajoutés. Sans un mot, il avait fait signe à Aurore de le rejoindre dans son cercle blanc peint sur le sol. Elle s'était approchée intimidée. Il l'invitait à imiter ses gestes : poser ses mains devant elle à hauteur des épaules et les placer sur la vitre invisible.

Elle répéta fidèlement sa manière d'agir. Pas facile en vérité mais son cœur ému désirait entrer dans son jeu. *Une vitre ! Ma vitre ! S'il savait !* Une vitre transparente ouverte sur le monde mais une vitre qui enferme sans espoir d'en sortir. Un morceau de verre protecteur qui vous écarte sans la liberté de refuser.

Aurore s'était appliquée : Les mains écartées, les doigts bien espacés, elle palpait le verre invisible aux yeux des autres, en haut, en bas, deux mains comme un oiseau en cage qui cherche à s'envoler. Le mime l'interrompit par un pouce en l'air pour la complimenter. Ensuite, toujours sans un mot, par son visage, il lui demanda de recommencer mais cette fois avec l'émotion qui devait accompagner ses mains. Aurore essaya.

De bonne volonté, elle reprit l'imitation demandée. *Voyons voir, les mains là devant, je cherche à sortir. Mes mains cherchent l'issue de secours. Imagine-toi dans un grand magasin, ceux que tu détestes, ça devrait aller !*

Ses mains posées sur la vitre glacée se déplaçaient avec cadence. Avec son visage, elle mima la panique lorsqu'elle se trouvait dans les grandes surfaces. *Voilà ! J'ai trouvé ! Au secours ! Au secours ! Donnez-moi les clefs ! Pitié ! Où est la porte ? Où sont les fenêtres ? Où est le jour ? Où sont les fleurs et l'air libre ? Malheur, je veux partir, laissez-moi partir ! Je meurs d'amour !* Ses mains s'étaient transformées en deux poings serrés qui cognaient sur sa vitre.

Comment en était-elle arrivée là ? Prisonnière dans sa cage en verre, elle vit voler de l'autre côté les gifles d'antan et les insultes mauvaises. Elle regarda partir tous ces oiseaux de mauvais augure puis soupira. *Mais, non, en fait, je ne suis pas en danger, au contraire, je ne veux plus sortir !* Figée, immobile avec ses bras qui retombaient le long du corps, le cœur n'y était plus. Le mime s'en

était aperçu, avec un grand sourire, il l'encouragea à reprendre sans peur.

Alors, Aurore avait repris, davantage pour lui faire plaisir que pour quitter sa cage en verre. Les mains toujours devant, ses gestes plus habiles avaient repris leur danse échappatoire. Aurore vit les passants qui flânaient derrière eux, puis, tout à coup, elle vit une grande porte invisible qui s'ouvrait sur un jardin de fleurs. Une porte en fer forgée avec des courbes ravissantes qui grinçait quand on la poussait. Le mime Marceau disait : « Je peux construire un monde tel que je voudrais qu'il soit, montrer la déchirure, le mal, en ne montrant pas l'abandon mais un cri d'espoir ».

Aurore qui avait tout compris, ouvrait donc en grand le si joli portail, elle découvrit un jardin inexploré où une multitude d'enfants jouaient. Aurore mima la découverte, les enfants qui courent, les ballons qui roulent, les oiseaux qui volent.

Dans ce jardin d'enfants imaginé, elle vit quelques adultes maugréer par des rappels incessants : « il faut rentrer ! C'est l'heure ! C'est l'heure ! ». Aurore mima avec force grimace, les sons des ordres parentaux, ceux des enfants fâchés qui ne voulaient pas rentrer. Elle plaça même ses deux mains sur ses oreilles, imitant ainsi un des bambins qui boudait.

Ensuite, elle avait enchaîné en mimant le bruit d'un grand réveil géant. *Bon sang, ces aiguilles ininterrompues qui avancent sans sourciller ! Ces aiguilles géantes qui cognent « Tic, tac, tic, tac » !* Ses bras tournoyaient devant elle pour copier le rythme saccadé, imperturbable, des grandes aiguilles horaires. Son cauchemar ! Aurore avait des comptes à régler avec les réveils et les horloges ! La pendule du salon de son enfance valsa contre le mur en verre. Elle hurlait en silence : « ô rage, ô désespoir ! ». Elle se pencha.

L'horloge fonctionnait encore ! Alors, de toutes ses forces, elle souleva son cadavre d'horloge, le jeta pour la seconde fois contre le mur invisible. L'horloge se fractura. Mais Aurore entendait encore le bruit continu de ses aiguilles ! *Mais elle est encore vivante ! C'est une dure à cuire !* Aurore s'essouffait. *J'aurai ta peau l'horloge, j'aurai ta peau !* Ulysse n'était pas d'accord, il écoutait, attentif, mais là, il voulait stopper Aurore dans son récit. Elle, qui de toute façon, ne pouvait pas l'entendre, continuait de raconter la destruction minutieuse de son horloge. Il aurait voulu être là-bas, près du mime, pour lui crier : « Arrête ! Arrête ! Ne la tue pas ! Elle a un cœur ! Le tic-tac épouse le temps pour nous l'offrir en partage tandis que les robots ! Pense aux robots Aurore, Pense aux robots ! ».

Les robots, son autre bête noire ! Elle était allée à la bibliothèque de sa ville cette semaine. Elle avait découvert, effarée, qu'après inscription, elle devait apprendre à utiliser un « robot — bibliothèque ». « Alors, vous posez vos livres sur la tablette, là, puis un ticket sort pour vous indiquer la date d'emprunt et de retour. Et ensuite, vous pouvez les rendre en les posant dans la boîte ici ». Plus besoin de personne ! Dans la même journée, si elle avait voulu, elle aurait posté une lettre pour laquelle un autre employé l'aurait guidé vers un autre robot qui pèse, qui timbre et qui rend la monnaie. À la gare, si elle avait acheté un ticket, toujours le même jour, elle aurait eu affaire, encore, à un autre robot qui imprime, qui vomit les billets puis qui vous laisse. Comme ça. Tout seul. Qui est autiste ?

Finalement, Aurore avait ramassé son horloge. Elle avait soufflé dessus puis l'avait posée debout devant elle. Son tic-tac, elle le comprenait, était bien vivant après tout. Une pendule donnait l'heure de nos rencontres, fermait nos yeux le soir pour nous endormir, elle n'était pas inutile. Aurore retrouva son sourire, regarda le mime qui,

depuis un bon moment, avait cessé ses gestes pour la regarder agir. Devenu son spectateur, il lui souriait ému. À son tour, il avait pris les mains d'Aurore pour une valse improvisée, il s'amusa à danser d'un pas exagéré. Il copiait la maladresse d'un mauvais danseur qui s'excusait quand il lui marchait par inadvertance sur les pieds. Il mettait alors sa main devant ses lèvres fermées, puis la secouait avec énergie, comme pour s'esclaffer : « Désolé, désolé, je n'ai pas fait exprès ! ». Les rires des enfants présents fusaient dans la bonne humeur.

Aurore, quant à elle, avec ses deux bras ouverts de chaque côté, avait pris le parti de s'enfuir et vola haut dans le ciel. Les mauvais danseurs ne l'intéressaient pas. Elle tournoyait autour des arbres, dessinait des arabesques savantes. Elle se mit à rire, enivrée par son envol éthéré. *Que la terre est belle vue d'en haut ! Les océans, les jardins, les fleurs, les bateaux et les îles ! Vive la vie ! Vive le temps ! Vive la joie et les bouquets, vive tout ! Vive tout !* Un sentiment d'enthousiasme l'avait saisie.

Sans ordinateur, sans smartphone, sans robot, sans même un crayon, sans rien d'autre qu'elle-même, imprégnée par son rôle muet et sans masque, Aurore s'était exprimée et avait rejoint l'imaginaire des passants qui la regardaient. Elle les avait conduits à ressentir avec elle sa vie intérieure.

Sans un mot. Comme ses balancements. Sans un mot, non, pas même un seul.

Ulysse était stupéfait de ce récit. Il comprenait la colère d'Aurore pour les horloges, mais il craignait qu'elle n'ait encore quelques comptes à régler avec les robots. Ceux-là, de plus en plus nombreux, la laissaient perplexe. Il se souvenait de ses derniers achats à Auchan. Rien de plus banal. Mais des nouvelles caisses automatiques venaient

d'être installées. Plus besoin de passer devant une caissière. À elle de tout gérer maintenant : scanner les marchandises, lire l'écran, payer avec sa carte, reprendre ses achats, sortir. Le tout sans une parole, sans un regard, sans un sourire. Juste une personne chargée de bien vérifier qu'entre vous et le robot, tout se passe bien, surtout attentive à ce que tout soit bien payé.

Quand, enfin, Aurore acheva son récit, elle s'endormit dans les bras de son fauteuil lui-même assoupi : Comme il l'avait redouté, elle fit un cauchemar : Elle voyait tous ces robots sans âme, qui se moquaient d'elle.

Ils résistaient à son désir d'échanger quelques mots. Ils s'interpellaient entre eux, tous les robots du monde moderne : ceux de la poste et des boutiques, ceux de la gare et des bibliothèques, ceux des stations essences et des distributeurs de toutes sortes. Aurore les vit tous approcher. L'un vomissait ses tickets, l'autre lui demandait sa carte, un autre encore imprimait à toute vitesse et fermait son écran. Ils avançaient dans un bruit de ferraille aux lumières clignotantes, bien décidés à en découdre pour lui faire rendre gorge.

Toutes les fois où elle n'avait pas compris ce qui était écrit sur leurs écrans tactiles, toutes les impatiences à trépigner des pieds parce qu'elle avait refusé d'accepter leurs services. Elle préférait toujours un vendeur, un postier, une hôtesse d'accueil, un chef de gare. Quel outrage à leur technologie dernier cri ! Quelle indécence à leurs capacités modernes ! Aurore les vit tous groupés devant elle prêts à l'écraser. Pour eux, il y avait eu crime de lèse-majesté ! Rien de moins ! Elle avait osé nier leurs performances. La compétition, la vitesse, justement tout ce qu'elle détestait ! « Allez au diable ! » s'écria-t-elle.

À ces mots, les robots se mirent à foncer plus vite pour la tuer. Elle entendit hurler Ulysse : « Sauve-toi ! Sauve-toi ! Ils sont devenus fous ! ». À l'instant, elle s'exécuta. Partie en trombe sur la route, elle courut au hasard mais elle se rendit compte qu'elle était encerclée. *Mon Dieu, mais ils sont partout !* Elle ne vit plus que des robots tout au long de son trajet : sur les murs des banques assoupies, sur les trottoirs des parcmètres vigilants, dans les angles, les distributeurs automatiques de pizza. Elle poursuivit sa course sans se retourner, à droite, des tramways sans conducteurs, à gauche des distributeurs de boissons variées, devant elle, une vitrine d'auto-école avec des écrans à manettes pour apprendre à conduire sans voiture. « *Plus vite Aurore ! Plus vite !* » Elle stoppa net. Ulysse, avec son accoudoir velouté, l'avait rattrapé à temps. Elle se retrouva, soulagée, bien que bouleversée encore, sur son siège.

Aurore se rappela alors les leçons qu'on lui donnait tout le temps : « c'est la vie, on n'y peut rien ! » « Faut vivre avec son temps ! ». Certains, elle l'avait remarqué, en avait plein la bouche de tous ces conseils, de ces citations « pleines de bon sens ». De quel sens au juste ?

Une chose lui importait : Que les robots ne prennent plus le pouvoir et que les mimes au cœur d'enfant dansent longtemps encore sur les trottoirs. Pour clore cette journée incroyable, elle se mit à écrire, rien de mieux pour laisser filer les nuages qui la traversaient :

Le Mime

*« Moi aussi je suis le mime.
Les mots refusent ma bouche
Les lèvres scellées, les sons n'ont plus de bruit.
Moi aussi, je suis le mime.*

*Les paroles refusent de sortir
Les cris s'envolent sans briser le silence.
Moi aussi, j'insiste, je suis le mime.*

*Les statues des mots figés dans mon décor
Les échos sans résonance dans le vide.
Les barrières abaissées
Je ne peux les franchir
Je ne peux que mimer
Les sons sans réussir*

*Venez abattre les murs !
Les frontières à détruire
Tout emmêlée de barbelés
Muette en ma torture !*

*Je vous en prie, allez dire aux mimes
Que les mots veulent revenir ! »*

Pour tout dire, à la vue de tant de sensibilité, Ulysse était décidé à ne jamais l'abandonner.

-5-

Une Cabane perchée

Sur le dépliant était écrit : « *Pour des vacances vertes et carrément insolites, tentez l'expérience d'un séjour dans une cabane perchée dans les arbres* ». Ça alors quelle bonne idée ! Pensait Aurore. Une cabane en bois perchée dans les arbres ! J'y vais ! Ça tombait bien, elle avait besoin de se changer les idées. Le passé, ses pensées en boucle, solitaire, dans ce Paris sans joie, elle en avait marre. Les photos des cabanes en question lui apportaient le rêve. Elle était enthousiaste : « *Elles sont accessibles via une échelle, une passerelle ou un escalier* » détaillait encore la publicité.

Aurore prit donc son sac à dos et prépara son départ avec soin. Cette expérience unique, elle ne voulait absolument pas la manquer ! D'ailleurs, elle n'en revenait toujours pas de son expérience inédite avec le mime. Pour jouer à la psy, elle l'avait qualifié : « d'Exercice cathartique ». Elle avait confié Tagada à son amie Apolline qui en avait l'habitude. Elle adorait son petit chien, un lien très fort les unissait. *Mais bon, je ne peux pas l'emmener partout !* soupira-t-elle. Dans le train, son cœur bondissait à l'idée de vivre ce nouveau temps fort, toute seule, sans personne. Rien qu'Aurore et la forêt.

Ulysse ne la quitterait pas. Elle savait qu'il l'attendait, lui aussi, quelque part dans cette cabane. Forcément. *Enfin, ce ne sera pas tout à fait mon Ulysse, mais j'ai l'habitude, il y a toujours des fauteuils partout où je vais. C'est comme si c'était toujours lui !* Remarquait-elle. Elle arriva le soir, à la tombée du jour. Comme prévu, il était là, dans un angle de la petite chambre. Qu'elle était belle cette petite cabane ! Le bois ciré qui craquait sous les pas, l'odeur des pins, le silence environnant.

À six mètres de hauteur, on y montait par un escalier en colimaçon autour du tronc. Parfaitement intégrée aux paysages, on avait une vue

extraordinaire : des arbres à perte de vue, des feuillages partout, le son des oiseaux joyeux, le vent dans les branches, tout était magnifique. Il y avait là de quoi se détendre. Coupée du monde, elle se ressourçait, sans montre, sans robot, sans personne. Juste Aurore, Ulysse et la vie intense d'une forêt à hauteur d'arbre.

Après le repas frugal elle s'installa sur la petite terrasse aménagée, juste devant la porte de la cabane. Elle pensait que le vertige la saisirait à cette hauteur-là, mais pas du tout. Elle ferma les yeux. *Et si j'étais un oiseau ?* Elle entendait leurs chants : le coucou éloigné, les mésanges, les merles, les moineaux divers. C'était une étreinte. Elle rouvrit les yeux, respira à plein poumons, dilatée. Les arbres s'étiraient tandis que les fleurs se refermaient. La forêt s'endormait. Elle resta là, muette d'admiration, à contempler la lune entre les branches. Le calme s'intensifiait, l'obscurité gagnait tout. Le grand rideau étoilé tiré par le souffle du vent la charmait.

« Tout est calme, luxe et volupté » récitait-elle avec le regard simple des enfants émerveillés. La nuit tombait. *Mais pourquoi tombe-t-elle la nuit, pourquoi ?* « On tombe tous un jour, » lui répondit Ulysse. Il était temps de se coucher. À peine rentrée, sans s'en apercevoir, Aurore s'était endormie dans les bras de son inséparable fauteuil.

Premier jour : Aurore contempla le lever du jour, dans sa cabane perchée en haut de l'arbre. Durant la nuit, par salves, elle avait entendu le bruit des petits rongeurs courir sur le toit.

Pas très rassurée sur le moment, *Allez mauviette ! Ce ne sont que des souris tout au plus !* Se dit-elle.

À présent, la journée s'offrait tout entière comme un cadeau, Aurore comptait bien ne pas la décevoir. Sur sa petite terrasse perchée, tout un univers s'ouvrait à elle. Les oiseaux créaient une harmonie musicale merveilleuse.

D'où vient qu'on ne les entend jamais d'habitude ? Quels chanteurs ! Les feuillages à perte de vue, dans toutes les nuances de vert possible, se déroulaient les uns après les autres, la brume enveloppait encore les contours des arbres. À cette hauteur, le calme absolu, la résonance du plus petit mouvement, la densité de la forêt. Le son discret de l'eau de la rivière un peu plus bas égayait le tout. Aurore ferma les yeux, respira de grandes goulées de paix, *Que c'est bon !* Se dit-elle. Perchée dans sa cabane, elle se sentait en sécurité, inatteignable, heureuse. Pour une fois, Aurore n'avait pas peur. Entourée par les bras de la forêt qui s'éveillait, elle dégusta son café chaud. La vie grouillait de partout, elle avait hâte de se promener.

Elle partit une heure plus tard, sac à dos, bâton de marche, gourde accrochée à sa ceinture ; elle s'improvisait randonneuse avec la joie au cœur, elle désirait explorer cette jolie planète nommée : « Forêt ». Elle marchait « tranquillou mémère ! », expression qui lui déclenchait à coup sûr un bon rire. Surtout, elle observait : les fougères se déployaient en une spirale d'un vert tendre unique, l'ail

sauvage remplissait les bois de son odeur amère et piquante, quelques branches de forsythia couvertes de fleurs jaunes éclatantes, un rouge-gorge posé sur l'extrémité d'une branche chantait à perdre haleine, Elle s'exclama : « qu'il est chou celui-là ! ».

À force de marcher ainsi dans cet univers bien clos, à l'abri des regards, elle ne se rendait plus compte de l'heure.

Voilà un bon moment qu'elle devait marcher, il était temps de manger. Assise sur un petit torchon posé à même le sol, près de la rivière, elle prit tout son temps. *Si ça se trouve, il n'est pas encore midi !* Qu'importe ! Elle ouvrit un livre qu'elle avait pris soin d'emporter. Elle tenta de le lire. Impossible en vérité, l'entêtement des oiseaux à lui parler, le bruit de l'eau qui coulait, la forêt trop bavarde l'en empêchait définitivement. Elle préféra s'en amuser et reprit la route.

Elle découvrit les orties avec leurs petits poils sur leurs feuilles. *Il paraît que ce sont des cachettes qui protègent les œufs des chenilles et leur évitent de se faire dévorer !* Elle l'avait lu quelque part. Une amie lui avait recommandé : « Si tu te piques avec les orties, prends une feuille d'oseille, pose-la sur ta peau, tu n'auras plus mal ! ». Son amie avait juste oublié de lui indiquer où trouver de l'oseille en plein dans la forêt. Accroupie, elle remarqua les nombreuses petites bêtes qui circulaient : les scarabées, les cloportes, les fourmis, les mille pattes. *Ça grouille là-dedans !* Elle vit quelques fleurs éparses, ça et là, se balancer, tout comme elle, au gré du vent. *Les fleurs dorment sous terre jusqu'au printemps, les semences qu'elles ont perdu juste avant nourrissent les oiseaux et les souris !* Ça aussi, elle l'avait lu. On connaît si mal ce qui nous est proche.

Un bruit sec derrière elle attira son attention, un héron gris et blanc se tenait immobile sur un rocher au milieu d'un plan d'eau, il se

déplaçait, par instants, avec précaution, sur ses longues et grandes échasses, en quête de poisson.

Elle devint muette d'admiration. Sans s'en rendre compte, Aurore avait marché un peu trop longtemps.

Il était temps de rentrer. *Quelle heure pouvait-il bien être ? Aucune idée !* Elle rebroussa chemin. Sur le retour vers sa cabane, elle rencontra des écureuils qui sautaient de branche en branche. Des grenouilles cantatrices donnaient tout ce qu'elles pouvaient le long de la rivière, « quel coffre et quelle voix ! » leur lança Aurore amusée.

Elle marchait insouciant et paisible. Elle ne comprit pas que le jour était bien avancé, que la nuit déjà avançait à petits pas pressés. Elle s'en aperçut quand elle eut du mal à apercevoir la forme des fougères autour, l'obscurité l'avait surprise. *Pas de panique ! Surtout pas de panique !*

Il était tard. Sans montre, elle n'avait aucune idée de l'heure. Mais où était sa cabane perchée ? Comment la trouver sans personne pour la lui indiquer ? L'angoisse commençait à la saisir. La nuit, la forêt n'est plus la même. On aurait dit qu'elle avait enfilé le manteau nocturne de madame la Peur. Aurore frissonna. Soudain, elle vit un sanglier qui reniflait la terre, elle prit peur. *Non, il s'en moque de toi, va, il a autre chose à faire !* Elle avait un doute, cependant, mieux valait continuer d'avancer et faire comme si elle ne l'avait pas vu. Au loin devant elle, elle ne reconnaissait plus rien. Quelques lucioles, rares il est vrai, filaient à toute vitesse de temps en temps. Les ombres épaisses recouvraient tout. Elle était tout à fait terrorisée maintenant. Son amie la forêt n'avait plus rien d'amical.

Le plus petit bruit provoquait des déductions effrayantes. Un morceau de bois qui craquait, Aurore pensait tout de suite au pire.

Elle se posa sur le sol près de la rivière.

Heureusement, le temps n'était pas trop froid. Immédiatement elle vit des chimères qui débarquèrent sur le côté, avec leur corps de lion, leur tête de chèvre et leur queue en forme de serpent. Elles mesuraient toutes plus d'un mètre chacune et de leur gueules, elles pouvaient par leur souffle tout consumer sur leur passage. Les affronter serait terrible : elles pourraient la brûler tout entière. *Mon Dieu, elles ne doivent pas me voir ! Surtout pas.* Son cœur battait à toute vitesse, une sueur froide lui coulait le long du dos, Aurore tremblait. Elle se leva tout doucement pour filer, sans un bruit, dans le plus grand silence. *Surtout ne pas me faire remarquer ! Avec un peu de chance, je vais réussir à les éviter !* À peine sur ses pieds, une couleur verte se mit à briller devant elle. Immense, tout au-dessus d'elle ! Elle fixa pour mieux regarder. Le Dragon Émeraude se tenait là devant, de toute sa hauteur, il mesurait presque deux mètres. Son pouvoir était décuplé par l'émeraude placée sur sa tête. Ce monstre empoisonnait en piquant de sa langue fourchue tout animal qu'il rencontrait. Horreur ! L'avait-il vu ? Il était si grand. Elle le vit se pencher vers elle et la renifler. Si, il l'avait vu. Elle ne bougea pas. Elle restait focalisée sur sa grande gueule pour voir si sa langue immense n'allait pas la piquer. Le Dragon, quant à lui, décida qu'elle n'était pas à son goût. Il repartit comme si de rien n'était, elle soupira.

Elle avança à pas de loup. *Trop de monstres m'entourent, je dois sortir d'ici !* Tout au long de sa marche, elle voyait des spectres en multitudes, sous toutes les formes. Ils ne se formaient que la nuit, Aurore voyait leurs yeux phosphorescents briller dans le noir. Tellement nombreux... Terrorisée, seule au monde, Aurore marchait, les muscles crispés, les mains moites. *Comment retrouver mon*

chemin ? Se demandait-elle. À sa gauche, dans un fracas terrible, un cerbère surgit de nulle part.

Un gros chien à trois têtes, le gardien de l'entrée des enfers, il accueillait les morts et déchiquetait tous ceux qui cherchaient à le fuir.

Aurore avala sa salive. *Je ne dois pas m'enfuir, pourvu qu'il n'ouvre pas les portes de l'enfer !* Statufiée, elle attendait, ses jambes ne la portaient plus vraiment. Elle vit alors le cerbère qui venait vers elle. Elle vit dans ses yeux qu'il n'avait nulle intention de l'épargner. Alors, avec le peu de force qui lui restait, elle hurla et courut droit devant, sans se retourner. « Au secours ! Au secours ! », Aurore se réveilla.

Quel cauchemar ! Se dit-elle tout en se recoiffant. Ses membres tremblaient encore. Une voix de femme derrière elle s'approchait : « Bonsoir Madame, vous êtes perdue ? ». Aurore souriait, gênée. La femme la guida dans le noir pour retrouver son chemin.

Elle put ainsi s'apercevoir, avec grande stupéfaction, que sa cabane perchée était en réalité tout près, à quelques mètres d'elle. *Quelle sotte !*

Elle gravit les marches pour rejoindre son Ulysse qui l'attendait fébrile. Lui, il ne serait jamais chimères, spectres ou dragon pour elle. Ils allaient maintenant, enfin, passer une bonne soirée, rien que tous les deux, avec un bon bouquin et du chocolat. Enveloppés par le silence de cet univers à part.

Deuxième jour : Aujourd'hui, Aurore avait décidé de rester dans sa cabane. Pas de sortie. Juste vivre à six mètres d'altitude. Ulysse s'en réjouissait. Tout d'abord, elle prit un bon livre et s'installa sur la terrasse. Le temps était beau. Au moment de s'asseoir, un homme passa au pied de l'arbre. Après le lui avoir demandé, il monta

l'escalier, apporta un petit panier plein de viennoiseries.

De grande allure, un peu voûté tout de même, un visage marqué de rides, des petites cicatrices sur les joues. Une peau probablement burinée par une vie en extérieur, un regard bleu acier, des longs cheveux blancs, une longue barbe taillée en pointe, il portait une longue tunique au-dessus d'un jean délavé. Il lui faisait penser à un druide, il se nommait Opalin. Un prénom plutôt rare. A voir la façon dont il avait monté les escaliers, et malgré son âge sans doute avancé, il était encore très alerte. Installés tous les deux sur les bancs de bois de la terrasse, ils échangèrent simplement. En peu de temps, elle apprit beaucoup car l'homme était bavard. Il avait été garde forestier une grande partie de sa vie, maintenant il était à la retraite. Aurore ouvrait de grands yeux. *Était-il aussi jovial avec tous ceux qui viennent ?* Il lui expliqua :

« Voyez-vous, la forêt est fragile. Si on ne la respecte pas, je deviens furieux ! La forêt est un univers peuplé et mystérieux. Les arbres qui sont là, le sont parfois depuis des centaines d'années, alors attention au feu ! Soyez aux aguets. Je vous laisse ce dépliant, il lui tendit une feuille sur laquelle était écrit : *« Ne laisser aucune trace de votre passage, ne cueillez pas tout et n'importe quoi. Ne pas déranger la faune sauvage et respecter les interdictions d'accès. Ne fumez pas. Soyez un guetteur de feu ! N'allez pas découvrir de trop près l'habitat naturel des animaux de la forêt. Les toucher pourrait être dangereux. Enfin, à chaque balade, la forêt peut comporter des risques. Ne sortez pas sans un sac complet : K-way, petite couverture, sucres rapides, trousse de premier secours, sacs-poubelles, carte de la forêt... »*.

Aurore était gênée. Il est vrai que la veille elle avait été surprise par la nuit et n'avait dans son sac que très peu de toutes ces choses.

Opalin la scruta :

« Oui, je sais, hier soir, vous vous êtes perdue. On m'a raconté ça. Il faut être prudente voyez-vous. Ne ramassez pas des végétaux en trop grand nombre, ni le bois mort. Ils sont pleins d'insectes, ils sont indispensables à l'écosystème forestier. Une promenade flâneuse hors des sentiers peut accélérer la dégradation de la forêt.

Aurore opina de la tête.

- Vous connaissez bien votre métier ! Je serai heureuse d'en apprendre davantage !

- Ah, voilà qui me fait plaisir, si vous voulez, je vous embarque dans une heure, je vous ferai découvrir toutes les beautés cachées de la forêt !

Il lui remit un second dépliant : « *La forêt est gardienne de la biodiversité sur terre et refuge de ceux qui souhaitent échapper à l'agitation urbaine. Chaque promeneur doit limiter ses impacts négatifs. Des tonnes de déchets sont ramassées chaque année dans les forêts* ».

Une heure plus tard, ils se retrouvèrent pour une marche pédagogique qu'Aurore n'oublierait jamais. L'homme était très cultivé, instruit de tout : des arbres, des plantes, des champignons, des petits rongeurs. *Un vrai puits de science !* Se dit-elle. Mais, là où il excellait, son domaine de prédilection, c'étaient les oiseaux. Alors, là, Opalin était intarissable, de plus, il imitait leurs chants avec une grande habileté. Aurore n'en croyait pas ses oreilles. À chaque question qu'elle posait, un large sourire illuminait son visage, il répondait avec joie. Passionné d'ornithologie.

À chaque vol d'oiseau ou presque, il était capable de le reconnaître et de décrire l'espèce.

Ainsi, quand un héron se posa non loin d'eux, près d'un plan

d'eau :

« Chut ! Fit-il, stop ! Ils s'arrêtèrent. Puis il reprit à voix basse : Regardez bien Aurore, vous avez de la chance, il est bien rare de le voir d'aussi près. Pas de bruit surtout ! »

Aurore retenait sa respiration et contempla le héron tout en écoutant Opalin. « C'est un héron pourpré. Il vit dans les marais ou les roseaux.

Il fait son nid à même le sol. Il mange des petits poissons, des insectes, et même des grenouilles et des têtards. Il revient à chaque printemps de l'Afrique tropicale. Il paraît qu'il peut faire jusqu'à 4 000 kilomètres en 8 jours ! Trop fort hein ? ».

Aurore n'osait pas bouger. Il continuait à voix basse : « Regardez comme il est beau ! ». Aurore contempla, il était gris ardoise rehaussée de noir et de roux et marchait avec grâce. Ils restèrent là dans le silence, un petit moment sans prononcer un mot. Quel moment magique ! Un temps suspendu.

Ils reprirent leur marche. De plus en plus silencieux, imprégnés par l'émotion. Opalin regardait les troncs, les fleurs, il observait tout. Il annonçait parfois un gros soupir de dépit : « Pfffff ! vous voyez cet arbre-là, il est malade ! Regardez ! ». Aurore constatait avec lui les indices de la maladie en question.

Ils continuèrent ainsi un petit moment jusqu'à la prochaine rencontre : une petite troupe d'une vingtaine de mésanges à longue queue. Opalin précisait : « Ce sont des petits oiseaux vifs et très actifs. La mésange habite les bosquets, les haies et les vergers. Elles ne sont que de passage.

Elles sont très légères : pas plus de 10 grammes à tout casser ! Ce qui est génial, c'est la façon dont elles font leurs nids. Un vrai travail d'architecte ! Parfois, elles utilisent jusqu'à plus de 2000 plumes

pour le recouvrir ». Il toussait. Fatigué par la marche sans doute. Ils écoutaient les oiseaux qui piaillaient de joie près de la rivière. Les mésanges s'envolèrent toutes ensemble dès qu'ils bougèrent.

Il était temps de se séparer. Aurore le remercia vivement. De nouveau dans sa cabane perchée, elle se reposa à l'abri du feuillage sur sa terrasse. Ulysse était là, à lui tendre ses bras, elle le rejoignit. Elle avait ressenti un tel mélange d'émotions si intenses qu'elle était plongée dans ses pensées.

Après tout, que connaissons-nous de l'univers qui nous entoure ? On va sur la lune mais sur terre, tant de connaissances restent à découvrir ! Nous sommes entourés de mystère et nous ne le savons pas ! Elle entendait encore ce que lui avait raconté Opalin, aux fleurs qui dorment sous la terre jusqu'au printemps. Elle n'aurait pu expliquer pourquoi mais que des fleurs dorment sous la terre éveillait en elle une émotion profonde. *Les fleurs dorment sous la terre et qui le sait ?* Elle imaginait l'exploit pour la fleur de sortir de terre aux premiers rayons du soleil. Qui se rendait compte de ce tour de force ? *Des petites fleurs dorment sous nos pas.* Cette donnée, sans doute très banale pour un jardinier expert, nourrissait son intériorité. Elle imaginait la fleur grandir, à la force de sa tige, attirée par la lumière. Un effort prodigieux sans aucun doute. *On est là à marcher, à parler, à vivre notre vie d'homme pendant, que, sous la terre, des fleurs dorment !* Son fauteuil écoutait, médusé.

Ça veut dire qu'il y a tout un tas de trucs qu'on ne voit pas ! Combien de mystères nous entourent ? Tout un monde invisible l'entourait, ce qui n'en finissait pas de la questionner.

Aurore se balançait ce soir. Les joies, les peines, on aurait dit que son corps vivait ses émotions avant elle, comme s'il les vivait à sa place. Elle dégustait la vie à sa manière. Comme sa cabane perchée, elle se

retrouvait ainsi, suspendue entre la terre et le ciel.

Les jours suivants se passèrent entre lecture et marche, dans la solitude qu'Aurore affectionnait tant. La nuit précédant son départ, un évènement avait bouleversé son séjour. Alors qu'elle dormait, elle vit Opalin surgir dans le noir et la secouer avec énergie : « Vite ! Vite ! Le feu ! ». Un pompier l'accompagnait.

Elle ramassa vite fait ses affaires et sortit au plus vite. Quelle ne fut pas sa surprise ! Des flammes tout près d'elle. On entendait leur crépitement, les narines respiraient l'odeur âcre de la fumée.

Elle suivit son guide pour quitter la forêt. Dans une grande pièce, ils se retrouvèrent à plusieurs. Les visages étaient crispés. Opalin fulminait : « Pétard ! Encore un con qui a laissé son mégot au sol ! À tous les coups ! ». Il était furieux, surtout très inquiet. Les autres personnes en rajoutaient : « Tout le monde s'en fout ! Les gens ne respectent plus rien, alors forcément ! ». Aurore écoutait. Toujours surprise par cette dernière phrase qu'elle entendait souvent. À chaque fois qu'un malheur petit ou grand survenait, elle entendait : « Tout le monde s'en fout ! Tout le monde ! ».

Elle était toujours dubitative parce que, si à chaque fois, tout le monde le disait, alors, où étaient les méchants ? Tout le monde disait : « Tout le monde ! Tout le monde ! », *mais alors, SI TOUT LE MONDE l'affirme, ne serait-ce pas que parmi ceux qui râlent il y a justement de ces « gens qui ne respectent plus rien » ?* Elle garda pour elle ses pensées et attendit d'avoir quelques nouvelles.

Une heure plus tard, Opalin revint avec les personnes gestionnaires des locations des cabanes perchées, les gens se dispersèrent. Opalin s'exclama : « Quand même, j'ai eu peur ! ». Aurore aussi mais elle ne lui répondit que par son plus joli sourire.

Elle apprit un peu plus tard que le feu n'avait pas eu le temps de

dévaster la forêt. « C'est quand même un crève-cœur ! » cria Opalin avec une voix étranglée par la douleur. Pour Aurore, dès ce jour-là, c'était décidé, Opalin serait désormais son ami. Elle viendrait régulièrement le voir. Tout exprès et pas seulement pour la forêt.

Il habitait à deux heures de Paris, l'Oise n'était pas trop éloignée, Une vraie chance.

Contrairement à d'habitude, elle s'étonnait elle-même de ne pas avoir craint de lier facilement une amitié avec Opalin. À la fin de ce premier séjour, sur le quai du retour, il lui avait déclaré : « Toi, tu n'es pas comme tout le monde. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai tout de suite senti. Tu ne fais pas du tout ton âge en plus. Bref, tu es spéciale ».

Encore un de plus qui la trouvait « spéciale », décidément, ce mot revenait en boucle.

Quelques souvenirs d'enfance

On était environ quinze jours après son exploit théâtral avec le mime, Aurore qui aimait les livres, tomba par hasard, en voulant ranger quelques-uns d'entre eux, sur des albums photos de sa jeunesse. Un flot de souvenirs lui remontèrent dans le cœur : Malgré ces passions qu'elle aurait aimé partager avec d'autres, (lecture, écriture, couture, psychologie, théologie) elle ne parvenait pas à vivre « comme tout le monde ». Et cette difficulté n'était pas récente. Réussirait-elle un jour à se socialiser sans se sentir rejetée ? Sans se mettre en retrait comme elle le faisait trop souvent ? Elle avait pourtant fourni tant d'efforts depuis l'enfance !

Vers l'âge de 13 ans, elle avait réussi à se faire « une meilleure amie ». Alors qu'elle arrivait à l'école, Aurore l'interpella pour savoir si elle avait réussi son devoir de maths. Ingrid la fixa, haussa les épaules, puis elle entra dans la classe, fit éclater sur ses lèvres une grande bulle avec son chewing-gum : « Ben tu t'las ramènes ? ». Aurore s'interrogeait. L'attitude de son amie avait bien changé ces derniers temps. Complices autrefois, Ingrid montrait de plus en plus d'impatience avec elle. Avec sa sempiternelle salopette en jean délavé et son cartable beige un peu usé,

Aurore, avança vers elle, l'air gêné :

« Qu'est-ce qu'il y a Ingrid ?

- Rien ! Enfin si, c'est juste que j'en ai marre de toi !

Des éclats de rire fusèrent autour d'elles. Tout d'un coup, Aurore se vit cernée par une bande de filles totalement fan d'Ingrid. Un grand

malaise l'envahit.

- Ben oui quoi ! Au début, tu étais sympa, mais là franchement, c'est de pire en pire !

- Qu'est-ce qui est de pire en pire ?

- Ben d'abord tes fringues ! Puis, dès qu'on est en groupe, tu es muette, en plus tu es toujours en retard ! Tu fais la gueule dès qu'on te demande ce que tu as, pas moyen de faire des trucs sympas ensemble ! Ras le bol peau de balle la balayette !

Hurlements de rire des autres copines lorsqu'elles entendirent la dernière expression à la mode dans la bouche d'Ingrid. Aurore se mit à trembler doucement. À l'intérieur, une tempête surgissait, ses mains devinrent moites et son cœur s'accéléra.

- Oh non, maintenant elle va chialer ! Allez, on te laisse. Je ne te veux pas de mal, mais bon, tu comprendras qu'on n'est plus amies maintenant ! »

Ce souvenir, parmi tant d'autres, la blessait encore. Aurore en avait plein sa besace intérieure. Depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, elle en avait déduit que les gens étaient cruels, sans cœur, indifférents.

Absolument étrangère aux modes, aux conversations, aux centres d'intérêt de ceux qui l'entouraient, elle avait donc pris l'habitude de ne plus tant se mêler aux autres, en se repliant dans son fauteuil.

Elle était sans public, sans attrait, sans amies. Ce n'était pas vraiment un choix d'ailleurs. On ne peut pas dire qu'elle était rancunière ou délibérément hostile. Non. L'habitude du rejet l'avait poussée à la solitude. Comme un glissement progressif. Petit à petit. Sans amertume mais sans joie non plus.

Plus jeune encore, adossée à l'un des murs de la cour de récréation, au lieu de jouer avec les autres enfants, elle se balançait. Quelles ne

furent pas les réactions ! Elle entendit tour à tour : « Non mais ça ne va pas non ! », « Tu n'as pas autre chose à faire ? », etc. Il fallut l'intervention de l'institutrice pour demander aux camarades de sa classe de plutôt l'inviter à s'amuser avec eux au lieu de se moquer. Aurore lui en fut reconnaissante mais n'oublia jamais les premières remarques acerbes qui l'avaient tant humiliée.

À 4 ans, assise au sol, le dos appuyé sur le tronc d'un arbre, elle se balançait. Son père était parti pêcher alors qu'ils étaient en vacances en Dordogne. Par instinct, par ennui ou par peur, elle ne savait plus mais elle se balançait déjà, ça, elle s'en souvenait bien. Elle était restée seule à écouter le chant des oiseaux. Plongée dans le silence, elle pensait : « Tout va bien. Le ciel est bleu, tout est calme. Papa reviendra bientôt. Le tronc d'arbre est dur. Tout va bien ! ». Avec sa petite robe trop courte, assise sur l'herbe froide et caillouteuse, son cœur battait fort, ses petites mains agrippées à sa poupée, les gouttes de sueur perlaient dans son dos.

Papa va revenir. Ne bouge pas ! Ne bouge pas ! Sinon il se souviendra plus où tu es ! se rassurait-elle. Elle resta là un bon moment. Combien de temps ? Pour elle, ce fut une éternité. Elle espérait juste qu'elle ne resterait pas là pour toujours, oubliée de son père et du monde.

Assise devant ses photos, revenue à l'instant présent, yeux mouillés, elle décida de tout ranger, sans plus y penser. Il était temps de revenir à l'ici et maintenant.

Ulysse, quant à lui, qui avait assisté à la scène, celle de son amie qui regardait ses albums pour une plongée ponctuelle dans son passé, se disait : « Aurore c'est une "enfant-balançoire", une blessure, une solitude absolue ».

Il avait un vrai talent pour lire dans ses pensées. Aurore venait

justement de se poser devant sa télévision. Il y avait un spectacle de danse classique. Les vols des danseuses à tutu, si gracieuses, si légères la fascinaient. Elle contemplait leur souplesse, la beauté de leur sourire. Leurs jambes en mouvement, leurs visages penchés, leurs chignons, leurs bras comme des ailes agiles. Elle rêvait, enfant, de devenir danseuse classique. Elle se voyait déjà sur les scènes à danser sans trêve. Elle avait pris quelques cours durant lesquels elle avait adoré découvrir les pointes, le grand écart, les positions des pieds, les musiques accompagnées par le rythme de son corps.

Pour des raisons qui la regardent, la vie n'avait pas permis à Aurore d'assouvir cette passion. Souvent la vie commet des erreurs. Souvent la vie sépare. Souvent la vie nous blesse.

Aurore avait donc pris l'habitude, quand elle se balançait tout en regardant à la télévision des spectacles de danse, de rêver qu'elle dansait elle aussi, à sa manière, dans son cœur, par son imaginaire.

Son fauteuil était sa scène, son public les oiseaux du ciel, sa stéréotypie ses pas de danse. Comme elle dansait bien !

Dans son imaginaire, des sauts de biche, des entrechats habiles, des courbes ensoleillées, des gestes délicats, en forme de caresse, des sourires de plaisir à l'infini. Aurore dansait, personne ne le savait. Il y a des choses comme ça que personne ne voit, ni n'entend. Aurore dansait, aussi bien que les branches des arbres sous le vent, aussi bien que les oiseaux qui virevoltent au printemps, aussi bien que les ballerines expertes de tous les opéras du monde et rien ni personne ne pouvait plus l'en empêcher.

Immobile, son fauteuil regardait. Lentement, comme un oiseau se pose, il la voyait dans son rêve : Assise sur le sol, essoufflée, elle dénouait ses cheveux et retirait ses pointes. Ulysse seul, connaissait ses talents cachés. Seul, il la contemplait ; seul, il connaissait tout

d'elle.

Après ce rêve, un de plus, Aurore revenait à elle, apaisée, pour vivre la vie réelle. Celle qui, la malheureuse, avait brisé son rêve.

-7-

Aymeric et l'amitié

Le lendemain, Aurore se promenait le long des berges de la Seine, vêtue d'une simple robe bleu ciel qu'elle avait elle-même cousue. Le soleil dardait ses rayons dans un ciel « bleu pétard » (comme elle aimait le formuler), les pigeons espiègles picoraien t çà et là. L'odeur de l'eau aux péniches arrimées, le bruit des voitures éloignées, le son du vent dans les feuillages des arbres, tout cela aurait dû plaire à Aurore. Pourtant, elle se sentait mal.

Au détour de son parcours, elle tomba nez à nez avec Aymeric, un ancien collègue de la dernière clinique privée où elle avait travaillé. Il était devenu un ami même si elle ne l'avait pas vu depuis plusieurs mois. Lui aussi, au moment où il avait quitté son poste, n'avait pas pu s'empêcher de lui avouer :

« Je t'aime bien Aurore. Ce serait dommage qu'on ne reste pas en contact ! ».

Elle l'avait questionné :

- Je suis d'accord. Tu me trouves spéciale toi aussi ?

Il avait renchéri :

- Oh oui ! Moi je réponds toujours au téléphone pour prendre les rendez-vous, toi, tu détestes ça ! Comme si tu craignais qu'il explose ! Toi, tu prends les cartes vitales des patients et tu te

précipites pour regarder ton écran. Tu es bizarre tout de même ! Mais ce n'est pas grave, j'ai envie de mieux te connaître ! ». Elle lui avait été reconnaissante de son indulgence.

Ils se retrouvèrent sur une terrasse de café près de la tour st Jacques. L'odeur de son eau de toilette, sa tenue dans un costume bleu marine, son sourire immense, un regard franc, il lui avait toujours donné une bonne impression. Ses cheveux blonds, son teint clair, environ la quarantaine, elle n'aurait pas su l'expliquer, mais, auprès de lui, elle se sentait en sécurité. Elle sentait que celui-là n'était pas bâti comme tout le monde, il respirait la bienveillance. Sans doute, Aurore se doutait qu'on devait dire de lui qu'il était beau garçon, il devait d'ailleurs le savoir. Elle ne doutait pas qu'il avait dû briser le cœur de plus d'une femme, d'ailleurs, il ne cachait pas les aventures amoureuses qu'il avait eu jusqu'ici. Cela n'avait pas beaucoup d'importance pour elle, d'autant plus qu'un jour où ils avaient échangé sur le sujet, d'entrée de jeu, ils s'étaient avoué qu'ils n'avaient l'un pour l'autre aucune attirance. Ils surent toute de suite qu'ils seraient toujours de bons amis et rien de plus. Cette ambiguïté levée permettait à Aurore de se sentir à l'aise. Ils trinquèrent dans la joie.

Les badauds passaient devant eux, les bus aussi, la circulation jouait, à cette heure, son morceau de musique préféré. Qu'importe le bruit, aujourd'hui, elle le supporterait !

Elle remarqua qu'Aymeric avait un nouveau tatouage sur son avant-bras gauche : un petit parachute rouge et bleu.

« Raconte-moi, que deviens-tu ?

- J'ai fait une formation, je suis plieur réparateur parachutiste maintenant !

- Ah oui ? Ce doit être une sensation très spéciale de sauter en

parachute ?

- Bien sûr. Si tu veux, je peux te faire faire un saut en tandem avec moi !

- Oh non, pas question ! Bien trop trouillarde ! »

Ils continuèrent ainsi à échanger. L'humeur d'Aurore changea du tout au tout. Elle oubliait son fauteuil. Que cet homme s'intéresse à elle au point de l'inviter à boire était pour elle une grande émotion. Les relations relevaient toujours pour Aurore d'un miracle renouvelé. Elle n'arrivait jamais à croire qu'elle pouvait être intéressante pour qui que ce soit. Comme très tôt dans sa vie, elle avait fait l'expérience du rejet, la solitude devint une habitude, à la fois sa meilleure amie mais aussi sa plus grande souffrance.

Aymeric lui expliquait ce qu'il aimait quand il sautait du haut du ciel :

« C'est une expérience très forte qui marque la vie entière ! Le cœur bat plus vite ! Surtout au moment de la sortie de l'avion ! On en prend plein la vue et surtout on évacue le stress, on ne pense plus à rien ! On fait le plein d'adrénaline. Il faut le vivre pour comprendre. On flotte dans l'air, seul dans l'espace, on voit des magnifiques paysages ! À couper le souffle. Quand la voile s'ouvre, on passe de 200 km/h à 30 km/h. Waouh !

Aurore écoutait sans perdre un seul mot. Son enthousiasme l'amusait beaucoup.

- Allez, Aurore, la prochaine fois je t'emmène !

- J'aime beaucoup t'écouter, mais, non, pour rien au monde ! »

Ils rirent de bon cœur jusqu'au moment où Aymeric regarda sa montre et l'invita à visiter son atelier de plieur de parachutes. *Pourquoi pas ?* Se dit Aurore. Il ajouta : « Oui, mais il est un peu éloigné d'ici. On pourrait prendre ma voiture, je

t'emmène ! Il faut quitter Paris ». Aurore proposa alors de se donner rendez-vous une autre fois, l'émotion la gagnait, elle sentait qu'y aller tout de suite la mettait mal à l'aise. Elle avait besoin d'un peu plus de temps. Elle prétextait donc un autre rendez-vous le soir même. Il vit bien sa gêne et n'insista pas. « Bon, et bien, dans une semaine, je viens te prendre à la sortie du métro, juste à côté, nous irons ensemble ! Nous aurons tout l'après-midi ! ». Elle accepta de bon cœur, soulagée de ne pas s'y rendre maintenant.

À son retour, elle retrouva son fauteuil. Une joie provoquait dans le corps d'Aurore la même sensation qu'une peur intense : une sorte de vibration lui parcourait le corps. Quant à son cœur, il s'immergeait dans ce bouillonnement sensoriel jusqu'à ce que, par le rythme balancé dans le fauteuil, tout reprenne sa place. Ulysse pensait : « *Demain, elle sera prête pour des nouvelles aventures ! Et ce ne sera pas un saut en parachute !* »

Il avait tort. Elle avait pris l'habitude du rejet à chaque tentative de s'approcher des autres.

Combien de fois Aurore avait pâti de l'insincérité des uns, des moqueries des autres, et, ce, pour des raisons qui échappaient complètement à sa compréhension. Les centres d'intérêt, les mœurs, les conversations différentes n'expliquaient pas tout du grand écart qu'elle ressentait entre les autres et son cœur.

Avec le temps, elle comprenait que ses problèmes étaient liés aussi à sa fatigue intérieure, soit avant, pendant ou après les rencontres amicales. Les amies aussi avaient leur part de responsabilité, certaines d'entre elles l'avaient quitté pour des raisons obscures. Un jour, elles parlaient, soit pour un nouveau petit ami, soit parce que leurs points d'accord s'amenuisaient avec le temps. Elle détestait quand elle revoyait par hasard l'une d'entre elles qui s'exclamait :

« Oh, c'est dommage qu'on se soit perdu de vue ! ». Aurore n'en avait pas le même souvenir. Elle se souvenait que, lorsqu'elle l'appelait, toutes les excuses pleuvaient : « Oh, je ne peux pas dimanche ! Je te rappellerai ! ». Aurore attendait donc. Quand elle tentait une seconde approche : « Ah mais j'étais absente et la semaine prochaine je ne serai pas disponible ! ». Aurore attendait encore. Finalement, l'amie en question ne la rappelait jamais.

Alors, le : « Tiens c'est dommage qu'on se soit perdu de vue ! », blessait le cœur d'Aurore. Elle se demandait si cette soi-disant amie ne se fichait pas d'elle !

Elle avait plutôt l'impression d'en faire toujours plus que les autres pour entrer, garder et maintenir les relations. L'amitié pour Aurore devenait un labeur compliqué, de plus en plus abscons, incohérent. Surtout, pouvait-on encore faire confiance après avoir dû trouver des excuses à ces dites amies, une fois, deux fois, cent fois ? Elle croyait à l'amitié, à l'amour, à la tendresse, à la grandeur d'âme.

Simplement, elle en avait conclu qu'elle n'était pas douée pour la réciprocité. Elle ne se fermait pas aux nouvelles rencontres, non, mais enfin elle ne les cherchait plus.

Alors, oui, son fauteuil avait tort. Une rencontre, pour Aurore, valait bien un saut en parachute. « *Pour avoir si souvent dormi avec ma solitude, Je m'en suis fait presque une amie, une douce habitude. Elle ne me quitte pas d'un pas, fidèle comme une ombre...* ». Elle aimait beaucoup cette chanson de Moustaki. Elle se demandait parfois si elle n'aurait pas dû chanter, elle aussi, pour le plaisir, en plus de son travail de secrétaire qu'elle n'exerçait plus. « On ne peut pas toujours faire ce qu'on veut dans la vie ! » rétorquaient les gens à ses rêves. Plus jeune, elle s'imaginait chanteuse, le lendemain danseuse, ensuite il suffisait de dérouler la bobine de tous ses désirs : pâtissière,

psychologue, sage-femme, journaliste, écrivain, actrice... La liste était longue !

À défaut de chanter, elle goûtait cependant aux paroles des chansons de la radio qu'elle écoutait en se balançant. Elle avait fait une découverte récente : Elle s'était surprise à fredonner des airs de chansons enfantines (dont elle avait complètement oublié les paroles) en même temps qu'elle se balançait.

Elle venait tout juste de s'en apercevoir. Son « hommmmmmm » continu l'avait déconcerté. *Encore une bizarrerie !* S'était-elle dit, en colère contre elle-même. La honte avait grandi encore d'un cran jusqu'à ce qu'elle ait lu quelque part que certains sons avaient un effet vibratoire qui calmait les angoisses. *Ainsi je vibre !!!!* S'était-elle écriée.

Alors, le soir de cette révélation, Aurore avait essayé toutes sortes de sons : « Haaaaaa », « Hoooooo », « Hmmmmmm ». Elle avait éclaté de rire. *On dirait que je suis habitée par une mélodie ancienne, un son que je n'ai pas choisi. Je crois qu'il me conduit au-delà de moi-même, dans les profondeurs ou dans le ciel, un endroit vierge de toute blessure,* remarqua-t-elle.

Les parachutistes courageux sautaient tandis qu'Aurore, avec ses battements d'ailes, chantait.

Aurore et Ulysse

Trois jours après cet échange amical, alors qu'elle promenait son Tagada (sociable de nature, son chien s'approchait des gens avec plaisir. Ce qui émerveillait Aurore. Elle aurait voulu avoir la même aisance). Donc, au cours de cette sortie, Aurore rencontra de nouveau le mime. Il était positionné à un autre endroit que la dernière fois, toujours non loin du métro.

Le mime, quant à lui, était tout triste avec ses larmes peintes, lèvres étirées de chaque côté vers le bas par un gros feutre noir, il avait posé près de lui un gros fauteuil en cuir marron, un « fauteuil de riche » comme Aurore les appelait dans son enfance. Pas les petits gringalets en tissu usé, aussi costaud qu'un verre ébréché, non, celui-là faisait partie de la famille de ceux qu'on trouve chez les gens « importants ». Pourquoi l'avait-il apporté ce fauteuil ? Pourquoi cet accessoire ? Le mime amusait les passants en imitant toutes sortes de scènes ordinaires dont celle où il fumait dans le fauteuil avec un air pompeux. Aurore, au milieu des autres spectateurs, ne pouvait pas s'empêcher de regarder tous les accessoires du mime : une poupée de chiffon, un tissu écossais, et ce gros fauteuil qui lui rappelait le sien. Le mime qui reconnut Aurore lui fit un clin d'œil qu'elle lui rendit aussitôt. L'imagination de celle-ci, de nouveau, allait bon train.

Elle se voyait, habillée avec une combinaison blanche à grand col,

chapeau à carreaux, assise dans ce fauteuil-là, à mimer un gros monsieur bedonnant au cigare mauvais.

Une petite foule déjà s'était constituée autour d'elle. On entendait bien le métro passer à quelques mètres sous terre de temps en temps, mais les gens n'y prêtaient plus attention. Là, juste à côté de l'écrêteau : « Falguière », en haut des marches sur la droite, une trentaine de personnes, encore dans leur tenue de travail, s'étaient rassemblés. Tout le monde semblait hypnotisé par le spectacle de l'artiste.

Puis, comme ça, sans prévenir, les émotions s'annoncent rarement, on ne leur a pas appris, Aurore improvisa dans sa tête une chorégraphie avec le fauteuil du mime qu'elle imaginait en train de sangloter à chaudes larmes. Elle le prenait pour le sien, son Ulysse. Elle rêvait qu'elle le prenait dans ses bras afin qu'il se confiât. Elle entreprit de mimer tous les mouvements et les émotions non seulement du fauteuil mais aussi les siens :

Les deux bras tendus devant elle, elle valsait. Elle posait le fauteuil sur le sol et faisait semblant, par une volte-face, de le quitter. Lui, tout triste ne bougeait pas. Elle se retournait alors, le voyait là, tout chose, puis le reprenait pour danser avec lui sans retenue. Comme il était léger maintenant ce fauteuil, un poids plume ! Tantôt elle dansait avec le fauteuil à bout de bras, tantôt ils étaient enlacés tout près l'un de l'autre. Ils dansaient tous les deux avec ivresse. Plus rien autour d'eux n'existait, pris dans leurs rondes et leurs voltiges élégantes. Tout à coup, sans prévenir, le fauteuil s'arrachait à son étreinte. Il semblait lui dire : « Nous devons nous quitter ! ». Aurore apeurée mimait l'entêtement du fauteuil qui ne voulait plus décoller

du sol. Le temps était venu de se dire adieu et le fauteuil semblait bien décidé à le lui faire comprendre. Il restait là, sans bouger. Trop lourd pour être soulevé par Aurore. Enfin, éreintée par tant d'efforts, malgré son chagrin, elle consentait à ce qu'il restât là, tandis qu'à petits pas dansés, elle s'éloignait doucement de lui.

C'est à ce moment précis qu'Aurore prit conscience de son émotion, alors même que les autres passants près d'elle riaient des sketches du mime. À cause de la danse qu'elle avait mise en scène dans son rêve, elle n'avait rien suivi du spectacle. Elle avait perdu toute notion du temps et n'avait rien vu de ce qui se passait autour d'elle. Pas un instant, elle n'avait participé. Elle n'avait eu d'yeux que pour ce fauteuil inconnu qui lui avait fait penser au sien, au combat qu'elle devait mener chaque jour, essayant tant bien que mal, de se passer de lui.

Elle avait été ramenée à la honte qui l'habitait, parce que, c'est vrai, elle était dépendante d'Ulysse. Comment aurait-elle pu s'amuser des pitreries du mime alors, que là, juste devant elle, par sa simple présence, ce meuble de salon étalait au grand jour son addiction ? Pour Aurore, plus de rires, plus d'applaudissements, plus de mime. Pourquoi d'ailleurs avait-elle décidé de quitter son fauteuil ? De le jeter à la déchetterie et de poursuivre son chemin sans lui ? Pourquoi une telle décision ? Elle imagina un instant son fauteuil jeté comme un simple déchet dans une grande fosse avec d'autres ordures. Cela, elle ne pouvait pas le supporter. Cette idée lui crevait le cœur. Elle ne pouvait y consentir. *Il faudra procéder avec douceur*, se dit-elle.

Son choix était irrévocable. Elle finirait bien par le quitter même si

elle ne pouvait encore dire quand et comment. Elle se persuadait qu'elle y arriverait, tout simplement parce qu'elle prenait de plus en plus conscience de ce comportement envahissant. Elle voulait devenir « comme les autres », sans cette étrangeté quotidienne. D'où lui venait une telle pensée ? Elle n'aurait pas su répondre, la pression sociale peut être, le désir obsédant de s'intégrer, d'être « comme tout le monde ».

Avec ses pointes imaginaires, par sa danse, elle lui avait raconté qu'elle l'aimait, que sa vie, sans lui, perdait de sa saveur. Elle avait oublié pour un moment que le gros fauteuil de « riche », placé près du mime, n'était pas Ulysse. Elle avait dansé la séparation inévitable qu'elle devrait vivre. Cruelle perspective qui lui faisait sentir de l'intérieur combien ce serait difficile.

Pour un instant, pour un instant seulement, dans cette scène imaginée, ils n'avaient plus été qu'eux deux, seuls au monde.

Rien qu'Aurore et son fauteuil. Obstinément.

-9-

Une psychothérapie

Les semaines passèrent. Dans une monotonie assumée, Aurore vivait son quotidien avec une alternance de repos, de balancements et de quelques activités qui la passionnaient comme l'écriture ou la couture. Pendant tout ce temps, elle n'avait opéré qu'un seul changement : elle avait pris la décision de se faire aider.

En effet, plus elle s'observait, plus elle constatait qu'avec Ulysse, elle restait là toute seule, enfin son corps était là, tandis que son âme,

dans une autre sphère, partait bien loin. Elle n'aurait pas su dire où d'ailleurs : Sans doute, dans ses pensées, ses souvenirs d'enfance, puis avec l'aide de la musique, dans des rêveries. Progressivement, elle perdait conscience du temps, de l'espace, du lieu et des heures qui s'écoulaient. Aurore scotchée à son fauteuil, dans un mutisme général, était ailleurs. Quand elle s'apercevait tout à coup que le jour avait baissé. Elle se demandait alors où elle avait bien pu passer toutes ces heures.

Mme M., psychologue, de taille moyenne, yeux marron, cheveux châtons, habillée de noir, l'avait accueillie avec un large sourire. Dans son bureau : Un grand bouddha en pierre à côté d'un fauteuil blanc cassé. *Le genre de fauteuil*, se disait Aurore, *qu'elle n'aurait pas pu utiliser pour battre « ses ailes d'oiseaux invisibles »*. Cette première rencontre, décisive, s'était bien déroulée.

Ensuite, les rendez-vous s'enchaînèrent. Avec bienveillance, Mme M. écoutait Aurore. Celle-ci se rappelait la chanson de Charles Aznavour, (*ma vie, mes amours, mes emmerdes !* ») tandis qu'elle lui racontait, en peu de mots, son actualité du moment. Cette psychologue avait une grande qualité d'écoute, mais elle la déroutait aussi beaucoup.

Elle trouvait en elle le même degré de chaleur humaine que celui d'un iceberg. Le principe de la « neutralité bienveillante » était pour elle antinomique. Comment pouvait-on, à la fois, être neutre et bienveillante ? Mystère !

Ce qu'elle ressentait comme de la froideur de la part de sa thérapeute la blessait. Elle écoutait ses remarques, assoiffée d'empathie. Apolline, son amie, lui avait dit pourtant, lorsqu'elle-même avait eu recours à une psychologue, que la sienne avait été très chaleureuse. Elle se souvenait même de quelques crises de fou rire. Aurore, non

seulement n'avait pas la même expérience mais elle savait, par intuition, que cela ne changerait pas. Bien au contraire.

Chacun de ses mots était pesé. Des phrases parfois cinglantes. Elle qui s'attendait tout de même à un peu plus de proximité, de fluidité relationnelle, de compréhension, se sentit vite très seule dans cette relation.

Sans doute, elle veut me faire sortir de la dépendance affective, de mon égocentrisme, même de mon infantilisme, se rassurait-elle.

Malgré tout, Aurore était décidée : elle irait jusqu'au bout. À un moment donné, mue par la colère, elle avait écrit dans son journal : « *Si je trouvais un robot à « psychothérapiser », il ferait le même travail, tout aussi bien et au moins les choses seraient normales : pas d'élan, pas de mots positifs, pas de chaleur. Tout serait froid, le robot balancerait des grands concepts freudiens, jungiens, lacaniens et puis voilà, on ressortirait avec toute une flopée de travail sur soi à opérer. Sans humanité. Sans un mot. Sans rien d'autre que la brutalité ferrailleuse d'un robot* ». Elle exagérait bien sûr, elle le savait. Elle désirait tant, de nouveau, bouffer la vie et croquer des sourires. *Ça viendra Aurore, ça viendra ! S'encourageait-elle.*

En attendant ce jour, Aurore qui avait continué de nouer avec Opalin une solide amitié, avait aussi choisi de le visiter régulièrement. Il venait d'avoir 80 ans. La location des cabanes perchées dans les arbres avait été une grande joie pour lui, il avait participé à ce projet conçu par un couple de la région. Maintenant, ils en assuraient la gestion. Quant à Opalin, il habitait non loin de là, à quelques kilomètres.

Il avait compris la grande solitude d'Aurore. Il appréciait sa curiosité, son amour de la nature. « *Ainsi, je suis encore utile !* », cette pensée le réconfortait. Aurore lui faisait aussi penser à sa

femme : le même sourire, la même manière de pencher sa tête, la même sensibilité. Depuis son décès, il s'était un peu laissé aller, il ne prenait plus autant soin de sa tenue vestimentaire.

Quant à sa longue barbe, ses longs cheveux, son sempiternel jean bleu usé, il avait pris le parti d'en rire et d'assumer l'air marginal que le tout lui donnait.

« Alors, Aurore, comment vas-tu ?

- Bien. J'ai encore vu Mme M. ! (Elle lui en avait déjà parlé au téléphone)

- Mais pourquoi tu continues avec cette sorcière ? La nature, la voilà, la meilleure thérapie ! La forêt guérit bien des blessures, crois-moi, et au moins, elle, elle ferme sa gueule !

Aurore éclata de rire.

- Je dois continuer, je suis sûre qu'elle peut m'aider. En tout cas je l'espère.

- Moi, je ne comprends rien à toute cette science-là. Avant ça n'existait pas et on ne s'en portait pas plus mal ! Je n'irai jamais voir un psy !

- Je comprends ton point de vue. Pour moi, je pense que c'est souvent très utile. Enfin, j'essaie de m'en convaincre. J'ai du mal à lui parler de mes émotions. C'est tout le problème. Je ne ressens rien quelquefois. J'ai l'impression d'être morte. Sans vie.

- On ne peut pas ne rien ressentir ! Quand tu es dans la forêt, que ressens-tu Aurore ?

- Le calme, la paix. Je me sens bien. Pas de souci.

- Eh bien tu vois que tu ressens des choses ! Tu te tortures trop ! Ta déprime, c'est ton enfance, un petit ami te ferait le plus grand bien !

- Ah non ! Encore ! Tu exagères Opalin ! »

Il lui fit un clin d'œil complice. Elle savait qu'Opalin ne pouvait pas

tout comprendre de sa démarche, son éducation, sa génération, son caractère, rien ne le prédisposait à trouver utile « ces nouveaux métiers de psy ». Cela ne gênait en rien à leur amitié. Bien au contraire, ils riaient bien ensemble malgré leur désaccord. Ils échangeaient toujours dans le respect mutuel.

« Oh tu sais, moi, Je suis un vieux fou. Mon Aurore, pour moi, rien ne vaut l'expérience de la vie. Ta madame M. je la trouve très instruite mais pas très intelligente. Elle ne devrait pas te parler comme elle le fait. Une chance pour elle qu'elle ne me connaît pas ! Moi, je les vois tes émotions mon Aurore, quand je te parle, tu souris, tu pleures, tu ris : tu vois bien que tu vis des émotions !

- Oui, mais bon, ce n'est pas si simple. Allons, parlons d'autre chose Opalin ! Raconte-moi la forêt !

- Tu as raison. Viens ! Partons en promenade tous les deux ! ».

Opalin et Aurore, se retrouvaient ensemble au cœur de la forêt. Elle, sac à dos rempli du pique-nique, lui, avec son bâton, sa trousse de secours dans la banane suspendue à sa ceinture et un couteau suisse. Aurore avait remarqué sur l'avant-bras d'Opalin un petit sapin vert tatoué. Juste près du coude. Quand elle lui avait demandé le sens de ce tatouage, il lui avait répondu qu'un jour, il le lui dirait mais pas maintenant. Aurore respectait les secrets d'Opalin, elle avait remarqué qu'il en avait plus d'un car sa réponse : « Un jour, je te dirai ! » était une réponse qu'il lui donnait bien souvent, à tout propos. Au sujet de la photo de son épouse sur sa cheminée, au sujet de la recette de ses crêpes, au sujet des nombreux fers à cheval répartis dans sa maison. Elle acceptait son mystère tandis que leur complicité grandissait.

« Là, mon Aurore, que ressens-tu ? Là, maintenant qu'on est ensemble dans la forêt ?

- De la joie Opalin, de la joie ! Rien que de la joie !
- Eh bien voilà ! Tu vas très bien je te le dis, moi, tu vas très bien ! Arrête de te torturer ! »

Trop souvent, pour Aurore, les émotions étaient des oiseaux moqueurs qui s'envolaient dès qu'elle essayait de les capturer. Si elle avait eu un filet à papillons, elle les aurait recueillis sans délai.

Aurore opinait pour lui faire plaisir. Comment aurait-il pu deviner qu'elle angoissait pour tout, que ses phobies nombreuses la gênaient énormément au quotidien, qu'elle se balançait longtemps, sans toujours bien comprendre pourquoi ? Tout comme Opalin, Aurore gardait ses secrets.

Avant de retourner chez elle, Opalin avait instauré une coutume : Aurore devait ajouter une pièce à un grand puzzle posé sur la table de son salon.

Voilà trois ans qu'il cherchait à le compléter : c'était un grand voilier qui filait sur une mer au crépuscule.

Ensuite, seulement, ils se séparaient. Le voyage en train n'était pas trop long, elle avait pris l'habitude de dormir durant tout son trajet, la tête posée sur la vitre d'une des fenêtres du wagon.

Dès son retour, son fauteuil, à qui elle racontait tout, (toujours avec ses « battements d'ailes »), entendait les questionnements d'Aurore. En son for interne, elle résuma sa situation du moment :

J'ai dans mon cœur une maison perchée à nul autre pareil, un ami Opalin qui parle des oiseaux, des rencontres parachutes qui m'emmènent vers le ciel.

J'ai des airs fredonnés qui me surprennent, le soleil qui éclaire les amitiés nouvelles. J'ai des émotions intenses qui me balancent, tourbillonnent puis s'envolent. J'ai la vie sous-marine des poissons derrière une vitre et le cri silencieux des mots muets. Nul besoin

*d'autres choses, surtout pas des robots. Tout ce qu'il faut de vie.
Rien de plus beau en somme. La vie est un cadeau !*

Ulysse l'écoutait, il était le seul à connaître tous ses secrets.

Aymeric et Lyséa.

Aymeric n'en finissait pas, vêtu d'un simple jogging bleu marine, il expliquait : « Tu vois, là, c'est tout ce qu'il faut savoir sur les parachutes ! Ici tu as les bretelles et sur chacune un système de trois anneaux, au milieu le déclencheur de sécurité automatique du parachute de secours, en rouge, à gauche, la poignée de libération de la voile principale, à droite la poignée métallique d'ouverture du parachute de secours ».

Aurore écoutait sans oser l'interrompre : « Tu vois quand la manœuvre d'atterrissage est correctement effectuée, on se pose debout sur ses pieds, sans aucun choc ! L'ouverture de la voile principale se fait à l'aide de l'extracteur ici. »

Tous ces termes techniques parvenaient bien aux oreilles d'Aurore mais non pas dans sa tête. Elle ne voulait pas vexer Aymeric aussi l'écoutait-elle le plus attentivement possible.

« La voile de secours se pilote de la même manière que la voile principale mais son ouverture est plus rapide que celle de la voile principale !

- Oui, je vois Aymeric

- Je pense que c'est très technique et que tu dois me trouver ennuyeux n'est-ce pas ?

- Non pas du tout ! Mais enfin le jargon du parachutisme m'échappe un peu, si. Ce qui m'intéresse vraiment ce sont les sensations que tu éprouves dans le ciel. Voilà ce qui me plaît. J'aimerais que tu m'en reparles »

- Difficile pour moi d'en dire beaucoup plus que ce que je t'ai déjà raconté. Tu es seul dans l'univers ! Une sensation de liberté incroyable ! Mais pour chacun les impressions sont différentes. Je te parle de liberté alors que d'autres te parleront plutôt d'une sensation comme s'ils flottaient ! Tout dépend des gens mais ce qui est sûr, c'est qu'on n'oublie jamais ! ».

Ils continuèrent d'échanger ainsi un petit moment. Il la congédia un instant pour aller chercher une collation. L'après-midi commençait à décliner. Aurore en profita pour observer dans le détail l'atelier d'Aymeric : six machines à coudre industrielles, deux surjeteuses, des diplômes accrochés aux murs, une grande photo de lui en train d'atterrir avec son parachute, un chat couché non loin qui dormait à poings fermés. Il avait aménagé son atelier dans une dépendance proche de sa maison.

L'odeur de cuir, de colle, des fils de toutes les couleurs, des morceaux de tissus éparpillés sur le sol, et puis, surtout, tous les sacs harnais, quelques voiles ouvertes étalées, des boîtes de toutes les tailles. Un fatras d'objets divers, allant des outils du bricoleur, aux aiguilles d'un couturier en passant par un bidon d'essence, toutes sortes de clefs et une radio, plus toute jeune, posée dans un coin.

Aymeric l'appela du bout du jardin :

« Eh oh ! Viens par ici, nous serons mieux sur la terrasse pour boire un verre !

Elle arriva, enchantée, ravie de sa journée et des découvertes qu'elle avait vécues.

- Et hop ! C'est bon pour la santé ! » Fit-il en lui offrant un cupcake.

Aymeric avait le don de la joie communicative. Tout le long du trajet qui l'amena jusque chez lui, dans son lecteur de CD, il avait mis des musiques improbables, sa voiture sentait l'humidité et les odeurs de canettes vides juchées sur le sol. Au rétroviseur, un petit parachute bleu était suspendu, ce qui l'avait fait sourire.

La porte derrière eux claqua d'un coup. Une femme les rejoignit.

« Bonjour frangin ! ». Il fit les présentations. Elle n'aurait pas su dire pourquoi, mais dès que cette jeune femme environ d'une trentaine d'années fut avec eux, Aurore se sentit mal à l'aise. Son parfum trop fort, ses cheveux châtain coiffé en chignon sur le dessus de sa tête, ses grands yeux verts, un visage très rond aux lèvres très pulpeuses, tout ce qui émanait d'elle provoquait chez Aurore une sensation désagréable. Lyséa, la sœur d'Aymeric, sophrologue, était réputée pour son franc-parler.

« Alors, Aymeric, des news de Meetic ? Fit-elle en allongeant ses jambes sur un transat à portée de main.

Aymeric soupira tandis qu'Aurore le regardait, étonnée.

- Eh oui, figurez-vous que ce grand nigaud s'est inscrit sur Meetic, mais jamais aucune ne lui convient ! C'est à désespérer !

Aurore fut gênée. Cette révélation indiscrete avait de quoi mettre Aymeric en colère.

- Tu ne pouvais pas la fermer non ? »

Il s'ensuivit une conversation à laquelle Aurore assistait en silence : que, oui, le croiriez-vous, il veut se marier mais refuse de faire le deuil de son ex, que les chagrins d'amour passent avec le temps, qu'elle aurait bien aimé avoir une autre belle-sœur, qu'elle souhaiterait que son grand frère « toujours dans la lune » atterrisse un peu. Et qu'enfin elle voudrait rester mais que les enfants l'attendaient.

Aurore, qui fouillait dans son sac pour y chercher un mouchoir, le renversa à ce moment-là : Ses sticks d'huiles essentielles destinés à être respirés en cas de panique, ses petits coussins parfumés de toutes les couleurs qu'elle adorait triturer, son cahier. Tout fut exposé au regard de ses amis. Ce qui mit fin au discours de Lyséa. Rouge écarlate, Aurore eut du mal à saluer son départ.

Lyséa partit, comme elle était venue, par une porte claquée aussitôt son gâteau avalé, laissant derrière elle une odeur de parfum à *donner un mal de crâne* ! Se disait intérieurement Aurore.

Puis, elle regarda Aymeric. Il ne semblait pas plus choqué que ça par le comportement de sa sœur. Il avait l'air d'avoir l'habitude.

« Tu as fait connaissance avec ma sœur !

Aurore ne répondit pas. Encore tout émue par le contenu de son sac dévoilé au grand jour. Aymeric eut l'intelligence de ne pas l'interroger à ce propos.

- Elle aboie mais elle ne mord pas. Elle est décidée à me caser, si tu savais ce que ça m'agace ! Elle raconte ma vie à tout le monde et profite de son métier pour m'infliger des homélies psychologiques interminables.

- Je vois.

- Je déteste les pys, les sophros, les yogis, les relaxos, les détendos, etc. Rajouta-t-il.

Aurore explosa de rire en écoutant sa longue liste improbable.

- Ils passent leur temps à marmonner un jargon pas possible au lieu de parler comme tout le monde. Ne fréquente pas ces bêtes-là, Aurore ! Ils sont arrogants, surtout, ils ont des réponses à tout ! Ma sœur passe son temps à me psychanalyser ! Mais bon, c'est ma sœur ! »

Aurore souriait. Elle pensait qu'il était inutile de lui préciser qu'elle

voyait elle-même une psychologue.

Enfin, ils prirent la route et rentrèrent chacun de leur côté. Ils promirent de se revoir, mais, « la prochaine fois ce sera pour aller à l'aérodrome de Vannes, ça te dit ? ». Aurore avait accepté.

Elle était contente de sa journée. Ce n'était pas si fréquent après tout de parler parachutisme.

On peut être très ouvert au monde, généreux avec les gens, pourtant, quelque part en lui, Aymeric cachait une blessure, une histoire d'amour qui avait pris fin. Lysée l'avait révélée. On a tous nos blessures, on a tous nos secrets. Certains les endorment sur le dossier d'un fauteuil esseulé tandis que d'autres s'affairent dans mille activités, telle était la pensée d'Ulysse.

-11-

Un voyage immobile

Aurore nourrissait une vraie passion non seulement pour la lecture et l'écriture, mais, de temps en temps, elle prenait aussi des cours de dessin. Par correspondance. Comme toujours, comme elle se sentait mal en groupe, Aurore avait fait toutes sortes de formations à distance. Ce matin, le cours s'intitulait : « Apprendre à dessiner un grand voilier »

Le sien glissait sur l'eau. La mer était calme, le vent tranquille. Debout sur le pont, Aurore reniflait l'air iodé tout en fermant les yeux. Tellement contente de partir, loin, loin, le plus loin possible de son quotidien sans saveur. Sa destination : une île. *Que c'est chic alors ! Partir en voilier rejoindre une île inconnue ! Trop*

bien ! s'exclama Ulysse.

Habillée d'un simple paréo bleu outremer sur lesquels étaient dessinés des grands palmiers sombres aux toucans improbables, elle marchait pieds nus sur le plancher du voilier. Après quelques coups de crayons, elle avait pris la mer ! Tant mieux d'ailleurs car ce jour-là, le temps était à la pluie.

Des grosses gouttes d'eau perlaient sur les vitres des fenêtres du salon, de sombres nuages filaient vite. Autant d'indices pour aller voir ailleurs, elle quittait par son rêve, son quotidien difficile. Ulysse accepta ce voyage avec joie.

Elle aurait pu choisir un bateau moderne mais sa préférence opta pour une embarcation plus ancienne, propulsée par la force du vent. Aux bateaux modernes pourvus des technologies les plus innovantes, Aurore préférait la grâce des voiliers. Elle voulait naviguer « comme avant ».

Sur ces feuilles étaient écrit : « *Commencer votre bateau en dessinant un trapèze avec le trait supérieur plus long que le trait inférieur. Une fois la coque du bateau dessinée, ajoutez un autre trapèze vers le côté gauche de la coque... Ensuite, dessinez deux mâts, un grand et un petit... Donnez un peu de relief à votre bateau... Ajoutez des voiles, une grande voile de chaque côté du grand mât...* »

Aurore s'appliquait si bien qu'elle se retrouva vite à respirer l'air marin. Il faisait bon, le soleil brillait. Sans bien en comprendre la raison, elle se sentait anxieuse ces derniers jours. Elle pleurait, le visage tourné vers la droite, elle remarqua les mouettes venues la consoler. Peine perdue, leurs cris stridents ajoutaient à sa peine. Cependant, le voilier continuait sa progression. Dans un bruit sourd, le vent claquait ses voiles immenses. Sur les côtés, des dauphins

accompagnèrent sa course. Qu'ils étaient beaux !

Au loin, un bout de terre pointait son nez. Des montagnes, des arbres immenses, du sable. « Tiens, on est peut-être arrivé ? » questionna Ulysse.

« Tout ça n'sert à rien, On a coulé l'île aux lendemains » : Aurore écoutait la radio qui rythmait son balancement. Ce dernier refrain de la chanson de Julien Doré lui plaisait bien. Sa musique triste et nonchalante convenait à sa douleur. *Oui, tout ça n'sert à rien, je veux aller sur l'île aux lendemains, elle n'est peut-être pas encore tout à fait coulée, malgré ce que raconte la chanson ?* s'interrogeait-elle.

Là-bas peut-être des amies fidèles, un même langage, un même cœur, un avenir meilleur. Elle pensait à Scarlett dans « Autant en emporte le vent » qui criait à un moment du film : « Je jure devant Dieu, que je ne me laisserai pas abattre ! J'aurai le dernier mot et lorsque ce cauchemar sera terminé, je ne connaîtrai plus jamais la faim... Dussé-je mentir, voler, tuer. Je jure devant Dieu que je ne connaîtrai plus jamais la faim ! ». Aurore fit de même dans son cœur, les poings levés aussi : « *J'irai sur l'île aux lendemains ! Devrais-je en pleurer, saigner ou même mourir ! Je jure devant Dieu que j'irai sur cette île. Je veux la trouver ! Et je la trouverai !* ». Le cœur à la dérive, mais non pas son voilier, pas encore, elle retrouva la paix. Le fauteuil souriait. Il s'écria : « voilà un début de voyage qui promet ! ».

Juste à ce moment-là, la radio diffusait une autre chanson : « Ce n'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme » (Renaud). Quelle *coïncidence* ! Se dit-elle. Elle hésitait beaucoup sur le choix du nom de son bateau. *Oh, et puis, je l'appellerai aussi : « Pénélope », c'est mon prénom préféré pour*

tous les objets. Pourquoi changer ? Ulysse aurait voulu donner son avis. Mais impossible. Aurore savait pourquoi elle aimait tant ce prénom dont elle affublait, sans leur accord, tous les objets qui l'entouraient.

Tout simplement parce qu'elle connaissait le récit extraordinaire du retour d'Ulysse, roi de l'île D'Ithaque, après la guerre de Troie. Il avait dû affronter la colère de Poséidon, Dieu des océans, et lutter contre des créatures mythologiques. À la fin, il retrouvait sa femme Pénélope et son fils Télémaque. *J'imagine la joie de Pénélope quand Ulysse était rentré épuisé mais heureux de retrouver son épouse, après tous ses combats !* Pourtant peu portée sur la mythologie, Aurore avait retenu cette histoire.

Voilà donc la raison de ce choix : Ulysse retrouvait de nouveau Pénélope dans tout ce qui l'entourait, et Aurore, Reine de son assise, s'en émerveillait toujours.

Son voilier prenait tout son temps. Sans vapeur, ni moteur, il avançait à son rythme. Sans montre, sans GPS. Ah ! Un voilier qui prenait son temps, qui se dirigeait avec une boussole. Quel luxe pour Aurore !

Pénélope avançait toujours sous la direction du vent inspiré d'Aurore. Ce qu'elle craignait le plus, tant qu'ils ne seraient pas arrivés, était d'être victime de la fameuse « vague scélérate », connu pour être mortelle et imprévisible. Beaucoup de navigateurs, depuis des siècles, en étaient morts. Entre mythe et réalité, cette vague-là aurait tué beaucoup de monde sur son passage. Haute de près de trente mètres elle surgissait alors que la mer était parfaitement calme et avalait n'importe quelle embarcation. Elle espérait qu'elle ne serait pas victime à son tour.

Arrivée sur cette île radieuse, gorgée de soleil comme un fruit mûr, des beaux arbres gigantesques les saluèrent. Des fleurs immenses, de toutes les couleurs arrivaient, mi-curieuses, mi-effrayées, pour leur dire bonjour.

Elles n'aimaient pas les redoutables prophètes de malheur qui débarquaient avec leur tristesse contagieuse. Ils étaient leur hantise, alors, elles scrutaient les nouveaux venus avec grand intérêt. Au premier regard, ces fleurs incroyables de beauté furent rassurées, elles comprirent tout de suite qu'Aurore et son ami n'étaient pas de ces prophètes-là.

Parmi elles, Aurore reconnut les roses rouges, les Delphiniums bleus clairs, les lis orangés, les marguerites, les orchidées, les dahlias. Bref, tout un parterre de fleurs géantes qui gloussaient de joie. Aurore, étonnée comme tout, n'avait jamais vu autant de fleurs variées en un seul et même endroit, toutes aussi grandes que des arbres. Le plus étonnant fut lorsque l'une d'entre elles se pencha pour lui remettre un collier de parfum autour du cou en signe de « bienvenue ». Depuis qu'ils avaient accosté, les odeurs épicées de rose, de lavande, de cannelle les saisissaient. Ces odeurs mélangées, envoûtantes, les enivraient sans leur donner mal à la tête. Aurore avança pour

découvrir cette nouvelle contrée.

Partout sur le chemin, elle contemplant des étoiles suspendues aux branches des arbres. Quelle féerie ! Aurore sentait une atmosphère de bonté partagée. Tout le respirait, elle vit droit devant elle, des petites statues réparties par ordre croissant, faites de pierres précieuses tel que l'onyx, le rubis ou le Grenat. Elle s'approcha. Elles portaient des grappes de raisin à leur ceinture, des tissus chatoyants sur leurs bustes, des grandes vasques sculptées tout en or qu'elles portaient et dans lesquels des oiseaux s'ébattaient. À sa vue, les statues s'animaient.

Tout d'un coup, Aurore entendit un son qu'elle n'avait jamais entendu. C'était la grande cloche du phare « Bonne espérance » qui carillonnait de rire, comme ça, de temps en temps. Le bruit qu'elle produisait ne ressemblait à rien de ce qu'Aurore connaissait jusqu'ici. Il était envoûtant. On ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'il dure toujours car la joie communicative qu'il diffusait remplissait le cœur d'allégresse.

Au premier virage, un nouveau décor s'étalait devant elle. Sur sa droite, une allée de « lendemains qui chantent », « le retour des jours heureux », des « avens meilleurs », des « futurs enchantés » se penchaient pour la saluer par une révérence pleine de respect. C'était des drôles de formes, jaunes pâles, comme des cercles qui bougeaient. Sur sa gauche, une autre allée de « Regrets qui ne servent à rien », des « remords qui blessent le cœur », des « passés qui ne reviendront plus », des « nostalgies inutiles », des « pertes d'illusion » et des « souvenirs perdus ». Eux, ils ressemblaient davantage à des cubes tout noirs.

Elle avait trouvé son « île aux lendemains », ce qu'elle y trouvait contentait son cœur. Elle entendait souvent le récit des traversées

solitaires à la voile de l'un ou l'autre navigateur soucieux de faire ce tour du monde à grande vitesse. Il paraît même que le record avait été battu par un trimaran français. En 40 jours. Cet exploit salué par tous n'attirait plus Aurore. La vitesse, elle détestait. Tout le monde courait tout le temps. Elle n'avait jamais réussi à prendre le rythme accéléré du monde qui l'entourait. Que ce soit à l'école ou plus tard dans son travail, tout allait trop vite à son goût.

Cela lui demandait une telle énergie qu'elle venait ensuite retrouver son fauteuil pour « se récupérer » tout le temps qu'il fallait.

Sur son île, aucune horloge, aucune montre, aucun horaire. Une « perte de temps assumée » vint la saluer à son tour. C'était une très belle jeune fille au large sourire. « Je vais vous montrer votre logement. Vous y serez bien, vous verrez. La seule obligation est d'aller arroser le côté des « lendemains qui chantent » environ tous les deux jours. À cet effet, vous allez puiser l'eau dans la mare formée par les « jours passés ». C'est une eau riche en sagesse qu'elles affectionnent énormément. Hormis ce petit devoir, vous occupez vos journées comme bon vous semble ! ».

Le fauteuil d'Aurore fit un micro-réveil, il se disait : « *mouais, moi, je veux bien... Mais j'ai du mal à y croire à son histoire !* ».

Ce qu'il affectionnait, lui, c'étaient les histoires de trésors cachés dans des endroits pleins de dangers, au milieu de tribus sauvages, tout prêt à dégainer leurs arcs de flèches, à vous trucider à la première occasion. Il songeait à l'Eldorado, ce royaume mythique censé regorger de métaux précieux et pour lesquels tour à tour, des conquistadors, attirés par l'appât du gain, avaient colonisé une grande partie du continent américain. Tandis que cette histoire « d'île aux lendemains » le laissait complètement indifférent.

Aurore et son fauteuil se retrouvèrent dans une petite maison au toit

de chaume. Un arbre planté au milieu du salon se courbait sous le poids des oiseaux d'intérieur posés sur ses branches.

Les murs intimidés par la visite de nos deux visiteurs frissonnaient de plaisir. En se penchant par la fenêtre, Aurore vit un cimetière avec des anges de toutes les couleurs un peu partout. Une atmosphère étrange s'en dégageait. Un frémissement inexplicable avait saisi le velours d'Ulysse.

Après avoir déposé leurs bagages, (ils y avaient tout de même pensé), ils décidèrent de se promener davantage pour mieux connaître cette île. Ils découvrirent les petits chiens volants de leurs voisins amusés, un vieux monsieur à la barbe jusqu'au pied qui se nommait Nathan, il ne supportait pas la mauvaise humeur. Tout manque de joie le rendait lui-même grincheux. Ils se retrouvèrent dans le cimetière avec les anges aux dix mille battements d'ailes à la minute. Nathan leur avait expliqué : « Ne venez pas ici après la tombée du jour, c'est bien mieux de notre côté à nous. Ici, la tristesse « des jours passés » vous visite un peu trop à mon goût ».

Ensuite, Aurore et son inséparable fauteuil se reposèrent dans leur petite maison. Aurore, sortit tout de même à la tombée de la nuit, malgré les recommandations de Nathan. *Juste cinq minutes, histoire de me rafraîchir un peu. Ce lieu est si magique ! Quel bonheur !* se disait-elle. Ulysse faisait les gros yeux. Il ne savait pas expliquer pourquoi mais le souvenir du cimetière tout proche le rendait mal à l'aise.

Aurore enjamba la clôture pour cueillir du muguet. Un bruit survint derrière elle, la cloche aux éclats de rire avait cessé de sonner, le silence des lieux d'ordinaire tranquille l'angoissait maintenant.

Elle se retourna et vit une ombre géante entourée de tous les petits « regrets passés » qui couraient vers elle avec des hurlements de

douleur. Aurore détala. Elle se mit à courir sans se retourner, poursuivie par les cris, les pleurs, les sarcasmes moqueurs. Où se rendre ? Comment les semer ? Elle l'ignorait, elle prit la décision de tourner sur sa droite. Elle courut plus vite encore, sûre d'elle, mais déjà bien essoufflée. Rien à faire, ils la suivaient. Elle trébucha sur une grosse pierre et tomba à plat ventre près du plan d'eau marécageux des tristes « nostalgies inutiles ». Un gros rire hurla à ses oreilles : « Viens mon enfant ! ». Aurore se releva, terrorisée, déséquilibrée mais décidée à fuir ce côté-là de l'île.

Enfin, une main la prit par le bras et la tira sans ménagement vers une grande lumière blanche. Nathan la regarda, furieux :

« Qu'est-ce que je vous avais dit ? Ces bêtes-là auraient pu vous tuer ! ».

Aurore épuisée, en sanglots, parvint à articuler :

- Je ne savais pas le passé si dangereux !

- Ce n'est pas le passé qui est dangereux, c'est ce qu'on en fait ! ».

Elle retrouva son souffle, Nathan avait retrouvé son sourire. Il la ramena vers la prairie des « lendemains qui chantent ».

La radio entonna le dernier flash info de la journée : « Temps orageux pour toute la journée. Alerte rouge. Ne sortez qu'en cas d'extrême nécessité ». Aurore écoutait sans plus rien entendre. Encore toute secouée par son dernier voyage. Elle ne se rappelait même pas comment elle avait quitté son île mystérieuse. Elle sentait encore les effluves des parfums respirés, la peur qui l'avait saisie, le départ précipité de l'île l'avait surprise.

La vie allait reprendre son cours normal. Elle se demandait si elle avait une leçon à retenir de ce rêve improbable. *Nul n'est une île. Voilà la vérité !* Quant à Ulysse, il était plutôt ravi d'être de retour, il se disait : « Franchement, comme voyage, j'ai connu mieux ! ». Des

fois, comme ça, Ulysse râlait. Après tout, ça arrive à tout le monde. En fin de journée, le temps était revenu au beau, Aurore se remettait de ses émotions. Elle avait remarqué que la peur était l'émotion dominante de sa vie : une rencontre, un imprévu, une promenade improvisée, une musique un peu trop forte, un cri d'enfant strident, une voiture qui pétarade...

Ulysse était heureux de se sentir utile auprès de son amie, il savait qu'elle était une "enfant-balançoire" qui calmait ses terreurs. Elle était à part dans le brouhaha du monde, branchée sur une autre fréquence.

-12-

Lyséa

Les journées s'écoulèrent ensuite, de nouveau, paisiblement. Ponctuées le plus souvent de ces activités d'écrivain en herbe, de ces rendez-vous avec la psy et de ses rencontres amicales. Elle avait gardé un bon souvenir de son passage chez Aymeric. Depuis, elle avait pris l'habitude de passer plusieurs demi-journées avec lui. Cependant, ce matin, elle avait décidé de rester chez elle pour vivre une journée la plus créative possible. Elle avait pris ses pinceaux et ses plumes, déterminée à parfaire sa technique pour l'aquarelle ou la calligraphie.

Les feuilles de toutes les couleurs étalées sur sa table, elle commençait à peindre avec joie. Les couleurs, l'eau sur le papier, ses godets, tout cet univers la rassurait. Elle écrivait des mots sur des cartes pour les offrir à la première occasion. Quand elle commençait

à peindre ou à calligraphier, plus rien ne comptait d'autres : ni le téléphone, ni les repas, ni les sorties, ni même tout le cosmos. Rien. Absorbée, toute concentrée sur le bon geste, la bonne couleur, les jolies formes.

Elle écrivait : « On ne voit bien qu'avec le cœur ». Une de ses phrases préférées.

Elle commençait par choisir la police de caractères qui lui plaisait, puis elle trempait sa plume dans l'encrier et écrivait tantôt avec rapidité, tantôt avec lenteur. Les mots, pour Aurore, étaient comme des oiseaux qu'elle aimait caresser.

« Le Cœur » : Aurore s'appliquait à l'écrire en gros, avec un dégradé doré pour le faire ressortir aux yeux de la personne qui le lira. « Le Cœur ! » : Aurore ne voyait plus les heures passées. Quand on sonna à sa porte, elle fut toute surprise. Elle se leva vite pour ouvrir à l'intrus qui venait sans prévenir.

« Bonjour Aurore ! Surprise !
- Tiens ! Lysea !

Le cœur d'Aurore s'accéléra d'un coup. Elle fut tout de suite frappée de stupeur. Elle se demanda immédiatement si elle n'allait pas faire un malaise car une bouffée de chaleur commençait à monter en elle. Cependant, elle ne fit rien paraître de son état et essuya ses mains sur son tablier. Elle tordit ses doigts sur le tissu, ramassa le feutre pinceau qu'elle venait de faire tomber sur le sol.

- Je me suis dit, puisque je passais par-là, pourquoi ne pas venir saluer Aurore ?

Elle retourna à sa table au milieu de tout son matériel. Elle renversa le verre rempli d'eau avec les pinceaux qui étaient dedans :

- Ô flûte !
- Oh, je vois que je te dérange. Je ne voulais pas.
- Non, non, ce n'est pas grave.
- Si tu veux on peut aller boire un verre juste en bas ? insista

Lyséa. On sera mieux qu'au milieu de tout ce décor ! fit-elle en montrant du doigt les pinceaux d'Aurore.

Aurore opina, prit sa veste, regarda une dernière fois ses doigts maculés de peinture.

Elle se dirigea alors vers la salle d'eau où elle lava soigneusement ses mains avec un léger soupir qui se voulait discret. *J'aurai bien aimé ne pas la recevoir cette chipie !* Elle grimaça devant le miroir au-dessus du lavabo. Une grosse grimace affreuse qui tirait ses lèvres sur le devant avec des yeux qui roulaient. *C'est exactement Lyséa ça !*

Elles descendirent au café du coin. Après avoir commandé un coca, Lyséa commença à parler.

« Les enfants aiment bien venir au parc près de chez toi !

- Oui, c'est chouette, il y a plein de jeux pour eux !

- Oui, c'est bien. Dis-moi Aurore, quelles sont tes intentions avec mon frère ?

Aurore écarquilla ses yeux et se redressa sur sa chaise, toute tendue.

- Ben, oui, ne fais pas ta surprise ! Tu le vois de plus en plus souvent depuis quelque temps, il me raconte toutes les fois où tu vas avec lui dans son atelier ! »

C'est vrai, Aurore était allée chez lui plusieurs fois, tandis qu'il travaillait, elle l'observait avant de se mettre elle-même à écrire ses cartes. Ils restaient ainsi chacun dans son activité, parfois entrecoupée de quelques mots mais le plus souvent en silence. Ils avaient ainsi l'occasion d'échanger de temps en temps. Mais qu'allait-elle s'imaginer ?

« Je n'ai aucune intention avec Aymeric. C'est un ami et il ne sera rien d'autre pour moi. Il le sait.

- Pourquoi, parce qu'il est un homme et que je suis une femme, ne pourrait-on pas être ami ?

Cette fois-ci, c'est Lyséa qui écarquilla les yeux. Elle haussa les épaules :

- Ça n'existe pas ! Ou alors, tu es aussi rêveuse qu'Aymeric !

Aurore s'agaçait. Elle but une gorgée de coca et reposa son verre, là, sur le rond formé par l'eau juste en dessous, *là, voilà, doucement !* Se disait Aurore en relevant la tête pour croiser son regard.

Lyséa éclata de rire :

- À voir ta tête, tu ne devais même pas y avoir songé !

- Effectivement. Les choses sont claires entre lui et moi. On n'en a parlé qu'une seule fois. Mais en fait, on n'en avait pas besoin. Ces choses-là sont évidentes, amis rien de plus !

- Eh bien, tant mieux, me voilà rassurée car je pense, en effet, que vous n'êtes pas fait l'un pour l'autre ! Même si vous avez l'air d'être aussi rêveur l'un que l'autre !

Aurore détesta cette dernière remarque, elle haïssait ce serveur, blâmait les chaises laides en rotin bicolore, les odeurs de tabac et les yeux de Lyséa fixés sur elle. Cette dernière se leva, avec un air, mi-

amusée, mi-moqueuse. Après avoir payé l'addition, elle congédia Aurore.

- On se reverra bientôt, j'organise une petite soirée dans quelques mois pour l'anniversaire d'une amie, tu seras la bienvenue ! Salut ! »

Elle embrassa Aurore, sans toucher ses joues, juste les lèvres avancées devant comme pour faire semblant mais sans toucher sa peau. Aurore la vit s'éloigner et soupira. Au moment de reprendre la direction de chez elle, elle se prit le pied dans une des chaises du bistrot, elle manqua bien de tomber. *Oh crotte ! Quelle enquiquineuse cette Lyséa ! Me déranger pour me dire des âneries plus grosses qu'elle ! Zut !*

Aurore n'arrivait plus à reprendre son travail de peinture. *Elle a tout gâché cette idiote !* Elle rangea tout son fatras. Ulysse remarqua qu'Aurore ne souriait plus, ses yeux humides brillaient comme des diamants. De plus, elle était contrariée : Pas moyen de remettre la main sur une lettre destinée à Garance qu'elle avait posée près de son bureau. Lettre qu'elle avait désiré écrire avec des pleins et des déliés calligraphiés à l'encre de chine.

Pourquoi faut-il toujours que les gens pensent séduction quand je pense amitié ? Pourquoi se mêler de la vie de son frère et de la mienne ? Et où est passée ma lettre ? À cause d'elle, je ne sais plus ce que j'en ai fait ! Pourquoi m'avoir dérangée ?

Les visites imprévues étaient une épreuve pour Aurore. Mais celle-ci fut plus difficile à supporter. Les autres demeuraient toujours un mystère pour elle. Certaines personnes plus que d'autres. Elle aimait bien Aymeric mais détestait cette fille. *Peut-être, devrais-je espacer mes visites chez son frère ? C'est tout de même bien dommage !* S'interrogeait-elle.

Les intentions des autres, leur volonté, leur point de vue, autant de difficultés pour Aurore.

Ce n'est pas qu'elle ne voyait pas le mal, non, mais enfin, elle n'anticipait pas. Elle ne comprenait pas toujours les pensées, les motivations d'autrui.

Toute angoissée, chahutée de l'intérieur par cette visite qui avait mis à mal son premier élan créatif, Aurore mit du temps à revenir à sa journée. C'était typiquement le genre d'évènements qui la propulsait dans un mal être qui durerait plusieurs heures. L'horloge indiquait 14 heures, elle n'avait toujours pas mangé. Elle se prépara un repas, alluma la radio pour ne plus penser à cette Lyséa de malheur. Puis la journée s'écoula entre les promenades et balancements. La visite imprévue du matin avait coupé toute sa créativité.

Une rencontre inattendue valait une journée de perdue pour Aurore. Elle tapait son dos plus fort sur le dossier de son fauteuil tout en fredonnant jusqu'au coucher.

« Oui, se disait son fauteuil, pour Aurore, tout imprévu, toute injonction déguisée, le plus petit grain de sable suffit à enrayer la machine ! ». Aurore n'en avait pas vraiment conscience.

Elle percevait juste qu'elle ne se sentait pas bien. Elle agissait ainsi depuis ses quatre ans jusqu'à aujourd'hui.

Une enfant qui se balance, c'est inquiétant mais les gens s'attendrissent ! Mais allez savoir pourquoi, une adulte qui fait de même, n'attire, quant à elle, que des jugements et de la peur. Pourquoi donc ? Pourquoi ? Pourquoi les gens oublient que les enfants un jour grandissent ? Les chiffres, encore les chiffres ! Se disait-elle, je n'ai jamais fait mon âge. Aucune ride encore. Tout le monde me donne 15 à 20 ans de moins que la réalité... Pour une fois,

voilà une différence qui ne me dérange pas !

Ulysse approuvait. Il se souvenait d'une parole de Simone de Beauvoir : « *Un adulte n'est qu'un enfant gonflé d'âge* ». Il souriait à cette pensée.

-13-

Garance et Apolline.

Garance appela Aurore au téléphone :

« Alors, comment vas-tu ? Quand reviens-tu me voir ?

Aurore poussa un cri de joie, rattacha ses cheveux défaits, se racla la gorge :

- Si tu veux, je viens dans un mois, tu me manques ! J'ai plein de choses à te raconter : Mme M., Aymeric, Lyséa...

- Moi aussi, mon Aurore, j'ai hâte de te revoir bientôt. Ah, encore cette Lyséa, elle t'a encore fait des misères cette mégère ?

- Oh oui ! Quant à Mme M., elle a toujours la chaleur d'un frigidaire !

- Aie ! Pas facile tout ça. Je prie pour toi.

- Mon ange à l'étoile est toujours près du téléphone, tu sais !

- Ooooooh que ça me fait plaisir ! Est-ce qu'il te fait un grand clin d'œil, de temps en temps ?

- Oui, ma Garance, avec un grand sourire en plus ! »

Elles éclatèrent de rire.

- Bon, je t'attends dans un mois, on mangera des crêpes !

- Bien entendu, j'ai hâte ! »

Aurore raccrocha. Quelques années plus tôt, Garance lui avait offert

ce petit ange de la nativité qui tenait une étoile gravée sur son cœur. Dès qu'elle le regardait, Aurore pensait à son amie. Mais pas n'importe quelle amie, elle avait 95 ans, très croyante et ancienne psychologue. De grande taille, mince, les cheveux gris, les joues creusées par les années difficiles. Elle avait un rire très féminin, *une jolie musique !* Se disait Aurore, surtout ce qui l'impressionnait le plus, étaient ses longues mains très élégantes. Elle avait fait sa connaissance lorsqu'elle travaillait comme secrétaire dans une école. Garance venait de temps en temps car sa fille était professeur d'histoire, aussi avait-elle pris l'habitude de venir la voir chaque semaine pour déjeuner à la « Brioche Dorée » à deux pas de là. Le souci c'est que sa fille, très occupée, partait tout aussitôt après le repas partagé. C'est Aurore qui la retrouvait alors pour boire le café ensemble et se promener dans les rues du quartier.

Aujourd'hui, Garance vivait dans une petite maison du Beaujolais. Veuve depuis quelques années, elle occupait son temps entre un bénévolat d'écoute téléphonique pour une association et les visites de sa famille. Aurore allait maintenant la voir régulièrement car elles étaient devenues amies, en fait, Garance était même sa meilleure amie. L'âge n'était pas un obstacle pour Aurore, au contraire, à y bien réfléchir, elle s'apercevait que ses deux meilleurs amis avaient respectivement 95 et 80 ans. *Encore une bizarrerie !* Soupira-t-elle.

Elle se souvenait, non sans émotion, des partages qu'elles avaient vécus ensemble par le passé. Un en particulier avait marqué sa mémoire plus que les autres. C'était un samedi, par un beau soleil du mois de mai.

Vêtues toutes les deux d'un jean, tennis, tee-shirt, elles marchaient longuement sans savoir où elles allaient. Elles avaient vu un bois et,

sans se préoccuper ni de leur route, ni de l'heure, elles avançaient heureuses d'être ensemble. Garance éclata de rire et cria : « Et tant pis si on se perd ! », elle tapa du pied en même temps qu'elle prononça ses mots. Si elle n'avait pas été avec elle, Aurore aurait paniqué à cette idée, mais là, elle ne savait pas pourquoi, elle se sentait protégée. Rien que par sa présence. Elles étaient dans les environs de la forêt de Fontainebleau.

Ce jour-là, donc, au retour de leur marche, elles s'étaient rendues dans un bureau de l'école où travaillait sa fille. Elle y avait ses habitudes, c'est là que Garance venait parfois pour recevoir deux ou trois rendez-vous. Cette autorisation exceptionnelle ne dérangeait personne. Garance ouvrit la porte avec ses clefs, aéra la pièce, ôta sa veste et s'assit devant Aurore, grand sourire aux lèvres. Elle s'assit devant elle, balança sa jambe croisée au-dessus de l'autre et soupira : « Je suis très contente d'être là avec toi ! ». S'ensuivit alors un long échange durant lequel Aurore raconta son enfance, sa vie, ses espoirs.

Le temps passa vite, la température de la pièce baissait, Garance frissonna, se releva pour fermer la fenêtre, et, là, sans prévenir, alors qu'Aurore se levait pour remettre sa veste,

Garance s'approcha et l'entoura de ses bras. Ce geste, aussi improvisé que bienveillant, fit trembler Aurore.

Émue, elle éclata en sanglots, là, dans ses bras chaleureux, certaine de ne pas craindre ensuite une quelconque violence ou un retournement quelconque. Ce moment-là lui avait paru très long, de fait, il avait été très intense, pour l'une comme pour l'autre.

Dans les larmes d'Aurore, il y avait son enfance, le décès de ses proches, l'absence de parents, le manque affectif qui avait caractérisé toute sa jeunesse, ses chagrins d'adulte, (elle avait 35 ans

à ce moment-là), sa solitude, ses angoisses, ses bizarreries nombreuses. Tout en fait. Tout. Elle n'imaginait pas qu'une larme puisse contenir tant de mots, tant de souvenirs, tant de vie. Elle en fit l'expérience ce jour-là.

Quand ce fut fini, Garance, très émue, l'avait embrassée :

« Mon Aurore, je suis désolée si je t'ai fait pleurer, ce n'était pas mon intention !

- Non, pas du tout. Il le fallait sans doute.

- Je le crois, oui, toutes ces larmes contenues, il fallait bien les évacuer ! "

Elles sortirent ensuite, Aurore, épuisée, frissonnait ; elle eut un mal fou à boutonner sa veste, elle remonta son sac à main sur l'épaule. Garance près d'elle avançait vers sa voiture.

- Tu veux monter ?

- Non merci. Je vais marcher un peu.

- Je comprends. Tu m'appelles quand tu veux ! Je t'aime gros mon Aurore !

- Moi aussi, je t'aime »

Leur relation, ce jour-là, avait pris un virage. Elles étaient devenues très proches et ne s'étaient jamais plus quittées. Malgré la distance, la famille, l'emploi du temps toujours chargé de Garance.

Aujourd'hui, Aurore était ravie : dans un mois, promis, elle irait la retrouver, ce projet la rendait heureuse. Chaque visite à Garance était un arc-en-ciel de joie partagée.

Certes, elle avait l'âge d'être sa grand-mère. Cela tombait bien, de grands-parents, elle n'en avait jamais connu. Ses parents vivaient seuls, fâchés avec tout le monde : De cousins, de filleuls, de tantes,

des grands-mères, elle n'avait rien connu de tout cela. Elle en avait pris son parti. *Les liens du sang ne font pas tout !* En avait-elle conclu.

Apolline, quant à elle, dans la quarantaine, coiffeuse dans le quinzième arrondissement de la capitale, avait choisi ce métier à 17 ans, quand elle ne savait pas encore que faire de sa vie. Alors, pourquoi pas coiffeuse ? Mais avec le temps, elle se lassait. L'ambiance du salon de coiffure la pesait. Toute la journée : les mots, les sèche-cheveux, le brouhaha de la circulation juste devant la vitrine, l'odeur âpre des teintures, les exigences parfois cocasses des clientes.

Sans compter les conversations qu'il fallait entretenir, entre le moment où la cliente entrait dans le salon et celui où elle repartait. Le souci, c'était la répétition, cliente après cliente, elle souffrait de cette ambiance factice qu'elle n'avait pas anticipé. Elle tirait ses journées comme on traîne sa remorque.

Elle se souvenait du jour où sa collègue Rachel, lors d'une pause-café, avait raconté sa vie amoureuse. Assise, gobelet en main, coiffure hirsute, de toutes les couleurs, elle la revoyait la bouche grande ouverte, les lèvres soulignées par un rouge écarlate :

« Ben moi, les mecs, on pourrait croire que ce qui leur plaît, ce sont mes cheveux, eh bien non ! Est-ce que vous savez ce qui leur plaît chez moi ?

Silence et geste de la tête pour signifier « non » de la part de tout son auditoire.

- Eh bien ce sont mes fesses figurez-vous ! Ils adorent mes fesses. C'est dingue, au pieu, ils me demandent toujours de me retourner pour voir mes fesses !

Éclat de rire général de toutes les collègues. Apolline de son côté était restée la bouche entrouverte en renversant son café sur le sol. Ce qui les fit encore davantage pouffer de rire !

Tout cela, elle l'avait partagé avec Aurore. Elle en était elle-même étonnée. Malgré leur vie très différente, elles avaient une complicité qui les enchantait. Aurore trouvait son amie, certes exubérante, mais tellement amusante, simple, malgré les difficultés de sa vie, elle considérait son amie comme un exemple de courage et de joie de vivre.

Perdue dans ses pensées, Apolline avait mis du temps à apercevoir Aurore qui l'interpellait plus loin sur le trottoir, elle vint la rejoindre :

« Alors, Aurore, ça fait un moment que je ne t'ai pas vu !

- Oui, je l'avoue, j'ai été très occupée.

- Toujours avec le bel Aymeric ?

Décidément, personne ne croyait que leur relation puisse être autre chose que de l'amitié. Aurore soupira :

- Arrête avec ça !

- D'accord, excuse-moi ! Alors où étais-tu passé ?

- J'étais partie voir Opalin et dans un mois je vais aller chez Garance, alors j'ai un petit service à te demander.

- Ouais, je vois, tu veux que je garde Tagada ? C'était Apolline qui le lui avait offert il y a 5 ans. Elles avaient convenu dès le départ qu'elles le garderaient chacune, en alternance. Un compromis qui leur permettait de s'entraider.

- Oui, si ça ne te dérange pas.

- OK ! Raconte-moi donc Garance et les autres. Ça me changera les idées ! »

Ensemble, elles s'assirent à même le sol sur le trottoir et parlèrent un bon moment. Quand Apolline raconta, de nouveau, la petite histoire des fesses de Rachel, elles éclatèrent de rire, à en avoir mal au ventre. Cette anecdote avait le pouvoir, à chaque fois qu'Apolline la racontait, de les faire rire.

Elles se quittèrent à regret. Lorsqu'elle rentra chez elle, Aurore se sentait plus détendue, prête à passer la soirée dans ses feutres à calligraphier. Cependant, la joie ressentie avec Apolline lui parcourait encore le corps. Elle avait besoin de son fauteuil mais elle s'en empêcha.

Non, je ne dois pas, c'est ridicule. Je vais arriver à m'en passer en dessinant sans attendre ! Un frisson la parcourut, ses jambes vibraient un peu, elle comprit aux premiers feutres qu'elle sortit de

leur boîte qu'elle n'y parviendrait pas. Elle rejoignit son fauteuil. Et dans le rythme saccadé de sa danse improvisée, elle souriait encore en pensant à son amie Apolline.

-14-

Tagada et la vie quotidienne

Le lendemain, Tagada s'étirait dans sa niche tandis qu'Aurore buvait son café chaud du matin. Elle regarda par la fenêtre : du vent, un ciel bas gris pâle, quelques oiseaux égarés qui fuguèrent à toute vitesse, un volet mal accroché qui claquait sur la façade de l'immeuble d'en face.

Elle se retourna, son Tagada l'observait. Il penchait sa tête dès qu'elle se mit à l'interpeller. Elle connaissait bien la panoplie des mots qu'il comprenait. « Gâteau ! » « Gamelle » « Promenade » « Parc » « Canapé ». Ce petit chien était pour Aurore une source intarissable de joie. Que comprenait-il ? Pourquoi était-il toujours aussi curieux ? Il était pour elle tout un univers en soi, elle l'admirait, le chouchoutait.

Elle se rappelait une scène dans la rue :

« Viens mon Tagada, viens par-là ! Tu as vu comme j'ai du mal à marcher ce matin !

-...

- Oui, tu m'écoutes, je le vois bien. Tout ce qui compte pour toi c'est d'aller au parc, tant pis si je ne le veux pas, hein ? rigolo va !

-...

Une personne à ce moment précis avait surpris le dialogue qu'Aurore menait avec son chien. Elle haussa les épaules en donnant

un coup de coude à sa voisine : « Pffff... Encore une qui parle à son chien ! ». Son regard de mépris impressionna Aurore.

Effectivement, Aurore parlait à son chien, elle savait bien qu'il ne comprenait pas, mais dans ses réactions toutes instinctives, elle sentait qu'il était connecté avec le ton de sa voix, la vitesse de ses pas, les mots prononcés. Aurore s'était sentie blessée par la remarque de cette passante. *Quelle condescendance !* Se disait-elle, puis elle avait poursuivi sa marche difficile avec le cœur à l'envers. Elle avait toujours marché vite Aurore, tout le monde lui en avait fait la remarque à un moment ou à un autre, comme si elle fuyait tout ce qui l'entourait. Son chien avait remédié à cela : Grâce à lui, elle avait appris à marcher d'un pas plus tranquille, à accepter les petites conversations des autres propriétaires de chien. Surtout, elle regardait ce qui était autour d'elle plutôt que de rester dans sa « bulle ».

Elle s'écria à voix haute : « Tagada petit chien sans âme spirituelle ! Mais ta petite âme instinctive dont j'ignore tout, je l'aime à la folie ! », elle se pencha pour le caresser.

Elle était certaine que si Dieu existait et qu'Il était Bon, Il avait créé exprès ses animaux de compagnie pour aider les humains.

En fait, c'est un peu Dieu qu'ils méprisent s'ils insultent sa création ! Est-ce que parler à son chien c'est parler toute seule en fait ? Non, ce n'est pas pareil du tout ! Elle s'adressa de nouveau à son chien : « N'est-ce pas mon Tagada que ce n'est pas pareil ? Est-ce que tu veux un gâteau ? »

Tagada se dressa sur ses pattes arrière et tournoya : « Je vois que oui ! », s'exclama Aurore. Il se lova ensuite au creux de ses jambes, alors qu'elle était assise en tailleur sur son fauteuil à se balancer. Il restait là à dormir, sans bouger. Il se laissait bercer. A vrai dire, avec les années, Ulysse et Tagada avaient fini par former une jolie

complicité. Le petit chien avait reçu l'interdiction de dormir ailleurs que dans sa niche, mais il n'en faisait rien. Et Aurore savait, au nombre de poils qu'elle retirait ensuite de son fauteuil, qu'il désobéissait. *Qu'importe*, se disait le fauteuil, *au moins, lui, ne se balance pas !*

Aurore qui aimait les animaux en avait pris son parti. Quant à Ulysse, cette présence canine l'enchantait.

Par ce matin froid, Aurore, après la sortie du chien, se demandait bien comment allait se passer cette journée. Elle savait qu'elle devait revoir Mme M. Dans sa tête, elle anticipait le déroulement ultérieur de la séance. Elle prévoyait assez tôt ce qu'elle allait dire, elle se répétait mentalement ce qu'il fallait ne pas oublier de dire. Même ouverte aux imprévus de la vie, Aurore avait cette tendance à imaginer à l'avance la teneur de ses rencontres. Rien n'était jamais tout à fait le hasard avec elle, dans ce souci angoissé des relations aux autres, elle contrôlait mentalement l'imprévisible à venir. Consciente que c'était impossible, elle espérait ainsi mieux affronter les remarques, les questions ou les indiscretions.

Elle se surprenait le plus souvent à anticiper puis à ressasser les partages qu'elle avait pu avoir dans une journée. Elle ne savait pas pourquoi. Une fois dans les bras d'Ulysse, elle passait au scanner tous les mots, toutes ses attitudes du jour :

Là, j'aurai dû répondre ça, cependant, là, j'aurai dû comprendre que... Quant à ce moment-là, il aurait fallu... Et vu sa tête, peut-être qu'il pense ceci ou cela... Une sorte d'hypervigilance retardée, une manière de se rassurer. Elle revivait tout dans sa tête. Surtout s'apaiser, se tranquilliser, tel était le but.

« Peut-on cueillir le vent qui passe ? Ou ramasser toutes les cerises qui tombent des arbres ? Où dorment les oiseaux à la nuit tombée ?

Mon Aurore, qu'importe, n'aie pas peur, tout va bien. La vie est la vie, ne cherche pas à la dompter ! », Ulysse savait bien qu'elle n'entendait pas mais il le lui répéta : « La vie est la vie ! ».

Finalement, la journée se passa bien. La vie avait suivi le courant de son fleuve intrépide, Aurore n'avait pas besoin de son radeau, juste se laisser aller à la confiance, le fleuve sort rarement de son lit.

L'écriture

Aurore avait toujours aimé jouer avec les mots. Ils étaient pour elle des amis, toujours fidèles. Toujours vivants, habiles, fantaisistes ou étranges, ils la retrouvaient quel que soit le temps, les épreuves ou les joies. Elle écrivait des poésies depuis sa plus tendre enfance. Elle en avait relu depuis peu, elle s'attendrissait maintenant pour leur maladresse. Était-ce la preuve que l'enfance un jour vous quitte, quand on se relit plus tard et que l'on est touché par notre innocence d'alors ? Était-ce cela être adulte, quand on peut se retourner, et se moquer gentiment de qui nous étions ? La vie ne fait pas marche arrière, les demi-tours sont impossibles. Ne serait-ce pas plutôt cette réalité qui nous blesse quand on sourit de l'enfant d'hier ?

Aurore écrivait pour un oui ou pour un non. N'importe quoi, des bouts de phrases, des proses maladroitement, inégales, des morceaux de chanson jamais entonnés qu'elle trouvait géniaux. Aurore écrivait comme on respire.

Elle laissait son imagination courir comme un athlète dans le stade jusqu'au point de côté.

Elle devenait papillon qui survolait tous ses souvenirs, toute sa vie, la terre entière, même le ciel.

On lui disait toujours : « C'est normal Aurore, quand on écrit, ça permet de mettre sur le papier ses émotions. On met de la distance, on prend du recul par rapport à notre ressenti ». Le nombre de fois où Aurore s'était vue expliquer la distance, le dézoomé, la marche en avant des émotions qu'elle couchait sur le papier !

Aurore ne comprenait pas. Pour elle, les mots sortaient d'elle comme

on lâche les oiseaux d'une volière, bien que libres, les oiseaux revenaient imperturbables dans leur cage, pour toujours. Les émotions n'allaient pas sur le papier, pour ne plus revenir, mais revenaient dans son cœur. Elle découvrait que les mots, chargés de leur motion intérieure, les déposaient, bien au contraire, sur le quai de sa gare intérieure. Tous ces poids, toutes ces douleurs, tous ces chagrins, rangés dans la valise des mots la surprenaient. *Je ne savais pas que tout ça était en moi ! Ça sort de moi, j'en suis tout étonnée !* Remarquait-elle. Loin de voir les émotions s'éloigner, elle faisait leur connaissance comme on salue de la main les voyageurs à destination.

Surprise, elle découvrait ses colères, ses larmes cachées, ses hontes ignorées. D'où lui venaient tous ces visiteurs ? Comment pouvaient-ils avoir été là, au-dedans, sans qu'elle ne les perçoive ? *Voilà qui me surprend tellement !* Se disait-elle tandis qu'elle étirait ses jambes après des heures d'écriture sans pause.

C'est extraordinaire tout ce qui sort quand j'écris ! Incroyable !

Aurore les grands yeux écarquillés, se levait, les deux mains sur son dos endolori. Elle se préparait une tasse de thé puis s'écriait à voix haute : « J'en ai des courbatures ! ».

Pourquoi faudrait-il mettre à distance ses émotions ? Aurore, au contraire, les regardait s'envoler et revenir dans un délicieux va-et-vient comme les bancs d'oiseaux migrateurs. Elles les observaient parfois douloureuse lorsqu'à sa vue l'un d'eux était blessé. L'écriture comme un parc naturel, sans pollution, espèces protégées afin que rien ne meure jamais.

Elle apprivoisait les mots, bien au contraire, pour les poser tout près, si près, tout contre elle, peau contre peau, comme un baiser.

Ulysse partageait la même passion, quelquefois même il se rêvait

romancier célèbre. Mais il était réaliste, un fauteuil n'est pas fait pour écrire.

L'écriture aidait Aurore. La calligraphie aussi. *D'ailleurs où donc ai-je mis cette lettre pour Garance ? Pas moyen de la retrouver !* Se demandait-elle soudain.

Après ses rédactions, Aurore, chamboulée à force de proximité avec les mots, avait besoin de se changer les idées. Elle décida d'aller voir Aymeric.

-16-

Aymeric et leur projet de vacances.

Il l'attendait dans son atelier à Poissy. Quand elle arriva, elle le vit accroupi au sol à croiser des longs fils. Il avait les yeux cernés, sans doute par manque de sommeil.

« Coucou Aurore ! J'avais hâte de te voir ! J'ai su que ma sœur était passée te voir il y a quelque temps !

- Oui, j'ai été très surprise

- Je comprends. Il faut toujours qu'elle se mêle de ce qui ne la regarde pas. Je l'ai engueulée tu peux me croire !

- Oh, je crois que ça ne sert à rien. J'étais venu te dire que, peut-être, il valait mieux espacer nos rencontres ?

- Ah çà ! Sûrement pas ! Ce serait lui donner raison ! Depuis que je lui ai raconté que j'aimerais bien refaire ma vie, elle ne me lâche plus ! Une vraie ventouse ! »

Aurore écoutait. L'expression : « J'aimerais refaire ma vie » était une formulation qui la surprenait toujours autant. Pouvait-on réellement « refaire sa vie » ?

Elle ne le croyait pas. On pouvait, certes, rencontrer une personne, continuer sa vie, mais non, on ne pouvait pas la « refaire ». Si c'était le cas, Aurore devrait quitter son fauteuil, quitter tout, revenir dans le sein de sa mère, tout recommencer depuis le début ! Oh non, pas question, « refaire sa vie », lui paraissait bien trop fatigant.

Elle soupira, déposa son sac, s'accroupit près d'Aymeric, regarda le soin délicat qu'il mettait à plier le parachute.

Après cela, il se leva à son tour, l'invita à rentrer dans sa maison et poursuivit : « Un jour, ça va mal finir avec ma sœur, tout sophrologue qu'elle est, j'en ai marre de toujours me disputer avec elle. J'en arrive à me demander comment elle peut aider les autres alors que c'est une vraie commère ! ».

Ce n'était pas faux. Ils s'installèrent sur sa terrasse. C'est à ce moment précis qu'il tira de sa poche, la fameuse lettre destinée à Garance. Aurore en fut stupéfaite. Il lui dit : « Voilà, ma sœur avait pris cette lettre chez toi. Sans faire exprès. Elle m'a assuré que c'est en reprenant son trousseau de clefs qu'elle avait déposé près de ton bureau, qu'elle l'avait pris par inadvertance, l'ayant prise pour l'ordonnance (pliée en quatre) du médecin qu'elle venait de voir pour mon petit-neveu ». Aurore ne sut comment réagir. Il ajouta : « Elle était désolée et m'a confié le soin de te la rendre sachant qu'on se voyait aujourd'hui ! ». Aurore était très gênée.

Elle pouvait croire à cette version des faits mais doutait fortement que Lyséa puisse ne pas l'avoir lue.

Il reprit : « Inévitablement, elle a lu le contenu ! Mais ne t'inquiète pas, elle n'en parlera à personne ! ». Aurore n'en croyait rien. Elle fit tomber son sac à terre. Après l'avoir ramassé, Aymeric déclara : « Tu sais Aurore, ce n'est pas très grave, ma sœur est pénible, certes, mais pas méchante. Rassure-toi ! ». Un long silence s'installa à la

suite duquel il lui demanda :

« Je ne connais pas grand-chose de toi, Aurore ! Tu voudrais bien me raconter ?

Aurore ravala sa salive, ouvrit la bouche avec effort pour répondre :

- Je veux bien oui, rien de bien passionnant, tu sais. Beaucoup moins que les parachutes ou les sœurs encombrantes !

- Dis toujours !

Aurore lui raconta alors sa profession de secrétaire médicale, une partie de son enfance difficile, le burn-out récent, ses passions. Aymeric était intéressé. Elle mit sous silence ses balancements, ses pleurs, sa psychothérapie. Il est des secrets qu'on ne peut confier sans crainte. Il faut du temps.

Aymeric enchaîna avec son parcours :

« Moi, j'ai eu une enfance assez cool. Mes parents étaient vigilants. Ils nous ont transmis des vraies valeurs, surtout, le sens de l'autre.

- Ça se voit !

- Oui, ils sont âgés. Je vais les voir souvent. En province, dans le Morbihan, près du Pouldu. C'est une région que j'aime beaucoup. Ils ont quitté la région, Poissy, pour finir leur vie là-bas. Un vrai coup de cœur pour la Bretagne. Un jour, je t'y emmènerai si tu veux.

- Je veux bien

- La vérité, c'est que ma sœur veut absolument que je me marie. J'ai vécu une séparation douloureuse il y a 5 ans. Eliane m'a quitté un jour, comme ça, pour un autre, je n'avais rien vu venir. Depuis, c'est compliqué. Je n'arrive plus à faire confiance. Bon, puisque tu es d'accord, je te propose d'aller au Pouldu au mois de juillet ou août prochain.

Il se leva pour aller chercher une veste tricotée, tout en jacquard qu'il posa sur les épaules d'Aurore.

- J'ai vu, que, malgré le soleil, tu avais l'air d'avoir froid ! Ce serait dommage de rentrer déjà, tu ne trouves pas ?

- Oui

- Bref, je reste un peu vieux garçon en somme, entre mon chien Choco, mes parents, mon boulot.

Leur amitié grandissait puisqu'ils en étaient à se raconter leur vie.

- Il faudrait que je dise à ma sœur de me foutre la paix. Je crois qu'à cause d'elle, je ne trouverais jamais celle qui est faite pour moi. Elle critique toutes celles que je rencontre.

- C'est idiot, mais, au départ, il m'est arrivé de lui demander conseil. Malheur ! Mais tu sais, c'est la seule qui est restée proche de moi quand Eliane m'a quitté. Elle m'a bien aidé. Elle m'a vu si abattu !

Aurore se taisait. Elle était touchée de sa confiance. Lentement, ils avaient glissé vers une conversation philosophique. A un moment, Aymeric lui avait dit :

- Je te dirai bien ce qu'on m'a toujours dit, mais ça fait ringard : « Le dépassement de soi, Aurore, le dépassement de soi ! L'homme est fait pour se dépasser ! ». Il récitait cette sentence en levant son index vers le ciel.

- Oui, c'est une belle philosophie.

- J'en ai une autre si tu veux ; plus triviale mais qui m'aide depuis quelque temps.

- Laquelle ?

- C'est une parole d'une chanson de Renaud : « Vivre libre, c'est souvent vivre seul, ça fait pt'être mal au bide, mais c'est bon pour la gueule ! ».

Ils éclatèrent de rire. Aymeric raccompagna Aurore jusqu'au métro qui la ramena à Paris.

« *Le Pouldu : Se situe dans le département Finistère, en région Bretagne. Son code postal est le 29 360* ». Ce renseignement pris sur internet ne satisfaisait pas Aurore. Elle continua de chercher : « *Clohars-Carnoët est une commune française du département du Finistère. Cette commune inclut la station balnéaire du Pouldu...* ».

« *Humm, maugréa-t-elle, voilà qui ne me dit pas grand-chose.* Elle chercha encore :

« *Admirez la belle côte rocheuse, le sentier des douaniers, les plages de sable fin, les nombreux ports de pêche, les sous-bois aux sentiers multiples, profitez des randonnées... Goûter les produits du terroir tels que les crustacés et poissons, le cidre* ».

Voilà qui est mieux ! Elle regarda les photos. Tout lui plut immédiatement. Oui, c'était une bonne idée d'aller avec Aymeric au Pouldu. Ça lui changerait les idées. Ils avaient convenu de partir ensemble dans trois mois. Aurore s'en réjouissait. La mer, les plages, la nature, rien de mieux pour le moral. Elle avait hâte.

D'ici là, Aurore devait poursuivre son chemin. Celui de la guérison, des rencontres, de l'écriture, du soin porté à son aquarium. *Une vie banale en somme*, résuma Aurore, *rien de bien passionnant !* Aurore avait prononcé cette pensée à voix haute. Elle la percuta.

Elle se disait que de toute façon, la vie était rarement une aventure palpitante, ou plutôt, si, mais à l'intérieur, pas dehors ! Non, pas dehors ! Bien sûr, elle avait conscience que la sienne était particulière, que les autres, tous ces autres à faire peur, avaient un mari, des enfants, un métier, des sorties, des spectacles à voir, des

familles à rassembler, des familles à visiter, des vieux qu'on oublie en Ehpad, des querelles à raconter à voix basse pendant la pause-café du matin, derrière les bureaux tout gris des grands immeubles parisiens.

Bien sûr, il y avait les moqueries, celles qu'on prononce, la main devant la bouche, à voix basse, pour ne pas être entendu. Mais Aurore a l'ouïe fine, elle entend tout. Même ce qu'on ne dit pas. Bien sûr, il y avait les conversations sur le film d'hier soir, « Tu sais, là, le mec, comment il s'appelle déjà ? Ah oui, Bruce Willis ! », il y avait aussi les comparaisons sur catalogue : « Regarde, ce petit pull en cachemire, comme il est mignon ! Cher, mais bon, avec un peu de chance ! », les « Tiens, j'ai vu une paire de chaussures super sympa boulevard Raspail, les mêmes que les tiennes, je n'osais pas mais puisque tu les portes, je ne vais plus hésiter ! ». Il y avait les piétons pressés écouteurs dans les oreilles qui marchaient comme des zombies, les gens qui se pressaient dans le métro, il y avait les voitures qui klaxonnaient à tout va pour une demi-seconde de retard aux feux rouges, il y avait la foule, toujours la foule, les publicités pétillantes en gros caractères : « *Les cuisines Bidule, oui, à vos rêves !* ».

Et puis, il y avait Aurore. Avec son Opalin des forêts, son Aymeric aux parachutes, sa Garance à la sagesse infusée, son Apolline au courage répété, Lyséa au toupet assumé.

Et puis, il y avait un fauteuil.

Une vie au ralenti. Au RA-LEN-TI. Une vie- qui- prend-son-temps. Une vie-juste-à-coté. Une vie- pour-les- mimes-et-les-bouquets. Une vie à l'intérieur. Une vie pas comme les autres.

Aurore et son fauteuil comme une île dans le tumulte du monde.

La vie des autres

Apolline était en retard. Elle arriva chez Aurore un peu après midi, coiffée d'une casquette à fleurs improbable. Aurore était contente de la rencontrer. Chacune de ses visites était un plaisir. Son argot, son côté « titi parisien » la rendait exotique aux yeux d'Aurore. Elle adorait l'écouter. Sa personnalité extravertie l'enchantait. Elles s'assirent autour de la table du salon pour déguster le dessert qu'Aurore avait cuisiné : des petites tartes au chocolat.

« J'aimerais bien changer de taff, mais bon, c'est un peu tard, vu le chômage, je préfère encore tenir quelque temps et assurer mes arrières ! Tu piges ?

- Oui, je pige !

- Faudra encore faire avec les fesses de Rachel pour un bon moment encore ! Pffffff !

Elles rirent. Une fois de plus.

- Trêve de plaisanterie, mes gosses sont grands maintenant. Julien a 17 ans, Dieu qu'on est con à cet âge ! Il me fait les pires conneries ! Figure-toi, cet été, il n'a rien trouvé de mieux que de vider le, tu sais, là, le machin rouge, pour éteindre le feu qu'utilisent les pompiers !

- L'extincteur !

- Oui, voilà, eh bien ce con, l'a vidé pour se marrer avec ses potes dans les escaliers du centre de loisirs ! Je ne te dis pas la galère ! Le dirlo m'a appelé, oui, je vais payer, oui, il ne recommencera plus, oui, il ne s'est pas rendu compte, oui, son père s'est fait la tangente, oui, M. le dirlo, je vais lui passer un savon etc...

etc. »

Aurore, la tête posée entre ses deux mains, ses coudes sur la table écoutait, fascinée. Le vocabulaire d'Apolline, son allure, ses cheveux bruns en bataille, à côté d'elle, elle se sentait encore plus une « extraterrestre ». Mais cette fois, cette sensation ne la blessait pas. Bien au contraire. Apolline était accessible pour elle. Son franc-parler sans doute.

- Et Mathis ?

- C'est le jour et la nuit ! Mathis, c'est un bon élève. Figure-toi qu'il s'est mis dans la tête de devenir vétérinaire ! Tu sais combien ça coûte des études de véto ?

- Non

- Une blinde je te dis ! Une blinde ! Enfin, il peut encore changer d'avis. Il y a un an il voulait être menuisier ! Faut dire qu'il est bricoleur mon gamin ! Tu verrais les trucs qu'il me fait pour ma cuisine !

Elle soupira.

- L'autre jour, il m'a fait une étagère toute sculptée de fleurs, oui, comme j'te dis ! Ah mes gamins s'ils n'étaient pas là ! ».

Apolline fit une moue boudeuse avec ses lèvres épaisses. Aurore se leva pour faire bouillir de l'eau.

- Tu fais quoi, là Aurore ?

- Je prépare un thé, pourquoi ?

- Tu m'as déjà vu boire un thé ? Non merci ! C'est d'la flotte ! Tu n'as pas un café ? »

Aurore riait. Apolline était bavarde, tant mieux d'ailleurs, car elle n'avait pas grand-chose à raconter. Une visite de son amie valait un mois de conversation. Après son passage, Aurore se couvra de la

couverture du silence. Pour ce qui la concerne, elle ne parlait beaucoup que lorsqu'elle abordait le sujet de ses passions, hors de cela, elle était plutôt silencieuse. Pour ne pas dire muette, selon les contextes et les personnes.

Elle la raccompagna jusqu'au salon de coiffure avec Tagada qu'il fallait promener. Après quoi, elle rentra chez elle, bailla, s'étira comme un chat, le sourire aux lèvres. *Sacré Copine !* Pensa-t-elle. Elle se blottit dans les deux bras toujours offerts de son fauteuil. Trop de mots, trop de rires, trop d'histoires, trop d'odeurs, trop de bruit, trop de tout. Au plus vite quitter le boucan et se blottir dans les bras d'Ulysse.

Il était tard. Aurore décida d'allumer sa télévision qui, avec son fauteuil, l'avait accompagné depuis son enfance jusqu'à ce jour. Elle avait pris une décision, motivée par son propre comportement qu'elle qualifia de stupide : En effet, pour se tenir compagnie, afin de combler cette solitude immense qui lui crevait parfois le cœur, elle avait pris l'habitude, sans même s'en apercevoir, de laisser la télévision allumée quasiment toute la journée. Jusqu'au jour où elle comprit que cet écran lui faisait plus de mal que de bien.

Elle prit sa télévision, enleva le câble de l'antenne, débrancha le fil électrique et la posa dans le fond d'un placard. Comment avait-elle pu accepter cet esclavage ? Elle était déjà dépendante d'un fauteuil, elle ne voulait pas, en plus, dépendre d'un autre objet. Les addictions dans une vie vont très vite pour s'accrocher. Au début, on ne s'en rend pas bien compte, puis, lentement, comme un chasseur avance d'un pas silencieux vers sa proie, l'addiction est là. Elle vous a pris tout entière. Il est trop tard.

Aurore ne regardait plus la télévision que par instants.

« Dorénavant, pour l'allumer, je devrais la sortir du placard, rebrancher tous les fils et, en conscience, choisir si mes raisons de la regarder sont les bonnes !

Apolline, au téléphone cette fois, écoutait Aurore qui expliquait ses motivations.

- Tu es un peu maso Aurore ! Bon, quelque part, tu n'as pas tort. Moi, je ne pourrai pas.

- Tu pourrais lire par exemple ?

- Pas le temps ! je n'aime pas trop !

- Tu as bien du temps pour la télévision non ?

- Oui, mais c'est plus fun tout de même !!! Après une journée de boulot, j'ai qu'une envie, m'affaler comme un lézard ! Regarder un bon film, les pieds en éventail sur mon canapé ! Les trucs bêtes, moi, j'aime ça ! ».

Aurore avait souri mais sa décision était irrévocable. La télévision, ce serait à petites doses. Elle se souvenait des repas familiaux de son enfance où elle et ses parents assis autour d'une table dînaient en même temps que les actualités du vingt heures :

« Trois morts dans un incendie dans le centre de Paris... Des centaines de morts dans le Golfe... ». Les images défilaient, des bombes, des immeubles éventrés, des enfants qui pleuraient, des femmes qui faisaient la queue devant les boutiques alignées mais vides... « Bon, sans transition, (le présentateur se donnait tout de même la peine de prévenir), nouvel Album de Céline Dion ! ».

Aurore se remémorait la scène : ils mangeaient des spaghettis à la tomate tandis que, devant eux, le spectacle de la guerre défilait. Elle

se souvenait très bien de sa réaction : « Désolée, mais je ne peux pas manger devant ça ! J'ai l'impression de manger les tripes des cadavres juste devant moi sur l'écran ! ». Ils avaient protesté : « Mais ça ne va pas non ! Mange donc ! ».

La situation lui faisait penser à ces jeux d'enfant : « On joue à faire comme si ? Tu es le papa, je suis la maman et toi tu es la maîtresse ! ». Ce sont les jeux où l'on fait semblant. Quand on est petit, c'est amusant.

Mais qui peut croire que les grandes personnes qui mangeaient devant l'horreur, pensaient que là, juste sous leurs yeux, ce n'était pas le réel ? Que c'était « pour du faux » ?

Tous ces malheurs sous les yeux des adultes abouliques, voilà qui interrogeait Aurore. Il lui semblait que la télévision anesthésiait le cœur, « Non mais ne t'inquiète donc pas Aurore, c'est de la télévision ! C'est une fiction ! ». Passait encore pour les films, mais les actualités ?

Aurore se souvenait qu'elle avait écrit dans son journal intime, à l'aube de ses 18 ans :

« Cher Aurore, c'est pour de vrai ! Demain j'ai 18 ans, je serai libre ! ». Aujourd'hui, Aurore avait envie d'écrire : *« Hier c'était la guerre dans le Golf, aujourd'hui, c'est la guerre en Ukraine, entre les deux, une avalanche de misères mondiales, c'est pour de vrai ou c'est pour du faux ? ».*

Comme elle connaissait la réponse, dorénavant, plus jamais, elle ne mangerait des pâtes à la tomate, et encore moins devant son poste de télévision.

La thérapie

Les semaines s'écoulèrent encore. Depuis le premier rendez-vous avec Mme M., Aurore avait le sentiment qu'elle avançait peu, bien que la psychologue affirmât le contraire. D'après cette dernière, Aurore s'incarnait, parlait davantage d'elle-même et de son passé. Certes, ses effondrements émotionnels étaient moins nombreux, mais enfin, elle n'était pas pour autant très satisfaite. Mme M. lui avait recommandé : « Je vous invite à écrire, encore écrire pour vous aider dans cette dynamique de reconstruction ».

Pour Aurore, c'était la seule phrase qui avait résonné dans son cœur. Tout le reste ne la touchait pas autant que cette invitation à l'écriture. Entendre parler Mme M. de : « stress post-traumatique complexe », de « faux self », autant de noms savants pour nommer l'innommable, cela ne la passionnait pas. Après tout, on est toujours seule à souffrir même lorsque les maux sont partagés par d'autres. Mme M. regardait Aurore droit dans les yeux tandis que celle-ci fuyait ce regard un peu trop pénétrant.

Elle craignait d'exposer de trop près ses hontes, ses espoirs, ses chagrins. Elle s'en était ouverte à ses amies :

« Je sais bien que c'est idiot, mais si je la regarde, j'ai peur de me noyer dans ses yeux comme on boit la tasse à la piscine ! ». Garance avait répondu : « Je te comprends » tandis qu'Apolline avait ri : « Tu es quand même un peu déjantée toi ! ».

Pour Aurore, un regard portait en lui tout le cosmos intérieur de l'autre. Elle se perdait dans un univers qui n'était pas le sien. Elle n'y était pas à sa place. Un peu comme une enfant seule au milieu d'une pièce immense dont elle ne connaissait pas l'issue. Elle se vivait comme une intrusion cambrioleuse des secrets d'autrui. Un regard était pour elle d'une grande intensité.

Dès qu'elle fut de retour chez elle, Aurore avait pris son clavier. Elle prit conscience que sa psychologue avait raison, l'écriture la soignait puisque la proximité des mots la rendait vivante, les douleurs comme l'écume se précipitaient puis refluaient, les vagues de sa vie cognaient les rochers sous l'orage puis se calmaient.

Aurore écrivait et qu'importe le style, elle s'étonnait :

« Je suis la forêt dense aux grands pins, le sommet de leurs cimes tendues, le sentier perdu d'une prairie secrète, le son de la flûte, une harmonie qui chante éphémère et le tronc des grands chênes centenaires.

Et le monde, qui est-il le monde ? Il est la beauté des rires de l'enfance, vitres cassées par leurs jeux de ballon, le vol des grands oiseaux fugueurs, les cris des naissances inattendues, la semence des fleurs portée par le vent.

J'ai un prénom écrit dans le ciel, j'existe pour les arbres et les fleurs. Un inconnu, quelque part, m'aime sans le savoir. L'amour m'aime et je ne sais comment. Il y a forcément quelqu'un qui m'aime. Pourrait-il en être autrement ?

*J'ai la beauté d'un mystère inviolé et la solitude d'une île esulée.
Quelqu'un m'aime quelque part, forcément. L'amour m'enveloppe
et je ne sais comment.*

Mais, forcément, L'amour m'attend ».

Le soleil brillait par sa fenêtre du salon tandis que son fauteuil tout baigné de sa lumière savourait la valse des mots de son Aurore.

Les sauts en parachute

Une semaine après, Aymeric et Aurore se retrouvèrent pour aller à l'aérodrome de Vannes. Une belle aventure en perspective, puisque, pour la première fois, elle le verrait sauter en parachute. Ils prirent la route tôt le matin. De nombreux kilomètres à rouler avec quelques pauses obligatoires pour déverrouiller les jambes et boire un café. Ils logeraient pendant trois jours dans la maison d'un des oncles d'Aymeric. Aurore, malgré sa timidité, avait accepté. « Ne t'inquiète pas Aurore, j'aurai les clefs, mon oncle est parti justement pour quelques jours. Tu logeras dans la chambre de ma nièce, nous aurons la maison pour nous tout seul ! ». *Ouf !* Se dit Aurore, *pas besoin de rencontrer une autre personne et de faire effort !*

Ils arrivèrent dans le milieu de l'après-midi et se reposèrent jusqu'au lendemain. Un dîner à la va-vite, trop fatigués pour parler ou cuisiner, Aurore resta dans sa chambre toute la soirée.

Au petit matin, le ciel était bleu, le soleil déjà au rendez-vous dardait ses premiers rayons. Aurore souriait en enfilant son jean, son sweat bleu, ses tennis : c'était sa tenue préférée, elle était prête à voir Aymeric descendre du ciel sous sa grande voile tricolore.

L'aérodrome ressemblait à un Hangar. Sur sa droite, Aurore découvrait l'accueil, puis une salle immense, celle des pliages, où des hommes, tous en combinaison, accroupis au sol, pliaient leurs parachutes. Il y avait aussi quelques bureaux, des salles de cours, un

bar, quelques chambres en location, dehors un grand parc où quelques-uns pouvaient installer leur caravane ou leur tente. D'autres hommes arrivèrent dans la grande salle, revenus de leur saut, parachute encore ouvert sur leurs épaules. D'autres encore, un peu plus éloignés, faisaient une sorte de répétition générale de la chorégraphie qu'ils feraient dans le ciel. Aurore se souvenait avoir vu ces figures célestes dansées par des parachutistes chevronnés à la télévision. Elle s'exclama : « S'ils étaient des oiseaux, ils n'auraient pas besoin de répéter » ! Aymeric éclata de rire.

Il partit rejoindre un petit avion, dans la grande prairie juste devant eux. Le cœur d'Aurore s'accéléra. *Et s'il meurt sous mes yeux ! Là ! Plaf ! Droit devant, le corps en miettes ! Quelle horreur !* Peu rassurée, elle avait hâte qu'il revienne, comme les autres, sans une égratignure. *Comment annoncerais-je la nouvelle de son décès à sa famille ? Enfin Aurore, arrête ! Tu es cinglée ! Tout va bien se passer, il a plus de milles sauts à son actif ! C'est un pro !*

Elle avait beau se raisonner, elle sentait bien que cette journée qui devait être amusante virait au cauchemar pour sa nature anxieuse. L'avion décolla. Quand Aurore leva sa tête vers le ciel, elle le vit monter haut, plus haut, encore plus haut.

Elle ne vit pas Aymeric sauter de l'avion, ni la chute libre, ni rien. Puis, elle aperçut des parachutes s'ouvrir çà et là, disséminés dans le ciel bleu, elle ne reconnut pas celui d'Aymeric. Elle le vit d'un coup, par surprise, tout sourire, qui la regardait alors qu'il n'avait pas encore touché terre. Elle lui rendit son sourire. Il posa son pied sur le sol. Il était leste, aussi léger qu'une plume, il avait atterri avec la douceur d'un rossignol sur une branche.

Il prit le temps de lui décrire son saut : « Quand tu traverses les nuages, c'est une sensation étrange, pffffout ! Tu as l'impression qu'ils remontent au-dessus de toi, mais en fait, c'est toi qui descends ! C'est difficile à expliquer, faut le vivre ! »

Aurore, si rêveuse, avait du mal à concevoir que les nuages n'étaient que de l'eau. Elle le savait bien sûr. *Vu du sol, on dirait du coton, on pourrait penser que les oiseaux les prennent pour escales en se posant dessus*, se disait-elle. Décidément, le réel n'avait pas la saveur de ses rêves.

Aymeric fit trois sauts ce jour-là. Aurore ne le vit pas atterrir les fois suivantes. Elle avait pris le parti d'amener sa tablette, assise au pied d'un arbre non loin, elle préférait écrire. Chacun sa vie. L'un dans le ciel, l'autre au pied d'un arbre, le dos appuyé sur son tronc. Trop angoissée, elle avait choisi de s'abstraire de sa passion pour les chutes à deux mille mètres d'altitude. Adossée à son arbre devenu son ami, elle écrivait des lettres à Garance. Celle-ci les aimait bien alors elle ne s'en privait pas. Elle y mettait tout son cœur. « *Bientôt ! Garance ! Bientôt, je te verrai ! Les jours approchent ! Signé : Ton Aurore.* ».

Ils restèrent dans la région plus de trois jours, randonnées, marchés sur les places ensoleillées, repas en terrasse, retour à Paris. Aurore était contente de la joie d'Aymeric. Il commençait sérieusement à la lasser avec ses histoires de parachutes. Mais bon, elle le comprenait.

« Depuis quand sautes-tu Aymeric ?

- J'ai commencé peu avant le départ d'Eliane
- Ah ! Arrives-tu à l'oublier parce que tu sautes ?
-

- Pardon, je ne voulais pas te blesser. Mais je me pose des questions. Il y a la passion mais n'y a-t-il pas autre chose aussi ? Fuir ta blessure peut être ?

-

Aymeric ouvrit grand ses yeux. Puis il répliqua :

- Pitié ! Tu ne vas tout de même pas faire ta Lyséa toi non plus ! Tu ne crois pas que j'ai ma dose ?

- Pardon, n'en parlons plus

- Si, au contraire, oui, tu as raison, mais ce n'est pas qu'Éliane que je fuis dans le ciel. C'est aussi un vrai plaisir. Un sport extrême certes mais un vrai plaisir.

- Je te crois ».

Ils continuèrent d'échanger pendant tout le voyage du retour. Quand Aurore fut de retour chez elle, Tagada était là, Apolline avait écrit un petit mot sur la table du salon : « *Salut la vieille ! J'ai déposé Tagada à 18 heures chez toi. Il a mangé, il est sorti. C'est ton tour de le garder ! Bon retour !* ». Tagada lui tournait autour des jambes avec une telle joie ! « On s'aime tous les deux, hein, mon ange ! », elle le caressa un bon moment.

Ulysse observait Aurore, tout joyeux aussi de son retour, Elle lui dit, fatiguée : « Es-tu content toi aussi ? ». Elle éclata de rire et dit d'une voix forte : « Ma vieille, comme dit Apolline, arrête de yoyoter ! ». Il lui répondit par un invisible sourire.

Avec elle, ce soir-là, il deviendrait le parachute avec lequel elle se poserait au sol avec la même agilité qu'un oiseau du ciel.

Le projet d'Opalin

La forêt est magnifique le matin. Le soleil tentait de se frayer un passage entre les grands arbres, une rivière coulait sans trêve sur les petits rochers, l'eau par endroits formait des petites cascades miniatures dont la musique enchantait les oiseaux, quelques pâquerettes et boutons d'or parsemaient les contours entre les troncs géants, la mousse verte comme un tapis immense parcourait les allées, un écureuil vint tout surpris. Il regarda Aurore qui l'admirait puis s'en alla aussitôt. Que la forêt était calme ! Cette grande lumière qui filtrait au milieu lui faisait penser à la nef d'une cathédrale. Elle se surprenait à revêtir le manteau du silence, elle n'osait plus ni parler, ni penser. Rien que le silence au cœur des oiseaux qui chantaient. Les arbres avec la rivière insatiable qui continuait son chemin provoquaient dans le cœur d'Aurore un émerveillement sans nom. Elle s'était assise sur un petit rocher, noyée par l'atmosphère humide, sereine et sauvage du lieu. Opalin à ses côtés.

Ils avaient marché pendant plus d'une heure. En silence. Ils brisèrent enfin la magie du moment.

Opalin lui racontait sa vie : Son mariage, sa Jacqueline adorée, les jours de deuil, leur unique enfant François, le travail qui fut le sien, la marche ininterrompue de la vie qui va trop vite, les promenades d'antan, en amoureux, enlacés, les pique-niques à même le sol dans les prairies humides de la région, la mort de ses parents, le départ de son fils pour l'armée, la guerre qui le leur avait pris, les larmes qui

suivirent. Enfin tout une vie. Et maintenant les forces qui s'en allaient, il lui fallait quitter les lieux : « Tu comprends, Aurore, j'ai tous mes souvenirs ici ! Vendre ma maison, c'est terrible. En même temps, je n'y arrive plus. Je dois me rapprocher de la ville. Je n'ai plus le choix. Je recule le moment année après année. Il faudra bien pourtant ! ». Il soupira, l'eau brillait dans ses deux yeux fatigués. Aurore lui souriait, émue.

Pas facile de laisser derrière soi toute une vie, elle comprenait, elle essayait. La peine de son ami soudain si fragile la touchait au cœur. Il répétait : « Je suis vieux maintenant. Vendre ma maison, ça, c'est quelque chose ! ». Aurore aurait pu argumenter que c'était mieux pour lui, qu'il en serait content. Elle sentait cependant que ce serait inutile. Perdu, le regard au loin, Opalin était là près d'elle mais son esprit avait quitté la forêt. Elle l'imaginait plus jeune, près de Jacqueline, main dans la main, elle les voyait qui riaient et se dévoraient des yeux. Elle les regardait marcher joyeux dans la lumière des jours amoureux. Comment aurait-elle eu le cœur de le faire revenir par ses paroles dans l'instant présent ?

Elle respecta plutôt l'air perdu de celui qui était dans son ailleurs révolu. Sa vie passée, dans le temps, mais pas dans son cœur. Tout est toujours présent pour l'amour, rien ne passe jamais.

Aurore attendait qu'il revînt à lui. Dans le silence, elle n'osait plus bouger. Elle aurait voulu être là, à les regarder tous les deux, Opalin et Jacqueline, dans cet éternel présent de la tendresse humaine. Elle ne le pouvait pas combien même elle l'aurait voulu. Il est des secrets qu'on ne peut partager sans les dénaturer. Aurore attendait. Elle prenait tout son temps.

Quand, enfin, Opalin sortit de ses pensées, ils se levèrent ensemble pour rentrer chez lui. Sa maison avait de nombreux secrets : Toute

une vie cachée dans les murs, les rires engloutis sur le sol, les devoirs d'école agrippés aux poignées des portes, les larmes de deuil enfouies dans les tapisseries, les vacances à la mer cachées dans les fenêtres, les bobos, les cahiers, les dîners, tous blottis dans les fauteuils du salon. Pour Opalin, sa maison embrassait son âme, dans l'infini présent, à chacun de ses retours. Jacqueline, François, ils étaient tous là. *C'est juste que nous, se disait Aurore, on ne les voit pas !*

Ce dernier séjour avec Opalin avait été un peu triste pour Aurore. Elle le voyait vieillir et se demandait s'il arriverait à déménager. Avant son retour à Paris, Opalin lui révéla le sens de son tatouage : « Tu vois, là, c'est un séquoia géant. Un arbre magnifique de forme conique et régulière. Je me le suis fait tatouer, parce que c'est au pied de cet arbre que j'avais demandé la main à Jacqueline il y a 50 ans.

Tu vois, Aurore, ce n'est pas un sapin comme tu le croyais, c'est un Séquoia géant, il est à quelques centaines de mètre de ma maison. Au moins, lui, je l'emporterai avec moi puisqu'il est gravé sur ma peau ».

Aurore le remercia pour sa confiance, il lui avait enfin confié son secret.

Le cœur un peu lourd, dès le retour d'Aurore, Ulysse écoutait l'histoire du Séquoia géant. Géant comme l'Amour.

Une soirée mondaine

L'heure de l'invitation de Lyséa avait sonné. Aurore, allait se joindre à eux pour une petite soirée « tout ce qu'il y a de plus simple, viens comme tu es ! Pas de cadeaux ! ». Ça tombait bien, elle n'en avait pas acheté. Aurore arriva, comme demandé, sur le coup des 20 heures, Non loin de la rue du Commerce dans le 15^e. Lyséa avait lu sa lettre à Garance, elle ne risquait pas de l'oublier. Elle se sentait mal depuis, car elle avait peur que cette lettre ait été divulguée à d'autres inconnus.

Elle monta les étages d'un immeuble cossu, et, là, face à la porte fermée, elle eut un doute : « Vais-je la supporter cette Lyséa, psy de malheur, sœur encombrante, patate ! ? » Elle n'eut pas le temps de rire de son dernier mot, la porte s'ouvrit par un : « Je t'ai vu ! », Lyséa était là, devant elle, ravissante dans sa petite robe noire, son collier de perles, son parfum vanille, les lèvres bien dessinées par un gloss rose pâle, des boucles d'oreilles rondes. « Bonjour Aurore ! Merci d'être venue ! ». Aurore rentra. Il y avait déjà bien du monde. Elle se demandait si elle n'était pas en retard.

Elle voyait Aymeric, un verre à la main, entouré de Frédéric, son beau-frère, le mari de Lyséa, leurs deux enfants jumeaux Théo et Killian, âgés de 5 ans, Mylène la meilleure amie de Lyséa, et une certaine Véronique, mère de Frédéric, à l'accent du sud très prononcé. Dès qu'elle rentra dans le salon, tous se retournèrent pour la saluer. Aurore accepta de boire le coca avec des « amuse-gueules » en plus. Elle trouvait ça d'ailleurs très amusant ce nom : « Amuse-gueules ».

Tous parlaient en même temps, Frédéric tentait d'expliquer son métier de contrôleur en gestion sociale » dans une grosse boîte. Aurore faisait semblant de s'intéresser alors qu'en vérité, non seulement elle ne comprenait rien mais elle ne parvenait pas non plus à fixer son attention. Elle se mit donc à observer le décor intérieur où elle se trouvait, rien ne lui plaisait dans ce salon : Des lés de papier peint gris métallisés disposés çà et là sur quelques pans de murs, des meubles épurés, modernes, semblables à certaines marques de publicités bien connues. Tout cela respirait pour Aurore, l'envie de se « faire valoir », de mettre en valeur leurs goûts « progressistes », « à la pointe du design ». Quel que soit l'endroit où son regard se posait, elle ne voyait partout qu'une seule et même chose : la vanité de Lyséa. Là, sur les murs, les canapés de toutes les couleurs, la forme des vases, les meubles atypiques. Tout la transpirait. Aurore revint donc à la grande bouche de son interlocuteur qui enfilait les « amuse-gueules » à une vitesse impressionnante.

Lyséa faisait son intéressante, comme toujours, à débiter des concepts de la psychologie du développement, qui « l'aidaient bien en tant que maman de deux jeunes enfants ».

Véronique opinait de la tête tandis que Mylène, sa meilleure amie, écoutait comme un enfant sage à qui on fait la leçon. Aurore essayait de participer, mais pas facile, les sujets variaient d'un groupe à l'autre. Déjà, elle sentait le mal de tête poindre son nez.

Quand ils passèrent à table, une table tout en vernis laqué, avec des grandes fleurs roses qui donnaient une allure japonisante à l'ensemble. Aurore se disait : *ça en jette !* Elle vit qu'on l'avait placée un peu plus loin des autres adultes, près des jumeaux, elle tenta tout de même de se mêler aux conversations mais le bruit des enfants, les sujets qui changeaient tous les quarts d'heure, les rires

qui fusaient, le vin qui coulait : « Goûtez celui-là, vous m'en direz des nouvelles ! », tout cela la fatiguait. Aymeric ne semblait pas faire attention à elle. Au milieu des autres, elle trouvait qu'il n'était plus tout à fait le même. Elle en fut blessée sans trop savoir pourquoi. Elle trouvait qu'il n'était plus aussi simple que lorsqu'il était seul avec elle, il n'était plus l'enfant blessé, tout comme elle, mais un adulte paon qui faisait sa parade.

Aurore ne parlait plus. Elle ne savait pas bien comment, mais elle avait glissé dans une torpeur muette. Incapable de fixer son attention, elle écoutait sans entendre, opinait de la tête sans comprendre, mangeait sans faim, souriait sans désir.

Elle se perdait dans les méandres d'une soirée où elle regrettait d'être venue.

Elle avait fini le dîner sans joie et proposa de laver la vaisselle. À son grand étonnement, Lyséa accepta. Elle se retrouva seule, enfin, à laver tandis que les autres continuaient leur jactance.

À un moment donné, elle entendit Lyséa glousser de rire avec Mylène dans la buanderie où elles étaient parties pour y chercher des glaces dans le congélateur, elle entendit juste : « pff ! Je t'assure quelle idiote ! « A toi ma Garance Adorée ! ». Le sang d'Aurore ne fit qu'un tour. Lyséa était en train de citer une des phrases de sa lettre. La fameuse poésie qui était destinée à son amie et que Lyséa avait lue. Mais au lieu de garder le secret, comme l'avait assuré Aymeric, elle était en train de se moquer en cachette. Aurore éclata en sanglots. D'un seul coup, comme ça, sans prévenir, elle déboula dans la buanderie pour les surprendre et cria : « Je t'ai entendu Lyséa, t'es vraiment une conne ! ».

Aymeric qui avait tout entendu arriva en trombe tandis qu'un silence brutal tombait sur la soirée.

Mylène, une grande rousse aux yeux bleus essaya de prendre la défense de son amie : « Oh, ce n'était pas méchant, nous... ». Il ne lui laissa pas le temps de finir. Il s'écria à l'adresse de sa sœur : « Quelque chose me dit que tu t'es encore comporté comme une imbécile ! », une violente dispute s'éleva entre eux deux.

Aurore ne voulut rien entendre, elle quitta cette soirée mondaine en claquant la porte d'entrée.

Quand elle retrouva son fauteuil, elle était hors d'elle-même, la douleur, son inaptitude à se sentir bien malgré tous ses efforts dans ce type de soirée, et enfin cette calomnie de trop de la part de Lyséa, il lui venait la nausée. Quand elle se lova dans les bras de velours de son Ulysse, il la berça toute la journée qui suivit.

Puis, pendant quarante-huit heures, elle resta muette, à ruminer ce qu'elle venait de vivre. Elle maudissait Lyséa, la vie, la solitude. Elle finit, dans un effort surhumain, par s'obliger à manger un peu. Aymeric l'avait appelé pour en parler mais elle avait refusé tout net. Elle lui avait répondu que cela ne changeait rien à leurs projets de vacances, elle avait vraiment besoin de changer d'air, mais elle ne désirait pas en reparler. Elle avait besoin de temps. Il comprit et la remercia de ne pas le confondre avec sa sœur, heureux qu'Aurore lui conserve son amitié.

-22-

Les malheurs d'Apolline

Trois jours après, il était minuit environ. À l'heure où les étoiles brillaient dans le ciel après une journée bien chaude du mois de mai, au moment où la journée suivante faisait son entrée comme une reine

en son palais, à cet instant précis où la grande aiguille et la petite se touchaient pour annoncer qu'hier était parti, au moment où les oiseaux s'étaient donné le mot pour cesser de chanter à l'unanimité, aux 12 coups sonnés donc, le téléphone vibra. Aurore se réveilla moitié somnambule, à l'autre bout du fil, Apolline pleurait :

« Mais que se passe-t-il donc ?

- J'en peux plus, mon grand est rentré à 4 heures du matin entouré de deux flics, il avait bu trop de cognac, ivre mort, ils me l'ont ramené. À 17 ans. J'ai honte.

- Je comprends

- Le pire de tout ça, c'est que ce n'est même pas pour ça que je t'appelle. Il a dessoulé ce con, son père va lui passer un savon, moi, il ne m'écoute plus. Aurore, la vraie raison, c'est que je n'ai plus le goût de retourner au salon. J'en ai marre. Je voudrais changer de métier en fait. Une cliente qui travaille dans la boîte intérim à côté de chez moi m'a promis un poste dans la société d'une de ses amies, à condition que je fasse une formation de secrétaire médicale. Tu te rends compte ? J'ai toujours fait coiffure, je ne suis pas sûre de sauter le pas. Pourtant, ça ne me déplairait pas. Alors je t'appelle, j'aurai pu t'en parler à un autre moment, mais entre le même rebelle qui me gonfle et mon moral dans les chaussettes, je n'arrivais pas à dormir. Alors je t'appelle, je n'ai pas le moral. La vie je te jure ! ». Elle sanglotait.

Aurore écouta émue d'entendre son amie qui pleurait. Ce n'était pourtant pas son genre, Apolline la forte en gueule, la courageuse, d'habitude, c'est elle qui consolait les autres. Aurore lui accorda tout le temps nécessaire. Elle calma ses angoisses par des paroles empreintes de bon sens. Cela ne produisait aucun effet. Alors, en désespoir de cause, parce que les plus grands chagrins refusent

parfois d'entendre les bonnes paroles, Aurore eut une idée : « Que penserais-tu si nous invitations ta Rachel aux jolies fesses un de ces soirs ? ». Apolline éclata de rire. Les pleurs avaient cessé, Aurore avait bien fait.

Dès qu'elle fut calmée, elles convinrent de se voir bientôt pour en reparler. Bien plus sonnée qu'elle ne voulait l'admettre par son aîné qui cumulait les sottises depuis la rentrée, Apolline continua de s'épancher assez longuement, puis, elle soupira et raccrocha soulagée.

Aurore de son côté, tout à fait réveillée, trouva Ulysse tout surpris dans le salon qui guettait son retour. Il n'y a pas d'heure pour les amis. À l'heure où Dutronc chantait : « Il est 5 heures, Paris s'éveille », à l'instant précis où la nuit commençait à s'excuser du retard qu'elle avait pris pour céder sa place au jour, au moment où la grande aiguille s'éloignait de la petite, pile quand les odeurs de boulangerie commençaient à chatouiller les narines, Aurore s'endormit dans les bras balançoire de son véritable ami.

-23-

Souvenir de vacances avec Garance

Avant d'aller chez Garance, deux jours plus tard, Aurore feuilletait ses albums photos. Elle tomba sur celles des vacances qu'elles avaient passées ensemble il y a 5 ans, en Auvergne. Elle revoyait tous ses souvenirs avec joie. Garance lui manquait. Comme elle avait hâte de bientôt la revoir !

Elles avaient logé dans un petit hôtel du Puy en Velay. La première journée, comme deux randonneuses aguerries, ce qu'elles n'étaient

pas du tout, elles avaient grimpé la colline qui menait à Notre Dame de France. Une statue immense de plusieurs tonnes qui dominait la ville. C'était rassurant d'ailleurs de se dire qu'une aussi jolie personne veillait sur la ville, de jour comme de nuit. N'y avait-il pas là un gage de protection assurée ? Aurore aimait le croire. Elles avaient donc gravi la montée aménagée pour les touristes qui offrait, heureusement, de nombreux points de repos, des fontaines et des boutiques de souvenirs. Elles avaient pris leur temps. Garance était plus jeune qu'aujourd'hui, mais enfin, tout de même, la vigilance avait été de mise.

Le lieu s'appelait le rocher Corneille, en pierre volcanique, culminant à 757 mètres d'altitude. Arrivées au sommet, le panorama était exceptionnel, on pouvait voir non seulement la cathédrale du Puy, mais aussi la vieille ville et l'ensemble de la région. « Elles dominaient la terre ! » s'était écriée Aurore en ouvrant grand ses bras. Elles récitèrent ensemble une prière à la Vierge Marie. Très croyantes l'une et l'autre, elles avaient confié leurs intentions alors même que les autres touristes grimpaient à l'intérieur de la statue pour monter encore plus haut. Elles avaient préféré prier, là, aux pieds de Notre Dame, les yeux fermés faisant fi des regards curieux. La descente avait été bien plus facile à parcourir. Les photos prises de Garance au pied de la statue l'émouvaient, son grand sourire, ses yeux rieurs, sa silhouette fine. À la pensée de la revoir, son cœur se soulevait de joie : « Bientôt ! Bientôt ! J'ai hâte ! ».

Pour l'heure, Tagada voulait se promener. Aurore sortit dans le quartier pour revoir Apolline. Celle-ci l'accueillit tout de suite les bras grands ouverts, sur le trottoir, juste devant le salon de coiffure. La dernière de ses clientes venait de sortir, une chance ! Elle remercia tout de suite Aurore pour ses paroles réconfortantes de la veille. Elle était maintenant bien décidée à entreprendre un virage professionnel. Elles s'accordèrent pour se revoir dès le retour d'Aurore de son séjour chez Garance.

Tagada semblait déjà comprendre qu'il irait tout bientôt chez son amie, il n'arrêtait pas de japper et lécher le visage d'Apolline.

Lorsque Aurore rentra chez elle, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas encore rangé ses photos. Elle vit de nouveau Garance sur l'une d'elles : C'était au Lac du Bouchet : « *Un havre de paix dans un écrin forestier à 1200 mètres d'altitude* », précisait le dépliant d'alors posé juste à côté. Elles avaient beaucoup aimé se promener à

cet endroit. Les arbres immenses, le lac, les petits chemins aménagés, l'odeur des pins, tout leur avait plu. Elles avaient dû rentrer à contrecœur.

Elle retrouva le texte qu'elle avait alors écrit, sans lien direct avec ce qu'elle venait de vivre, mais la beauté du lieu l'avait inspiré :

*Lorsque j'écris, je ne me balance pas, je me sens vivante, je respire.
Je côtoie l'intensité qui m'habite, je touche le velouté de mes rêves,
Les émotions me traversent.*

Elles s'enfuient puis reviennent. Elles font leur transhumance.

*Quand j'écris, c'est une fenêtre sur un ailleurs méconnu,
Un tapis de neige sans aucune trace de pas,
Quelque chose de pure, sans la lourdeur du bruit.*

*L'écriture est ma vie souterraine, mes grottes inexploitées,
Que du neuf, de l'intact, sans souillure.*

*Une terre vierge où les blessures scintillent comme les étoiles
Une déchirure apaisée.*

Aurore ferma l'album. Elle avait fini de préparer son sac. Demain, elle partait rejoindre son amie.

-24-

Séjour chez Garance

Ce fut par le train de 10 h 47 qu'elle arriva à la Gare de Belleville sur Saône. Il faisait chaud. Nous étions déjà au mois de juin. Elle avait passé tout le trajet à lire des recettes de cuisine d'un magazine

acheté en kiosque. Elle avait dans l'idée de se remettre à cuisiner ces bonnes petites pâtisseries qui faisaient tant de bien autour d'elle. Pour établir des contacts sympathiques avec ses voisins, rien ne valait d'offrir quelques cupcakes de toutes les couleurs, avec des décorations toutes aussi brillantes les unes que les autres.

Garance l'accueillit les bras grands ouverts sur le quai. Elles ne s'étaient pas revues depuis près d'un an mais rien n'avait changé dans l'affection mutuelle qu'elles se portaient. Bien au contraire, avec le temps, sachant l'une et l'autre, qu'à 95 ans les temps passés ensemble sont précieux, elles étaient encore plus attachées à tout connaître de la vie de chacune d'entre elles.

Dès son arrivée, Aurore retrouva avec joie les paysages qui entouraient la maison de son amie : des vignes à perte de vue, des collines gracieuses, des arbres partout, des chevaux, des vaches, des prairies dérangées par quelques cyclistes sur les petits sentiers des environs. Rien que la nature, rien que le calme, rien que la paix. C'était bon, elle se sentait déjà en vacances.

Garance, toujours aussi alerte malgré son âge, était ravie, cela se voyait à son sourire, à la belle robe qu'elle avait choisi de porter pour ce jour-là, à son regard attendri. Elle avait adopté depuis peu un vieux chien qui s'appelait : « Jack ». Un épagneul, ancien chasseur, qui semblait, lui aussi, porter le poids des années. Il jappa de joie dès qu'elle eut franchi la porte d'entrée. La maison de Garance était une ancienne maison de vigneron. Tout était charmant : les tommettes du sol de la cuisine, les escaliers en bois qui craquaient sous leurs pas, les meubles anciens couverts de livres, d'icônes et de bougies. Tout respirait la saveur de l'ancien dans ce qu'il a de plus beau, de plus authentique.

Après quelque temps à se dire des banalités ordinaires sur le voyage,

la météo, le contenu des valises, elles se retrouvèrent assises dans le petit jardin qui entourait de ses bras printaniers la demeure de Garance.

Les mains enlacées, elles parlèrent de ces derniers mois difficiles. Ce ne fut pas sans larmes qu'elle raconta sa nouvelle vie, avec plus de détails qu'au téléphone.

Cette nouvelle étape de vie sans activité professionnelle, ses combats contre sa tristesse de fond, ses rencontres étonnantes avec un mime, ses conversations avec Aymeric et ses échanges avec sa thérapeute. Elle voulait comprendre d'où lui venaient toutes ses difficultés que beaucoup d'autres ne semblaient pas rencontrer. Garance écoutait dans le silence, attentive aux mots, aux expressions d'Aurore :

« Es-tu sûre que je vais m'en sortir un jour ? Je me sens si seule !

- Bien sûr, il ne faut pas sombrer dans le désespoir !

- Je me demande quelquefois si tout ça ne finira pas mal pour moi.

- Oublies-tu que Dieu est Amour ? N'as-tu plus confiance en Lui ? Et puis, fais confiance à la vie !

- Ai-je encore un avenir moi qui suis passée à côté de tellement de choses !

- Et pourquoi non ? Tu peux très bien rencontrer quelqu'un ! Même aujourd'hui, la vie nous réserve parfois bien des surprises ! »

Aurore séchait alors ses larmes. Garance ne donnait pas forcément des réponses mais elle était là, solide, paisible, à relever quelques éléments épars pour en souligner l'importance avant de se taire à nouveau.

Garance, se disait Aurore, c'est un cœur, tout un cœur, rien qu'un cœur ! Un cœur avec deux oreilles immenses. Cela lui faisait du bien de parler sans recevoir de jugement. Avec Garance, elle n'était pas qu'une pathologie à cerner, une stratégie à développer, une

technique à mettre en place.

Elle était d'abord et avant tout : Aurore, une amie, une fille adoptive, une âme. Elle se disait en observant les rides du visage de son amie âgée : *Ce sont les rides d'une vie bien remplie, les rides de l'amour donné et reçu. Ne dit-on pas des « rides d'expression » ? D'expression de quoi ? Qu'exprimaient-elles ces rides ? Si ce n'est des années à donner de l'amour ? À l'exprimer mais aussi à le distribuer.*

Toute la semaine se passa ainsi : entre conversations soutenues, courtes promenades dans les vignes, prières improvisées avec des chants religieux chaque matin et soir. Elles étaient bien ensemble. Pour Aurore, c'était une rupture avec son quotidien. Ici, elle était ailleurs. Dans un autre univers, celui de l'écoute, du partage, de la douceur. Quand elles étaient réunies, elles allaient à l'essentiel, pas de futilité, pas de convenances, pas de faux-semblant. Aurore n'avait plus besoin de sauver les apparences en imitant l'attitude d'une personne qui va bien.

Elle n'avait d'ailleurs pas la force de singer le bonheur, elle préférait de loin les partages profonds quitte à pleurer de temps en temps. Raconter ses échecs de vie, sa solitude, ses bizarreries, son décalage avec les autres, leur rejet, sa difficulté à se socialiser, à réguler ses émotions envahissantes. *Avec Garance, mon hypersensibilité, je n'ai pas à la cacher. Elle ne va pas me dire : « Il faut te blinder », « tu en fais toute une histoire », « arrête ton cinéma », « remue-toi », « on n'est pas fatigué à ton âge », « tu exagères », « tu compliques tout », « cesse de ruminer », « tu te poses trop de questions », « faut savoir tourner la page » etc...*

Toutes ces phrases maintes fois entendues, loin de la rassurer, augmentaient au contraire cette impression de n'être pas tout à fait

comme tout le monde. Elles renforçaient son sentiment de solitude absolue, son désert affectif immense où nul ne pouvait la rejoindre. Avec Garance, au contraire, son sourire la caressait, son regard l'accueillait, sans restriction, sans conseils. Son ouverture d'esprit la consolait. Aurore pouvait être elle-même, sans tricher, sans se falsifier, sans retenue. Pendant leurs promenades, alors qu'elle tenait le bras de Garance un peu fragilisée, elle lui avoua : « Ici, personne pour se moquer de moi si je préfère être avec une dame de 95 ans plutôt qu'avec d'autres, certes plus jeunes, mais préoccupés par tout un tas de choses qui me désintéressent ».

Elle se sentait comme à sa place, cette place qu'elle cherchait à trouver depuis tant d'années. Sa place dans le monde, sa place dans l'église, sa place dans le cœur des amies. Quelle était sa place ? Mais d'abord, qui était-elle vraiment ?

Prise d'une joie soudaine, elle affirma haut et fort : « Je suis Aurore ! ». Cette affirmation suffisait lorsqu'elle était près de son amie, elle n'avait plus besoin d'une autre certitude. Cela lui allait. C'est de retour ensuite à sa vie quotidienne, que là, les choses se gâtaient. Cette simplicité de l'évidence s'estompait, revenaient les questions parce que les souffrances aussi remontaient.

Cette semaine passée ensemble fut une plongée dans les profondeurs de leur vie intérieure, comment décrire la délicatesse de deux cœurs qui se sentaient bien dès qu'elles étaient réunies ? Aurore répétait sans cesse : « Je suis bien ici ». Leur affection, leur tendresse, tout transpirait la joie distillée par leur mutuelle affection.

Aurore éclatait régulièrement de rire aussi. Dans les toilettes de Garance, était affiché un poster où il était écrit : « *Quand le soleil éclaire, ô Vigneron, fait danser le brouilly dans ton verre !* ». Voilà qui racontait plus que par bien des discours la culture viticole de la

région. Sur le frigidaire aussi, en très gros, elle pouvait lire : « *On peut tous faire quelque chose pour changer le monde* ».

Aurore trouvait que ces deux sentences reflétaient très probablement toute l'ambiance vécue dans cette maison : De la joie à donner et de la générosité en actes.

Chaque jour passé ici éveillait dans son cœur une paix de plus en plus profonde, aussi quand il fut temps de quitter son amie, elle se sentait très émue. Sur le quai de la gare, alors que leurs deux mains enlacées ne se quittaient pas, assises l'une près de l'autre, en attendant le train, une femme passa près d'elles. Elle pointa un doigt sur leurs mains et s'exclama : « Oh c'est beau çà ! C'est beau ! ». Aurore en fut très émue. *Oui, c'est beau, dommage qu'elle le remarque*, répondit-elle en pensée, *cela veut dire que c'est rare. Et si c'est rare, c'est bien regrettable.*

La tristesse s'empara du cœur d'Aurore. Quand le train arriva, comme ça, sans prévenir, elles se prirent dans les bras l'une de l'autre... Puis, une fois seule dans le wagon, entourée d'inconnus qui ne savaient rien de ce qu'elle vivait, elle se disait : *Comment cela est-il possible ? Tout le monde devrait savoir ce que nous sommes en train de vivre moi et Garance !*, Aurore eut bien du mal à retenir ses larmes. Elle était chavirée. À l'âge de son amie, on ne sait jamais si le prochain revoir sera sur la terre ou dans le ciel, d'où les pleurs intérieurs et la joie mêlée.

Avant de se coucher, elle s'installa à son bureau. Prise d'une frénésie inspirée, elle coucha sur le papier une réalité qu'elle ne pouvait plus réprimer :

Comme est mystérieuse notre vie !

Les liens inaltérés qui nous unissent sont un joyau

*Qu'on voudrait garder près de soi.
Mais voyez-vous, la rivière coule toujours
Et le temps, quoiqu'on fasse,
Emporte tout sur son passage.*

*J'ai beau le vouloir, m'accrocher aux branches d'une espérance
impossible,
L'eau coule toujours, infatigable,
Qui entraîne avec elle,
Jusqu'aux souvenirs les plus intenses.
Je ne peux le retenir ce temps qui s'en va,
Sans mon accord.*

*Garance va mourir.
L'eau coule encore ce soir,
Comment ose-t-elle ne pas freiner sa course
Devant l'inéluctable à venir ?
Ses beaux yeux attentifs ornés de son sourire apaisé,
Qui va me le prendre ? Qui va me l'enlever ?*

*L'eau coule, imperturbable, en plein galop sans prendre un moment
de repos.*

*Oh Pourquoi tout avance, tout court, tout cavale, tout glisse sans
arrêt ?*

*Garance va mourir.
Rien à faire. Le soleil se lèvera bientôt,
Pourquoi ? Va-t-il me répondre ?
Pourquoi le ferait-il puisque, de toute façon,*

*Sans discontinuité, sans remords et sans gêne,
Rien ne l'empêchera ?
Trop tôt, trop vite, un lien sacré va s'en aller.*

*Garance va mourir.
Les fruits au printemps prochain fleuriront
Comme chaque année, tandis que pour moi,
Peut-être, tout proche, mon amie sera partie.
Oh non ! Non ! Écoutez-moi !*

*Le printemps n'a pas le droit,
Pas plus que l'eau fougueuse dans son lit,
Pas plus que les bourgeons des arbres insolents,
Ni même les fleurs qui sortiront de terre !
Non, dites-moi que je me trompe !*

*Je ferme les yeux. Le voile de ma douleur se déchire.
« Tu fais erreur ! » me chuchote soudain
Mon cœur tourmenté.
« Rien ne meurt jamais.
La mort n'est pas la mort »
Je rouvre mes yeux.
Il est vrai que tout s'enfuit, tout avance, tout passe.
Parce que tout vit.
Oui. Mais, Garance va mourir...*

Première découverte de l'autisme

Le retour fut difficile. C'est toujours difficile de quitter les gens qu'on aime. Surtout Garance. Elle avait besoin d'un temps de transition, d'un laps de temps nécessaire pour intégrer toute cette semaine d'amitié partagée, mais aussi pour repartir dans sa vie, de nouveau séparée de son amie très chère. C'était d'autant plus indispensable, qu'elle s'apprêtait à bientôt repartir, mais cette fois-ci avec Aymeric, au Pouldu, au cœur de la Bretagne.

La veille, juste avant de dormir, Garance avait appelé Aurore au moment même où elle venait d'écrire sa poésie. Aurore s'efforça de refouler sa douleur pour l'écouter :

« Tu sais, j'ai regardé des vidéos sur YouTube tout à l'heure

- Oui ?

- J'ai vu des personnes qui parlaient de l'autisme de haut niveau chez la femme.

- Le rapport avec moi ?

- J'ai trouvé très intéressant ce qu'ils disaient et j'aimerais beaucoup que tu les écoutes à ton tour. Mon impression est que ça te concerne peut-être. Je n'en suis pas sûre mais je vois beaucoup de points communs avec toi.

- L'autisme ? Mais je ne suis pas autiste voyons !

- C'est vrai que tu n'es pas ce qu'on raconte dans les médias : tu ne cognes pas la tête des heures entières, sans parler, enfermée en toi. Mais l'autisme de haut niveau de fonctionnement te concerne peut-être. Écoute, je ne peux pas tout t'expliquer par téléphone. Je t'ai

envoyé les liens des vidéos en question. On en reparle plus tard.
Qu'en dis-tu ?

- J'en dis que tu es formidable d'être aussi à l'aise avec internet !

- Il faut bien avec tous mes nombreux petits enfants ! Mais fais-moi plaisir, regarde ces vidéos. Je pense que tu es concernée par le trouble du spectre autistique.

- Bon, je veux bien consulter tes vidéos mais j'ai un gros doute.

- Écoute, ce n'est pas compliqué, si tu trouves que c'est idiot, laisse tomber, mais dans le cas contraire, tu auras un éclairage très important pour toi. Tu n'as rien à perdre.

- Bon, je te fais confiance ».

Aurore consulta lesdites vidéos. Il y en avait deux. Une femme témoignait des caractéristiques du TSA (trouble du spectre de l'autisme). Aurore avait été très touchée. Ce fut un coup au cœur.

Il lui semblait, en effet, que beaucoup de caractéristiques de ce trouble la concernaient. Sans aucune certitude bien sûr. En tout cas, dès son retour du Pouldu, elle s'informerait davantage. Troublée, Aurore avait senti dans son cœur comme un soulagement.

Enfin voilà qui pourrait expliquer bon nombre de mes soucis ! Elle ferma la porte de son studio, avec le cœur rempli d'un nouvel espoir. Elle envoya un texto à Garance : « J'ai bien regardé tes vidéos. Tu as raison, je trouve qu'il y a des points communs. Je vais continuer de m'informer dès que possible. Pour l'instant, départ en Bretagne ! » Garance avait répondu : « Bon voyage ! ».

-26-

Le Pouldu et Augustin

Aymeric avait emporté tant d'affaires qu'avec la valise d'Aurore, la voiture était bien chargée. Ils ne parlèrent pas de l'incident provoqué par Lyséa lors de la soirée mémorable où elle avait dû s'enfuir. Elle ne le désirait pas d'ailleurs, elle se disait que de toute façon, il n'était pas responsable du comportement de sa sœur. Mieux valait pour le moment, profiter des vacances. Elle savait juste qu'il avait pris sa défense ce soir-là et cela lui suffisait pour le moment. Arrivée à destination, elle fit la connaissance d'Augustin, un ami d'Aymeric, mince, de grande taille, les cheveux roux, avec une odeur de lavande. Fraîchement rasé, il les accueillit dans sa maison près de la plage des grandes dunes. Aurore n'avait d'yeux que pour la mer. En esprit, elle quitta la conversation qui s'engageait déjà entre les deux hommes et demanda à les laisser discuter entre eux pour découvrir les lieux. Augustin lui répondit qu'il avait un appartement de libre non loin et qu'il allait tout de suite l'accompagner. Ils se reverraient le lendemain.

Elle s'installa dans ce petit deux-pièces de 30 m² avec vue sur la mer. Entièrement mis à sa disposition pour le temps de leur séjour. Augustin le louait parfois pendant la saison estivale. Augustin intriguait Aurore. Ses yeux verts, bien clairs, son attitude chaleureuse, ce large sourire dès qu'il parlait, sa démarche, tout la rassurait. Il lui fit visiter l'appartement, le frigidaire avait été rempli. Il avait pensé à tout. « Les amis d'Aymeric sont mes amis ! » lui avait-il dit dans un grand rire spontané. Elle le remercia et fut heureuse enfin de se retrouver un peu seule.

Elle ouvrit la fenêtre, la plage là, juste devant. La mer, calme, dont la musique enchantait ses oreilles. L'air iodé, le vent léger, les rochers bruns sur les côtés, le sable fin, les maisons aux toits d'ardoise, tout la ravissait.

La nuit tombait. *C'est étrange d'ailleurs comme la nuit tombe, le jour, lui, ne tombe jamais, il décline, le soleil non plus ne tombe pas, il se couche, et la lune ? Elle ne tombe pas non plus, il n'y a que la nuit, grande sotte, pour tomber ! Tombent aussi nos préjugés, tombent les illusions, tombent les joies, tombent les pleurs !* Telles étaient ses réflexions en regardant par sa fenêtre. Aurore aussi tombait. De fatigue. Le ciel prenait une teinte rose dégradé, l'eau ne se voyait presque plus, on n'entendait plus que le ressac des petites vagues minuscules. Il était temps d'aller dormir. Elle s'endormit dans le canapé, face à la mer qui lui tendait les bras.

Le lendemain, elle prit le parti de se promener sur la plage : la beauté calme de la mer l'incitait à respirer plus fort, plus large, plus grand. En conscience.

Elle se sentait bien.

Elle repensait au dernier appel de Garance. Aujourd'hui même, elle comptait bien explorer la piste de l'autisme de haut niveau sur son écran d'ordinateur. Mais pas tout de suite, pour le moment, place à la plage, haut les cœurs, en avant pour une journée de découvertes avec le parfum de l'air marin !

Elle s'aventurait çà et là sans bien connaître les lieux. Aymeric et Augustin avaient promis de ne venir la voir que, lorsque, elle-même, les appellerait. Elle avait tout son temps. Elle décida de marcher le long des côtes par la GR34. Que le spectacle était beau ! Ces grandes roches gris anthracite qui s'élevaient vers le ciel, tandis que la mer imperturbable les cognait par endroits, les grandes herbes sur les dunes, les virages tout au bord de l'abîme, elle marchait sans but mais heureuse d'être venue.

Un peu plus tard dans la journée malgré la fatigue de la marche, alors qu'elle comptait prendre un bus pour se rendre en ville, elle vit une

petite chapelle dans une prairie non loin de son appartement : Notre Dame de la Paix. Elle entra par la porte centenaire et tout lui plut : les statues désuètes sur les côtés, dont une de st Yves, les vitraux de couleur jaune, rouge, bleu qui éclairaient tous les bancs et les pupitres. Sur l'un des murs était écrit : *« Si vous aimez cette chapelle, que vous soyez venus ici en visiteurs ou en fidèles, vous aimerez à comparer ce qu'elle était et ce qu'elle est. Bâtie au XV et XVIe siècle, en l'honneur de st Maudez en la paroisse de st Nizon, devenue propriété puis désaffectée... Elle fut achetée par la paroisse de st Clohars... Elle fut bénite et rendue au culte le 21 juillet 1957 »*. Aurore aimait ces lieux chargés d'histoire. *Si les pierres pouvaient parler, qu'elles en auraient de choses à nous dire !*

Elle sortit pour faire le tour de la chapelle. Tout en vieilles pierres, le toit en ardoise qui descendait bas vers le sol, deux petites portes en arc de cercle, une flèche en pointe avec la cloche au milieu. Aurore souriait, elle rentra de nouveau, s'assit sur un banc. L'odeur des pierres, de la cire froide des cierges éteints, le rouge un peu délavé d'un prie-Dieu dans un coin, la lumière rouge encore près du tabernacle devant elle, tout la tranquillisait. Elle regardait le vitrail sur le côté qui traçait des rayons colorés dans l'air, le calme intérieur du lieu l'avait envahie. Elle ferma les yeux. Dieu avait toujours été son ami. Elle ne comprenait pas pourquoi Il était si peu connu et aimé. Elle en avait pris son parti d'ailleurs sans jamais plus manifester sa foi auprès des siens. Les conversations insolubles sur le pourquoi du comment de la souffrance humaine l'avaient trop torturée durant des années, dès le plus jeune âge d'ailleurs, elle en était lassée. Tout ce qui l'intéressait maintenant était de consentir à l'inexplicable, elle restait là, dans le silence au milieu de ce décor épuré et priaît comme on lance une bouteille à la mer.

Aux grandes églises où les pas résonnaient, elle avait toujours préféré la sobriété des petites chapelles. Plus à l'aise dans les petits espaces que dans les grands, elle se disait qu'elle aimerait bien vivre tout près de là. Elle viendrait tôt le matin pour cirer les bancs, nettoyer le sol, astiquer les quelques meubles. Elle ferait tout briller.

Elle avait dans l'idée tout à fait subjective qu'on priait mieux dans l'odeur de cire et de l'encens que dans une grande église froide, sombre, peuplée de visiteurs aux appareils photos. Elle rouvrit les yeux. Le bruit de la mer au loin donnait à l'ensemble une atmosphère hors du temps.

Quand elle se releva pour sortir, elle tomba nez à nez avec Augustin qui l'observait dans l'ouverture de la porte. Il lui fit son plus beau sourire. Dehors, sa grosse moto l'attendait. Il était venu la prendre pour l'emmener à Concarneau. « À moto ? » s'écria-t-elle, « Oui, pourquoi ? Je vous ai apporté un casque ! ». Pour Aurore, ces engins-là avaient toujours été le symbole du danger, de la peur, des accidents. Elle mit le casque, les bras autour de la taille d'Augustin. Il ne roulait pas trop vite pour ne pas l'effrayer. Dans les virages, elle penchait avec lui tout près du sol. Quelles sensations ! En fait, elle adorait ça la moto ! C'était une révélation ! Quand ils arrivèrent, au moment de poser le pied à terre, elle avait un peu le vertige, Augustin ria, gros clin d'œil de circonstance : « Vous avez aimé ? ». La question la fit rire. Dans un petit troquet, ils commandèrent un coca. Ils firent connaissance.

Augustin, la quarantaine environ, des taches de rousseur sur les joues, au regard quelque peu inquisiteur, la regardait avec insistance. Aurore était gênée, comme toujours dans ces cas-là.

Il était animateur social dans les maisons de retraite et les associations. Il portait un tatouage sur son buste juste au niveau du cou. Un petit bateau sur lequel était écrit : « Théo ». Décidément, le tatouage était à la mode ! Opalin avec son séquoia géant, Aymeric avec son parachute, maintenant Augustin avec son bateau.

Elle se demandait si elle n'aimerait pas, elle aussi, se faire tatouer quelque chose sur la peau. Mais quoi ? Elle n'en avait aucune idée. Le côté définitif du tatouage l'effrayait un peu.

Tout d'un coup, dans un éclair de la pensée, elle venait de trouver ce qu'elle se ferait tatouer. Mais bien sûr ! Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Sur sa peau, à jamais gravée, près du cœur, tout à côté du Bon Dieu qui s'y logeait mais qu'on ne pouvait dessiner, elle aurait, à n'en pas douter, le dessin d'un petit fauteuil devant lequel serait écrit : « Ulysse ».

Elle imaginait un petit fauteuil tout en finesse avec des pieds en forme d'ailes, un dossier avec une petite balançoire dessinée en plein milieu, les accoudoirs seraient deux grands bras. Et pourquoi pas ?

Sur sa peau, le tatouage d'un petit fauteuil qui berce et qui s'envole. Augustin parlait beaucoup. Tellement qu'elle ne parvenait plus à l'écouter. La faim commençait à la tenailler aussi après une courte promenade touristique dans la ville, ils reprirent le chemin du retour et mangèrent au restaurant « Chez Flo », au Pouldu. Un plat de moules frites les régala, la bonne humeur d'Augustin plaisait à Aurore. Le jour commençait à décliner. « Toujours pas décidé à tomber, ça, c'est l'affaire de la nuit ! » ironisa Aurore en son for intérieur. Aymeric, lui, était resté chez ses parents toute la journée. À regret, ils se séparèrent.

La journée était passée à une vitesse incroyable. Il est vrai que la marche du matin le long des côtes avait duré longtemps.

Dans son logement, sur le canapé, Aurore pensait à ce qu'elle venait de vivre. Lorsqu'elle avait 20 ans, elle était convaincue que d'habiter près de la mer protégeait du malheur. Devant la beauté, face à l'immensité, elle se disait : *Les gens ne peuvent pas être malheureux ici ! Impossible !* Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir qu'il n'en était rien. Elle avait appris, que même là, devant les vagues, les marées, le sable, les coquillages, même là, des gens pouvaient être malheureux. *Quelque part, en fait, c'est plutôt rassurant. À bien y penser, ce serait trop injuste pour tous ceux qui n'ont jamais vu la mer, l'aptitude au bonheur, soit on la porte en soi, soit on ne la porte pas. Quel que soit le lieu de vie. Ça veut donc dire que même dans le fond d'une banlieue perdue peuplée d'immeubles tout gris, la joie peut être aussi grande que face à la mer,* cette idée la rassurait. Voilà qui rétablissait une injustice aux yeux d'Aurore. Elle se sentait donc autorisée à jouir de son bonheur d'être là, sans se demander si elle ne dérobaient pas cette joie à plus malheureux qu'elle.

Aymeric fit son apparition dès le lendemain. Toujours souriant, il s'invita à prendre le petit-déjeuner avec elle, avec la mer pour horizon. Encore toute froissée par le sommeil, elle accepta de bon cœur. Sur la petite terrasse, ils mangèrent.

« Alors, tu le trouves comment Augustin ?

- Très sympa ! Mais ne va rien t'imaginer en ce qui me concerne !

- Oh non. Augustin n'est pas prêt pour une relation sérieuse avec une femme de toute façon.

- Et puis j'ai au moins quinze ans de plus que lui !

- Tu as vu son tatouage ?

- Oui

- Théo, c'était son petit frère, il s'est tué dans un accident de voiture

il y a 20 ans. Il ne s'en est jamais remis. Il avait 14 ans. Augustin 20. Une bande de jeunes avait pris le volant à la sortie du lycée, ils roulaient trop vite, trois jeunes sont morts ce jour-là. Dont Théo. Depuis Augustin n'a plus jamais touché à une voiture. Il ne se déplace qu'à moto. Quant aux filles, elles défilent les unes après les autres. Il a toujours refusé de s'engager. Pourtant la dernière, j'aurai cru que ça durerait. Mais, tu vois, chez Augustin, il y a ce chagrin qui le freine en tout. Il traîne sa douleur depuis 20 ans. Il n'en parle pas. C'est son tatouage qui parle pour lui. Je lui ai déjà dit d'aller voir un psy, que ce n'était pas normal que sa douleur l'empêche de vivre sa vie à lui. Rien à faire. Il est en mode pause.

Aymeric soupira.

« Et comment l'as-tu connu Augustin ?

- Il est venu plusieurs fois sauter en parachute avec moi

- Je comprends.

- C'est un gars bien. Toujours prêt à rendre service.

- J'ai vu ça oui. On va le revoir tout à l'heure, il viendra nous rejoindre. On voudrait t'emmener sur la plage du Bellangenet. Il faut se baigner, le temps est si beau ! »

C'était vrai. La journée serait chaude. *Était-ce donc vrai que la pluie, en Bretagne, ne pleuvait que sur les cons ?* Se demandait Aurore en souriant, elle avait toujours trouvé méchante cette citation régionale. Ils passèrent ainsi une bonne partie de la journée ensemble sur la plage. Augustin faisait du surf, Aymeric essayait d'apprendre et Aurore, assise, avec sa tablette, écrivait. Comme d'habitude. Les heures filaient à grande vitesse.

Quand, enfin, le soleil commença à se coucher (*lui aussi ne tombe jamais, il se couche !* Remarqua de nouveau Aurore), ils contemplèrent sa beauté. Un magnifique coucher de soleil qui dardait

ses derniers rayons les plongeait dans le silence. Là, tous les trois, assis les uns à côté des autres. Tout un festival de couleurs virait au jaune, orange, rouge, bleu. Aurore aurait aimé pouvoir le peindre à l'aquarelle mais son peu de talent ne le lui permettait pas. Aymeric les quitta le premier par un : « Je suis naze ! Ciao ! À demain ! », tandis qu'Augustin restait là, quasiment dans le noir maintenant, près d'Aurore.

« Maintenant qu'on est seul. Parle-moi de Théo.

- Ah, je vois, Aymeric n'a pas pu s'empêcher de parler !

- Excuse-moi si je suis indiscrette, mais ton tatouage l'autre jour...

- Je comprends, ne t'excuse pas. C'était un petit frère adorable mais très rebelle aussi. Nous étions très proches. L'écart d'âge entre lui et moi sans doute, je ne sais pas. Il m'admirait bien trop, il m'idéalisait toujours. Il disait qu'il voudrait être comme moi plus tard...

Et puis, à 14 ans, ce jour terrible de sa mort. Comme ça. Une connerie d'ado. Je lui avais pourtant demandé de ne pas monter dans la voiture de ses potes, plus âgés que lui... À tout juste 14 ans, on n'écoute pas vraiment...

- Et pourquoi donc te sens-tu si coupable de ce qui est arrivé ?

Augustin la regarda, tout étonné.

- Eh bien toi, tu vas droit au but !

- Bien oui, c'est évident que tu te sens responsable, comment expliquer ta vie actuelle sans quoi ?

- Je vois. Aymeric a la langue bien pendue !

- Pas besoin d'Aymeric tu sais. Malgré ton grand sourire, j'ai tout de suite vu que tu portais un lourd secret. Ça se sent voilà tout.

- Ah bon ? Le jour de sa mort, je l'avais invité à venir me voir après le collège. Il avait refusé. J'ai hésité à venir le chercher quand même. Si j'y étais allé, il serait avec nous ce soir ».

Si mes parents n'étaient pas morts, si mon enfance avait été différente, si ma santé était meilleure, si je n'avais pas eu ce Burn-out il y a un an qui m'a obligé à arrêter de travailler, si... Si... Si... Les si, c'est comme les « y a qu'à, faut qu'on ! », Augustin, ça ne sert à rien. Juste à te faire pleurer le soir, dans le secret de ta chambre à la nuit tombée. Tu le sais déjà tout ça, on a déjà dû te le dire plus d'une fois.

Aurore s'étonnait elle-même, en s'écoutant parler, elle qui portait le secret de toutes ses bizarreries.

« Tu devrais faire psy toi aussi, comme la frangine d'Aymeric !

- J'y ai pensé. Mais leur manie d'avoir réponse à tout, non, merci. La vie est un mystère en même temps qu'un miracle renouvelé chaque matin. Je déteste les gens qui ont réponse à tout. Théo, ton petit frère, la mer, là, devant, mes soucis, les guerres à deux heures de Paris, les enfants rieurs, tout est mystère Augustin. Pourquoi ne pas y consentir ? Je n'ai pas d'explications à la mort de Théo. Je me dis juste qu'il fait partie du grand mystère de cette vie qui nous happe trop vite. Profite donc de la vie Augustin. Elle est si courte. Ce qui fait le moteur de cette existence mystérieuse, c'est l'Amour. Autorise-toi à vivre, à aimer et à te laisser aimer. Théo, ce n'est pas ta faute, mes parents, ce n'est pas ma faute, ma solitude, ce n'est pas ma faute, la guerre, ce n'est pas notre faute. Tout n'est pas toujours de notre faute Augustin ».

Augustin regardait droit devant. Sans un mot cette fois. Un long silence les unissait, là, devant la mer. Perdus dans leurs pensées respectives. *Mon fauteuil, ce n'est pas ma faute*, pensait Aurore.

Quand Aurore rejoignit son appartement, elle repensait à sa conversation avec Augustin. La nuit tombait, très rapidement, elle s'endormit.

Le lendemain, Aymeric, Aurore et Augustin déjeunèrent une fois de plus « chez Flo » au Pouldu. Le temps était pluvieux. Augustin avait décidé de montrer à Aurore le dernier voyage qu'ils avaient fait en Asie avec Aymeric. Ils étaient ravis de lui montrer leurs photos. Il alluma sa tablette, il y en avait plus de sept mille photos contenues dedans. Aurore s'en étonnait. Tous les disques durs, les clés USB, les disquettes, les mémoires externes, les cartes SD. Toutes ces mémoires matérielles. Elles ne pouvaient pas, à coup sûr, délivrer tous les secrets d'un même souvenir. « *Ces mémoires sont froides, inertes, non, elles ne le peuvent pas* ». Aurore avait besoin de se rassurer. Une photo ne montre pas tout, pourtant, c'est tout un défilé de photos et de vidéos qui passa sous ses yeux. Les deux copains parlaient, riaient, commentaient tout ce qu'ils revoyaient :

Les photos défilaient...

« Regarde là, tu vois, à 5 heures du matin, les moines bouddhistes défilent dans la ville pour recevoir des offrandes de la part des gens. On s'était assis sur un tapis à les attendre. Faut être méfiant ceci dit, tu as toujours des bonnes femmes par-derrière qui cherchent à te voler des trucs.

- Tu te souviens Aymeric ?

- Tu penses oui ! Regarde, on était plus mince qu'aujourd'hui !

Ils éclatèrent de rire.

Aymeric reprit son récit :

- Et tu vois ça Aurore ?

- Oui,

- C'est du riz cuit au bambou. C'est trop bon. Je n'ai jamais retrouvé un riz comme ça. Nulle part ! Ils enlèvent l'intérieur du bambou, ils mettent du riz dedans, ils font cuire, c'est génial !

- Et tu vois là les pirogues ?

- Oui

- Eh bien elles sont sur le fleuve du Mékong. Là, tu es à Chiang Kong. A la limite entre le Laos et la Thaïlande. Là, on a emprunté le même train que la population locale. Le composteur de billets que tu vois assis là, il était resté sur les marches du wagon pendant tout le voyage pour contrôler tout le monde. La destination était Bangkok en Thaïlande. Il faisait une chaleur ! Plus de 40 °. Regarde, tu vois sur le côté, on voit un bouddha immense, tout vert !

- Et là, qu'est-ce qui se passe ? Demanda Aurore à Augustin en pointant une photo

- Là, c'est un moine qui bénit les gens qui viennent au temple. Le bouddha juste derrière, immense, il est tout en plaqué or.

- J'avais acheté un tissu pour lequel tu donnes la somme que tu veux, ensuite, tu dois déposer le linge en question sur la statue.

- Ça sert à quoi ?

- Ça porte bonheur ! Répondirent-ils en chœur.

Après les photos, ce fut le tour des vidéos. Sur l'une d'elles, on les voyait en train d'essayer de manger des insectes proposés à la vente sur un marché de Bangkok ». Toute une assiette remplie de sauterelles, vers à soie, vers de bambou, grillons, grenouilles. Aurore voyait Aymeric les mettre à sa bouche sans répugnance, tandis qu'Augustin anticipait le mouvement par une grimace de dégoût qui les fit tous les trois éclater de rire en même temps.

Un peu après, Augustin et Aymeric revoyaient les souvenirs de leur séjour dans un hôtel de luxe. Ils racontèrent à Aurore, les poissons, des carpes koï, qu'ils voyaient dans tous les bassins de la ville. Près des temples.

« Ah, et là, c'est mon souvenir préféré !

- Pourquoi ? Demanda Aurore à Augustin

- Parce que c'est là que j'ai reçu la bénédiction d'un moine bouddhiste. Il ne faut jamais regarder le moine dans les yeux. Jamais. On les appelle Vénérable. Là, il va me mettre un bracelet autour du poignet.

- Ça sert à quoi ?

- Ça porte bonheur ! Je l'ai gardé deux ans !

- Et c'est là aussi que j'ai vu une Française, la tête rasée, habillée comme un moine. C'est un sacré virage dans une vie, un tel choix aussi loin de la France ! Elle devait faire partie du temple.

- Regarde là ! C'est un temple de Chang Raï, un temple privé. Non officielle d'après ce que nous avait expliqué le guide. Tout blanc ! »

Aurore regardait les yeux grands écarquillés. Tout autour du temple en question étaient sculptées des mains tendues vers le ciel, toute une multitude d'avant-bras aux mains grandes ouvertes, les unes à côté des autres, droits vers le ciel !

Aurore y voyait un écho de la souffrance humaine, quelque chose de trop intense. Cette sculpture lui faisait mal.

Ils continuèrent ainsi, pendant plus de trois heures, à parler de leur voyage en Asie. Ils l'avaient vécu plus de cinq ans auparavant, pourtant, tout leur paraissait si proche. Ils commandèrent un chocolat chaud avec une crêpe pour chacun d'eux. L'Asie n'attirait pas beaucoup Aurore. Ce qui la frappait dans leur récit, c'est le nombre de fois où les rites proposés relevaient plus de la superstition que de la foi. À tel endroit, ils avaient dû déposer un linge sur un bouddha en or, à tel autre, faire sonner une cloche qui portait bonheur. Un autre jour, ils avaient reçu un bracelet au poignet qui apportait la chance, puis, ailleurs, il fallait toucher le ventre d'un bouddha bien joufflu qui procurait bénédiction. Tout cela était si différent de

l'épreuve de la foi pure dans la religion chrétienne qu'Aurore en était presque gênée.

La fin de la journée se passa chacun de leur côté. L'Asie avait fatigué les deux voyageurs.

Aurore aimait profiter du coucher de soleil face à son appartement. Elle en profita pour regarder des vidéos sur l'autisme, les personnes qui témoignaient la touchaient beaucoup. Elle avait décidé, dès son retour, d'en faire part à Mme M.

Juste avant de s'endormir, elle écrivit ce qui l'habitait :

*« On croit les gens heureux, les voyageurs,
Les oiseaux joyeux, les migrants,
On espère les bonheurs nomades,
L'ivresse aventurière,
Les croyances aux rites millénaires,
Les marcheurs en quête d'un ailleurs...*

*Si je vous disais, qu'il est des voyages immobiles,
Des chemins de traverse à enjamber,
Des sentiers égarés,
Le tout à portée de main.
Le croiriez-vous ?*

*Le tour de soi, le tour du cœur, le tour de l'âme,
A l'intérieur.
Mon Dieu, que j'aime à vous croire au fond de moi
Comme un oiseau palpite.
Logé dans ce tréfonds de l'être
Dont nous ignorons tout.*

*À parcourir la terre, nous fatiguons,
À l'intérieur, tous les jardins du monde,
Les forêts radieuses, les bras ouverts,
Tout est là.*

*Je le veux. Je le crois. Je l'espère.
Tout un monde en moi, dans mon creux,
Tout.
L'inaltérable Amour ».*

Les jours passèrent bien vite. Juste avant de retourner à Paris, Aurore et Aymeric prirent le temps de visiter une exposition « Raconte-moi le Pouldu ». Un ensemble d'affiches qui informait les visiteurs sur toute l'histoire de la ville et de la région. Augustin les attendait à la sortie.

« Alors, prêts pour le départ ? Contents de votre séjour ?

- Oui, beaucoup Augustin ! Je te remercie pour l'appartement, ta disponibilité...

Il l'interrompt :

- Pas de quoi Aurore. Je n'oublierai pas ce que tu m'as dit l'autre soir sur la plage.

Ils se sourirent complices. Ce qui surprit Aymeric :

- C'est quoi ces secrets ?

Ils rirent.

- En tout cas, moi, je reviendrai te voir mon pote ! Mes parents ont déjà convenu de mon prochain séjour dans six mois. Pour les fêtes.

- Bien entendu. Et toi Aurore, tu reviens quand tu veux ! ».

Là-dessus, ils partirent à regret. Une grande partie du voyage de retour se fit dans le silence. Ils en avaient besoin pour intégrer tout ce qu'ils avaient vécu. À son arrivée dans son studio, Aurore avait le cœur encore tout gonflé par le vent de la Bretagne. Son fauteuil était là, un peu jaloux de ces vacances loin de lui. Ils ne tardèrent pas à se réconcilier.

Le projet d'Apolline

Après toutes ces aventures, Aurore commençait à se sentir un peu mieux. Les deux derniers voyages lui avaient pansé le cœur. Elle continuait de s'informer sur le sujet de l'autisme de haut niveau, elle avait acheté à cette intention quelques livres. Cette piste la rassurait de plus en plus. Elle s'y reconnaissait.

Elle n'avait pas encore pris le temps de tout lire au moment où Opalin l'appela au téléphone. Il l'invitait à lui rendre une ultime visite dans sa maison qu'il voulait vendre. Aurore accepta de bon cœur. *Décidément, j'ai la bougeotte en ce moment !* Remarqua-t-elle. Juste avant, elle avait revu Apolline. Celle-ci avait commencé sa formation pour changer de profession. Elle était ravie.

« Tu te rends compte ? Je retourne à l'école ! C'est vachement drôle ! J'ai des notes figure toi !

Et ben je peux te dire qu'en vrai, dans le passé, elles n'étaient pas aussi bonnes ! Tandis que là, j'ai déjà eu deux notes ! 18 et 16 sur 20 ! Trop bien !

Aurore éclata de rire. Les grimaces de son amie qui s'animait de plus en plus lorsqu'elle parlait de ses cours l'amusaient beaucoup.

- Tu me crois si je te dis que même mes gosses sont jaloux ? Mathis m'a déclaré l'autre soir : « Ben moi, il y a bien longtemps que je ne dépasse plus les 14 à tout casser ! ».

- Je suis contente pour toi Apolline.

- Je continue de travailler au salon. La plupart des cours se font par correspondance. Je m'y mets le week-end surtout et pendant mes pauses.

Apolline tira sur sa cigarette une bouffée de fumée qui s'envola.

- Et toi Aurore, tu en es où ?

Elle aurait aimé lui répondre la vérité concernant l'autisme mais quelque chose en elle lui conseillait de n'en rien faire. Apolline n'était peut-être pas prête à entendre. Le sujet pouvait faire peur. À tort bien entendu. Elle avait vu sur internet nombre de personnes qui racontaient les réactions parfois très stupides, même de leurs proches, à l'annonce du diagnostic. Elle préférait attendre.

- Je reviens de chez Garance, puis du Pouldu en Bretagne et dans une semaine je file chez Opalin. À côté de ça, je continue d'écrire.

- Pétard, je me demande bien ce que tu écris comme ça tout le temps. Quand je vois le temps que je mets pour rédiger une page !

Elles rirent de bon cœur.

- Tu veux connaître la dernière de Miss ma collègue Rachel ?
Aurore opina dans un rire.

- Eh bien, figure-toi qu'il y a des personnes qui vont se garer dans son parking privé en bas de leur immeuble. Normalement, seuls ceux qui payent ont le droit de se garer. Réservé aux locataires de sa résidence. Les gens qui n'ont rien à y faire, se garent là, sans autorisation. Ce qui pose tout un tas de soucis car ceux qui payent n'ont plus de place ! Avec sa fille, elles ont décidé de monter « la brigade anti-Poutine ! »

- Pardon ?

- Oui, c'est comme ça qu'elles se sont appelées. Dès qu'une bagnole se gare là sans autorisation, plus d'une journée, elles filent

le soir, à la tombée de la nuit, pour ne pas être vue, et là, paf ! Tout y passe ! Les pots de confiture, les compotes, les crottes de chien, les poubelles, elles déversent tout sur les pare-brise !

- Oh là ! Si elles se font prendre !

- T'inquiète ! Elle est maline la Rachel ! Et tu sais quoi ? Ça marche ! L'autre jour, une fille est partie après avoir dû nettoyer toute sa bagnole ! Et devine ce que Rachel en a conclu ?

- Non, je ne sais pas

- Elle a dit : « Que voulez-vous, on ne peut pas toujours montrer ses fesses pour faire craquer les gens ! ».

Explosion de rires d'Apolline et Aurore.

- Je t'assure, la Rachel, le jour où je ne la verrai plus, elle va me manquer !

Aurore embrassa son amie au moment de la quitter : « Continue tes bonnes notes surtout ! ».

-

-28-

L'émotion d'Opalin

Quand elle revit Opalin, il avait les traits tirés de quelqu'un qui dormait peu. Sa maison avait été rangée. Ce qui, d'ordinaire, n'était pas le cas. En général, les meubles du salon étaient couverts de livres, les chambres mal aérées attiraient la poussière et le portail de l'entrée grinçait à chaque passage. Là, tout était en ordre, le portail avait été réparé. Il lui expliqua avoir demandé à une jeune fille de venir nettoyer une fois par semaine. Il voulait que les gens puissent visiter, en vue d'un futur achat, sans avoir honte.

« Je me fais à l'idée mon Aurore.

Elle le regarda avec émotion. Il ajouta :

- Ne t'inquiète pas, je vais bien. J'ai compris ! D'ailleurs, c'est pendant notre dernière promenade ensemble que j'ai accepté l'idée. La vie doit continuer. Ma Jacqueline, elle est dans mon cœur pour toujours avec notre Séquoia géant. Ça personne ne pourra me le prendre !

- Personne ne te prend rien Opalin.

- Je sais, Aurore, mais tu comprends ce que je veux dire. Je suis allé voir pour un appartement, plus petit, du côté de Pontoise. Le plus dur sera de déménager ! Tout trier, tout ranger, tout débarrasser ! Et c'est cher !

Aurore, tout d'un coup, pensa à Aymeric et Augustin. Frédéric aussi, le mari de Lyséa.

- Écoute Opalin, dès que tu connais les dates, je peux te trouver des hommes solides pour te venir en aide. Ce sera moins onéreux. Qu'en dis-tu ?

- Ah, ce n'est pas de refus !

Ils se sourirent. Leur connivence avait bien grandi depuis leur première rencontre. Ils passèrent tout un week-end ensemble. Ils avaient leurs rites. D'abord la longue marche en forêt, le pique-nique quand le temps le permettait, une longue conversation philosophique, le puzzle à compléter, puis le départ d'Aurore, toujours à regret.

- As-tu déjà sauté en parachute Opalin ?

- Non, ma préférence à moi, ce sont les arbres. Les racines, la terre, l'ancrage. Je n'aime pas beaucoup les vols planés, les sauts à l'élastique, les avions. Tout ce qui vole. Hormis les oiseaux bien sûr.

Je crois que je les aime davantage parce qu'ils font chanter les arbres que parce qu'ils volent !

- C'est joli !

- Je n'ai pas été garde forestier pour rien ! Toute ma vie j'ai réalisé des opérations d'entretien de la forêt. Je suis très soucieux du respect des arbres, j'ai recensé les différentes espèces végétales, j'ai veillé à leur bonne santé, j'ai géré l'élagage, l'abattage des arbres et le reboisement de certaines parcelles.

Il s'essuya les yeux avec son mouchoir sale.

- J'ai accueilli nombre de promeneurs, des chasseurs. J'ai toujours cherché à mettre en garde contre les comportements dangereux ! Alors, tu vois, pour moi, il n'y a rien de plus beau qu'un arbre. Rien de plus précieux. Un arbre, c'est à la fois la mémoire de nos vies et l'avenir de la terre.

- Je comprends.

- Les arbres, c'est ma vie Aurore. Par tous les temps, j'ai fait des milliers de kilomètres, à pied, à vélo, à cheval même quand j'étais plus jeune. J'ai un œil de lynx, J'analyse tout, la faune, la flore, les gens. J'ai peu sanctionné les promeneurs, mais c'est tout de même arrivé. Je ne supporte pas qu'on abîme les arbres. Leur rôle est primordial pour l'écosystème de la nature ».

Aurore savait qu'Opalin était intarissable lorsqu'il parlait de son métier passé. De bonne condition physique autrefois pour ce métier difficile, Opalin, aujourd'hui, se courbait en avant.

- Le dos, Aurore, oui, le dos ! Il m'a lâché !

- C'est bien la raison pour laquelle je veux t'aider pour ton déménagement. Hors de question de te laisser faire tout ça tout seul ou de payer une fortune. On va t'aider ».

Les yeux mouillés d'Opalin s'échouèrent sur le cœur d'Aurore.

L'Autodiagnostic du Trouble du Spectre Autistique

À son retour, Aurore eut à vivre une très grande épreuve. Mme M., peu formée au TSA (Trouble du Spectre de l'Autisme) n'avait pas voulu continuer à l'accompagner. Surtout parce qu'Aurore avait eu l'audace de lui faire part de son malaise : Entre autres, sa difficulté à se sentir bien avec elle. Mme M. ne l'avait pas supporté. Elle lui avait répondu très sèchement : « Je ne vais pas pouvoir continuer à vous accompagner. Je ne veux pas porter la responsabilité si vous allez de plus en plus mal en me voyant ! ». Comme ça, d'un coup, sans prévenir, elle avait choisi d'interrompre leur collaboration.

Très affectée, Aurore avait eu beaucoup de mal à s'en remettre. Heureusement, Garance avait pris le relais. Très choquée par l'attitude de Mme M., elle lui disait qu'elle aurait dû préparer cette séparation, pendant encore quelques semaines et surtout lui indiquer un autre thérapeute. Ce fut une terrible émotion pour Aurore, ce qu'il y avait d'affreux c'est que Mme M. avait voulu la rendre coupable de sa décision.

Le rejet de Mme M. avait réveillé tous les autres rejets de sa vie. Ils étaient nombreux, elle prit conscience que ce rejet avait toujours été là dans sa vie, continu, massif. Sa différence y était pour beaucoup. Elle resta plusieurs jours en état de choc, sans sortir, sans parler ou presque. Garance, seule, par son écoute, l'aida à se relever. Péniblement.

Il avait fallu deux semaines pour recommencer à respirer, à vivre tout simplement. Apolline avait commencé à s'inquiéter, Aymeric lui-

même avait téléphoné soucieux de n'avoir aucune nouvelle. Elle prétextait un grand état de fatigue, sans raconter ce qu'elle venait de vivre. Elle avait noté ce qu'un psychiatre lui avait dit à cette occasion. Elle le connaissait de longue date, elle l'avait parfois rencontré par le passé, mais il avait déménagé, aussi ne pouvait-elle le voir dorénavant que de façon ponctuelle et c'est par téléphone qu'ils avaient échangé :

« Je suis désolé que vous ayez vécu cette situation avec votre psychologue... Vous n'êtes coupable de rien... Quand on s'occupe de personnes autistes, on sait que la relation avec le patient doit être soutenante, même amicale car ils sont dans un désert affectif profond, incapable de recevoir sauf si on s'engage totalement pour eux... Le « travail » que vous avez à faire c'est en étant soutenue par une thérapeute simplement aimante, continuer pas à pas à réapprendre à marcher... ».

Il lui avait également expliqué les modalités du transfert freudien sur lequel reposent la plupart des thérapies, en lui précisant que ce modèle ne correspondait pas nécessairement à ce qui était utile pour les personnes comme elle. Elle fut un peu soulagée par ces propos très spécialisés qu'il prit le temps de lui détailler. Elle fut touchée car cela signifiait qu'il la croyait suffisamment intelligente pour comprendre son approche.

Aurore continua à éplucher tous les livres sur Le Trouble du spectre de l'Autisme et à visionner plusieurs vidéos. Tous les mots prenaient sens, chacun d'eux venait rejoindre sa souffrance, tous les témoignages concordaient. Bien sûr, elle n'avait pas de certitude, mais, ce qui était sûr, c'est que son comportement se rapprochait en de nombreux points du fonctionnement autistique. Ce fut pour elle une révélation libératrice. Elle ressentait une grande émotion. Par

acquies de conscience, elle avait obtenu également du psychiatre la lettre nécessaire pour se faire diagnostiquer dès que possible. Même si le résultat s'avérait différent de ce qu'elle croyait, le simple fait d'avoir découvert ce mode d'être au monde, l'avait profondément marquée. Elle n'était plus seule. Elle apprenait à se connaître.

Le trouble du Spectre de l'Autisme se caractérise par une triade bien connue : Des difficultés dans les relations sociales, des problèmes de communication, des intérêts restreints, parfois, des stéréotypies compulsives (comme les balancements), une hypersensibilité sensorielle et/ou émotionnelle. Tout ce que les personnes racontaient se rapprochait de près ou de loin au vécu d'Aurore. Elle y retrouvait ses phobies des grandes surfaces, son besoin de solitude, ses problèmes pour lier et maintenir une amitié, ses balancements, son hyperémotivité. Elle n'était plus une extraterrestre. Cette découverte la reconfortait beaucoup.

Elle apprenait que pendant sa jeunesse, ce diagnostic n'existait pas ou très peu. Surtout, elle avait appris qu'il était sous diagnostiquée chez la femme et méconnue. Si elle l'avait su plus tôt, elle aurait fait moins d'effort pour tenter à tout prix d'être comme « tout le monde », dans « la norme ». Tous ces jugements de valeur contre elle-même ! Aujourd'hui, Aurore relisait sa vie à la lumière de cet autodiagnostic. Toute sa vie, elle avait cherché, à tout prix, à s'intégrer au rythme, aux normes, aux exigences de la vie professionnelle, aux us et coutumes de la vie de « Mme Tout le monde ». En vain. Aurore n'avait pas une pathologie mais un fonctionnement neurologique différent. Les portes de sa prison intérieure s'ouvraient, dans la douleur et dans la joie.

Et tant pis pour Mme M. ! S'écriait-elle en son for intérieur. Finalement, c'était mieux ainsi, elle en était de plus en plus

convaincue. Elle n'aurait plus à supporter tant de froideur. Ce n'était pas bon pour elle. Leurs personnalités respectives ne s'accordaient pas assez.

Aurore décida même qu'elle reprendrait dans quelque temps, sans doute avec une autre professionnelle, une aide psychologique, mais cette fois, avec une personne plus avenante, plus humaine.

D'ailleurs, elle avait écrit à Mme M. une lettre qui finissait par :

« Je vais continuer d'avancer... Je vous offre une vocation, une de celles vers qui nous devons tendre... Nous avons au moins ça en commun : Devenir humaine ».

-30-

La décision d'Aymeric

Quand elle revit Aymeric, il revenait d'un stage de remise à niveau en tant que plieur réparateur parachutiste. Il s'était donné rendez-vous dans leur troquet préféré, près de la tour st Jacques. Il lui montrait son programme chargé, un planning tracé de toutes les couleurs. « Exemple de *démo possible de fabrication d'un loop ou conditionnement d'un type d'extracteur secours...* » « *Gestion des erreurs de pliage* ». Tout un jargon abscons pour Aurore mais elle écoutait, sans sourciller, heureuse de son enthousiasme. Il prenait le temps de lui expliquer ses compétitions en saut de précision d'atterrissage. Cela consistait à sauter d'un avion en parachute et à atterrir en posant son pied sur une pièce de 20 centimes posée sur un matelas. Une telle précision alors qu'on sautait de si haut étonnait beaucoup Aurore. Il prit le temps de lui expliquer plusieurs données de cette compétition :

« Les gars les plus lourds à petite voile sautent en premier et les plus légers à grande voile sautent en dernier de l'avion. Comme ça, on atterrit les uns derrière les autres sans se gêner... J'ai gagné une compétition il y a 15 ans ! »

Aymeric lui montrait ses photos où on le voyait atterrir sur ce fameux matelas avec une pièce de monnaie posé dessus. Il lui expliquait qu'il devait poser son talon dessus, tout doucement, à son arrivée.

Elle était impressionnée. Tandis qu'il lui donnait une multitude de détails, Aurore, tout en ayant l'air de bien l'écouter, avait bien du mal à fixer son attention. Aymeric ne s'en rendait même pas compte tant il était emporté par sa passion. Jusqu'au moment où il lui expliqua ce qu'étaient les nuages dans le ciel :

« Quand la pluie tombe, elle remonte et forme un nuage. Parfois, c'est un nuage de grêles.

- Il y a de la grêle dans les nuages ? S'étonna Aurore.

Aymeric s'amusa de son ignorance et se lança dans une dissertation météorologique qui, cette fois-ci, la fascina.

- Tu as des nuages qui peuvent mesurer plus de 300 mètres mais ils peuvent aller jusqu'à plus de 10 km de hauteur !

- Les nuages peuvent être si haut que ça ?

- Oui bien sûr, ceux-là s'appellent des cumulonimbus ».

Aurore n'en revenait pas. Elle était convaincue jusqu'ici que tous les nuages n'étaient qu'un simple morceau cotonneux dans le ciel. Elle apprenait qu'ils étaient parfois immenses, tout en hauteur. Ce détail l'impressionna. *Décidément, le monde renferme tant de mystères pour moi !* Aymeric la regardait attentivement. Il s'étonnait des découvertes d'Aurore.

Ils continuèrent d'échanger pendant quelque temps jusqu'au

moment où Aymeric prit un air grave et lui annonça qu'il avait eu une conversation très sérieuse avec sa sœur Lyséa. Il avait même menacé de couper les ponts avec elle si elle continuait de se mêler de sa vie privée, non seulement de la sienne, mais également de la vie des autres. Elle avait pleuré, demandé pardon puis s'était enfuie de chez lui en larmes. Aymeric avait la voix qui se brisait :

- Il le fallait tu sais Aurore ! Je n'avais pas le choix ! Sans quoi, pour ce qui me concerne, je ne parviendrai jamais à poser des choix qui soient vraiment les miens. Le parachutisme c'est bien beau mais ce n'est pas toute la vie n'est-ce pas ? Et puis, il le fallait aussi pour elle, pour les autres, pour toi. Elle est une vraie « fouille-merde », il faut qu'elle change ! Quand je pense qu'elle ne t'a même pas appelé pour s'excuser !

Il prit un chewing-gum avant d'en offrir à Aurore. Ce qu'elle refusa. Elle répondit :

- Si, j'ai reçu un appel pendant nos dernières vacances ! Elle avait laissé un message sur le répondeur de mon fixe, je l'ai trouvé en rentrant. Je suppose qu'appeler sur mon portable lui faisait trop peur. Aurore souffla.

- Elle a dit en deux phrases qu'elle me demandait pardon. Autant te dire que je vais avoir besoin de temps. Je ne promets rien. Je n'ai pas répondu non plus. Tout ce que je veux pour le moment, c'est l'oublier. De toute façon, j'ai d'autres préoccupations en ce moment ! ». Ils sourirent d'un commun accord.

Dès son retour chez elle, Ulysse frissonna et lui ouvrit ses bras. Il était heureux, il sentait qu'Aurore était en train de changer. Avec le temps, elle s'apaisait.

Les conséquences de l'Autodiagnostic

Aurore savait d'expérience qu'elle pouvait devenir muette sous le poids de son anxiété, mais, au moins, même si les mots ne sortaient plus de sa bouche, ils volaient comme des oiseaux sur le papier. Toujours plus à l'aise à l'écrit qu'à l'oral, elle écrivait et se balançait comme d'autres respirent.

Je suis une race à part. Une espèce protégée peut être. Je suis Aurore, unique, décalée, spéciale ! Je n'ai pas la perfection d'un « saut de précision d'atterrissage », je suis toujours à côté. À coup sûr, si je sautais en parachute, moi, j'irais droit dans un arbre ! Elle riait toute seule à cette pensée.

Après lecture, visionnage de vidéos, études de dossiers scientifiques sur le spectre de l'autisme, elle n'avait plus beaucoup de doute. Pour le moment, elle se contentait de l'autodiagnostic tant décrié qui la reconfortait grandement. Toute sa vie s'éclairait à cette lumière.

Comme si un gros spot avait été orienté vers elle, et, là, tout d'un coup, tout devenait cohérent, limpide. Une évidence. Le diagnostic officiel, à vrai dire, elle l'attendait avec impatience. Elle ne voulait pas usurper le diagnostic d'une autre personne. Elle avait l'impression d'être un imposteur si elle se déclarait « autiste » sans la reconnaissance officielle. En même temps, au vu de tout ce qui se passait en elle, c'était comme si elle n'en avait plus vraiment besoin. Elle vivait déjà l'après rendez-vous. Elle espérait à l'avenir mieux gérer ses retraits autistiques.

Tout s'éclairait d'un jour nouveau. Ses difficultés, ses crises, son anxiété généralisée, sa solitude, son fauteuil, ses choix, ses amis, ses

plaisirs. Tout prenait sens. C'était à la fois libérateur et douloureux. *Parce que, si j'avais su, je n'aurais peut-être pas occupé tel emploi, je me serai davantage respectée, j'aurai tenu compte de mes limites !* Elle avait l'impression très pénible d'être passée à côté d'elle pendant des années en l'absence de ce diagnostic. *Si je l'avais appris plus tôt, je n'aurais plus tenté de m'insérer à tout prix, vaille que vaille, dans la vie professionnelle à temps plein, dans des soirées ennuyeuses, dans des conversations sans finalité.* Aurore souffrait de cette réalité nouvelle : elle avait été comme absente d'elle-même pendant des années. Et là, soudainement, la vérité la saisissait : *J'ai un fonctionnement différent, voilà tout. Je n'ai plus à me forcer, sans le savoir, à être ce que je ne suis pas !*

Cet éclairage provoquait chez Aurore, une vraie crise identitaire.

Alors qu'elle croyait savoir qui elle était, elle reconnaissait maintenant que non, elle s'était trompée. Dans les semaines qui suivirent, elle était comme en reconquête d'elle-même. Elle avait écrit :

- *Je n'ai pas à forcer les paroles de contact avec des personnes qui ne le désirent pas...*
- *Je n'ai pas à me sentir coupable si je n'ai pas envie d'aller vers les autres...*
- *J'ai droit d'aimer la solitude, le retrait, le silence...*
- *J'ai des frontières personnelles.*
- *J'ai des limites*
- *Je suis hypersensible à mon environnement, je le ressens dans mon corps...*
- *Je ne suis pas tout à fait celle que je croyais.*
- *J'ai le droit d'être différente.*

- *J'ai besoin d'aide pour ne pas me laisser envahir par mes traits autistiques.*
- *J'ai peur des lumières, des bruits, des sensations que je me prends « comme un mur » en pleine face...*
- *J'ai le droit d'avoir peur...*

Cette petite liste était appelée à s'allonger. En même temps que la douleur d'avoir raté quelque chose, elle se sentait libérée d'un poids énorme. Elle comprenait la notion tout juste découverte par ses lectures, de « validisme intériorisée » : Toute sa vie elle avait cherché à faire partie des « valides », à rejeter toute forme de handicap personnel qui l'entravait dans sa marche.

Le résultat fut pire encore, non seulement, c'est impossible, mais de plus, je me suis abîmée. Les problèmes de santé se sont multipliés, parce que je porte un handicap même si l'autisme de haut niveau n'est pas une pathologie, Aurore s'autorisait enfin à assumer sa différence.

Dans les jours qui suivirent toutes ces découvertes, elle avait eu l'impression d'être sonnée. Toutes ces stratégies pour s'intégrer coûte que coûte au monde l'avaient lâchée d'un coup. *Aurore n'est pas comme tout le monde. Tout le monde n'est pas Aurore !* Cette simple évidence la cautérisait de l'intérieur. *Ce n'est pas à moi de m'adapter à la société, c'est à eux d'intégrer les différences,* se répétait-elle. Aurore récitait des affirmations comme on soigne une plaie. La vie recommençait à jaillir en elle comme une grande fontaine d'eau vive.

Elle avait regardé son fauteuil, tout sourire, face à lui, à voix haute, elle avait déclaré de manière solennelle : « Je n'ai pas à te quitter. Tu n'es pas ma honte. Tu ne seras plus jamais ma honte. Certes, je dois

faire attention à ne pas dériver trop longtemps mais je ne dois pas te dire Adieu. Tu es mon ami. À ta façon. Je n'ai pas à te cacher. Je pourrai même en parler. Sans honte. Tu es légitime. J'ai besoin de toi. Qui d'autre serait à même de réguler mes surcharges émotionnelles ou sensorielles ? Tu es mon meilleur ami. Je n'ai plus à te fuir ».

À ces mots, Aurore sentait les larmes lui monter aux yeux. Depuis si longtemps, elle avait mené ce combat inutile contre elle-même. Elle murmurait dans son cœur : *C'est fini. Fini. Fini !* Aurore redevenait légère, son fardeau déposé.

« Le diagnostic m'a fait me sentir enfin chez moi. Comme remontant à mes origines. Il m'a permis de me pardonner, de m'accorder de l'indulgence sincère, totale, réparatrice... Je me suis libérée de ces blâmes incessants que je me faisais en mettant des mots sur qui j'étais... » (Alexandra Reynaud).

Cette citation du livre : « Asperger et fière de l'être » résumait bien ce qu'elle vivait. Aurore et son fauteuil n'étaient plus une honte. « Au contraire ! Au contraire ! » fit-elle en dansant dans son salon.

*Mon objet salubre, ta partition vers le ciel
Jolie flûte enchantée qui berce les oiseaux
Plume légère qui survole les sommets
Berceuse d'une mère sous la voûte étoilée
Comme il est temps de te chanter !*

*Mon refuge à l'abri des vampires,
Chevalier protecteur au bouclier secret
Mon bel oiseau, ton nid douillet
À jamais résilience assurée !*

*Mon mime énamouré, parachute dans les airs,
Mon île méconnue, forêt aux mystères inviolés
Royaume des petits, ami imaginaire,
Ma riante prairie aux fleurs insoupçonnées
Comme il est temps de t'aimer !*

*Petite balançoire dans un jardin d'enfants
Je savoure à satiété ton baiser
Ce n'était pas ma faute, tu n'étais pas ma honte
À jamais réconciliée !*

Ulysse regardait Aurore danser près de lui alors qu'elle clamait son poème. Il n'en revenait pas. Les larmes plein les accoudoirs, saisi par une émotion intense, il comprenait : *Alors je reste ? je reste ? waouh ! Nous resterons ensemble ! ensemble ! Mon Aurore ! Mon Aurore !*

Ulysse pleurait de joie tandis qu'Aurore virevoltait tout autour de lui pleine d'allégresse.

-32-

Les livres d'Aurore

Ce matin-là, Aurore se réveilla en pleine forme. Il fallait en profiter. Penser à Lyséa ne lui faisait même plus mal. Était-ce à cause des changements qui s'opéraient en elle ? Elle se sentait comme rendue à

elle-même. En tout cas, il était temps de ranger ses affaires. À force de garder tous les livres lus depuis plus de 30 ans, les bibliothèques de son salon croulaient littéralement sous leurs poids. De plus, elle manquait de place. Il y avait trop de lectures dans cet appartement, l'heure était venue de faire le tri, de garder un minimum, de donner ce qu'elle pourrait, de jeter le superflu.

C'était incroyable tout ce qu'elle avait pu emmagasiner. Pourquoi garder tant de livres dont elle ne se souvenait même plus ? La plupart avaient dû passer dans ses mains il y a bien longtemps.

Elle vit toute sa vie défilé : ce livre-là lui rappelait ses 20 ans, l'époque de la découverte de l'amour, le moment où on prend toutes les informations possibles sur les secrets de la vie en couple.

D'autres ouvrages la ramenaient à ses 40 ans, ceux de la spiritualité intense, tous ces instants où elle cherchait la lumière de sa vocation, où tous les possibles s'offraient encore à elle, comme un cadeau, objet de son espérance. Des milliers de pages sur le développement personnel : communication non violente, analyse transactionnelle, ennéagramme, psychanalyse, les émotions, le bonheur. Venaient ensuite les années plus récentes où les livres de poésie côtoyaient ceux des cours d'aquarelle, des romans d'amour, des essais, des contes et même quelques bandes dessinées.

Aurore voyait toute sa vie courir, en accéléré, devant ses yeux. Elle en eut le vertige. Comment avait-elle pu lire autant sans tout retenir ? La mémoire ne conservait pas tout, elle trouvait ça bien dommage. Ce n'était pas seulement des auteurs qu'elle rencontrait ce matin, mais des illusions perdues, des souvenirs pénibles, des espérances oubliées, des passages à vide, des bonheurs passés. Était-elle déjà vieille ? Elle n'y avait jamais pensé avant. Jusqu'ici, les années qui passaient ne la concernaient pas, ça, c'était l'affaire des autres, mais,

elle, non, elle ne voyait pas en quoi le temps qui s'écoule la regardait. Pourtant, ce matin, le contraire lui sautait aux yeux. Elle avait les nostalgies des tableaux de Monet, ceux des paysages anciens, des fleurs fanées, des arbres disparus, des fontaines inutiles. Elle respirait l'odeur des mélancolies, des parures démodées, des goûts anciens.

Aujourd'hui, si peu de ces désirs passés s'étaient réalisés. Elle tomba par hasard, coincés entre deux tomes, sur des carnets qu'elle avait écrits plus de 20 ans auparavant.

Elle prit le parti de les relire vite fait. Dieu qu'elle avait changé ! Comment avait-elle pu coucher sur le papier autant de naïveté ?

Était-il si important de procéder à sa relecture de vie parce qu'aujourd'hui, elle avait décidé de tout ranger ? À quoi bon ? Elle voyait la pile de livres s'amonceler sur le sol. Toute cette petite colline au milieu de son salon, cet amas tout coloré à l'odeur de papier jauni, ce mont qui grossissait au fur et à mesure que son cœur se vidait. Elle voulait s'empêcher de regretter, mais tout de même, la pointe acide de la tristesse la piquait un peu. Jeter des livres, par surcroît, était pour elle un vrai supplice. Mais bon, elle s'était renseignée, trop abîmés, trop spécialisés, personne n'en voulait.

Résolument, elle continuait son ménage, la vie qu'elle triait, ces morceaux d'elle-même à démêler, personne d'autre qu'elle ne pouvait s'y atteler. Le cœur se tordait bien de temps à autre, mais elle poursuivait, pas question de partager ce moment. Elle était seule. Aurore, on l'est toujours, en vérité, face à sa destinée.

Un oiseau par la fenêtre ouverte vint se poser tout près. Ce petit rossignol chantait si bien qu'elle ne pouvait plus se retenir : Bousculée par le chant énamouré de cet oiseau consolateur, petite virtuose sur le bord de sa vie, elle sentait la tristesse l'envahir.

L'oiseau chantait le cantique de ses funérailles littéraires, il interprétait l'hymne de sa douleur, il faisait son deuil.

Une fois terminé, son labeur exigeant l'avait fatiguée, elle désirait marcher.

Elle pensait qu'elle arriverait ainsi à surmonter l'épreuve du temps qui était passé, particulièrement sa vie, en mode rapide, pendant plus de deux heures, entre ses mains.

Il faisait beau. Elle pensa aux cycles des saisons. Oui, la voilà la réponse : ses livres, sa vie, son histoire, tout obéissait à une sagesse venue d'en haut. Rien n'était vain. *Après l'automne vient le printemps !* Se dit elle. Aurore regardait droit devant, elle vit les marchands vendre leurs fruits à la criée d'un marché, elle respirait la brise légère, à pleins poumons. Sur sa gauche, une dame âgée qui traversait la grande avenue à pas lents retardait les voitures pressées ; plus loin, des enfants couraient. *La vie continue Aurore ! Tu fais partie du cycle de la vie !*

Le vent emporte les graines des fleurs qui pousseront à la belle saison, tous les livres, comme des semences, avaient, à n'en pas douter, semer la vie dans le cœur d'Aurore. Bien entendu, cette vie invisible, mais non moins véritable, cette vie semée par les années fécondes, butinée par la lecture, elle ne la percevait pas. Mais elle n'en doutait plus. Elle était partie prenante d'un écosystème qui engendrait la vie. Sans gâchis, sans déchets, sans pertes.

Les oiseaux dans le ciel, les fleurs, les badauds, les immeubles, les bruits, tout avait un sens, une finalité, une explication souterraine.

Même la cruauté tragique de nos existences prenait part à cette cohérence invisible, méconnue mais réelle. Aurore en était convaincue. Quand elle rentra de nouveau chez elle, le décor avait changé. Elle apprivoisait déjà ce nouvel espace, dépourvu de tout

retour arrière.

La vie qui s'offrait de nouveau : *le cycle des saisons ! Le cycle des saisons !* Se répétait-elle comme pour se convaincre. À haute voix, elle s'écria : « Nouveau décor, nouvelle Aurore, nouvelle vie ! », elle prit un livre, un de ceux qui avaient trouvé grâce à ses yeux, un de ceux qui pouvaient dire ce soir, soulagé : « Elle ne m'a pas jeté ! », un de ceux qui allaient tracer ses sillons dans sa terre en jachère pour y semer l'avenir. Elle lut une grande partie de la soirée. Elle fut emportée, une fois de plus, dans la saveur des mots. Ceux qui transmettent plus que la vie : ce petit quelque chose au goût d'éternité. La mort n'est pas dans les mots. Elle est dans le temps, dans la vie, dans les gestes, mais, rien à faire, elle n'est pas dans les mots. Ceux qui irriguent l'âme.

Aurore émue s'endormit, son auteur préféré à la main. Elle fit un rêve à nul autre pareil, comme les mots, à saveur éternelle. Un grand livre aux ailes immenses arrivait jusqu'à elle, après une très belle révérence, elle le vit tourner ses pages à toute vitesse sous ses yeux ébahis.

Il lui racontait avec profusion de poésie combien il aimerait l'emporter avec lui dans le ciel. Elle accepta de bon cœur. Elle s'assit au beau milieu du livre voyageur, au niveau de sa reliure, avec autant de pages de chaque côté pour maintenir leur équilibre. Il vola haut, haut, si haut, au-dessus des nuages, là où le ciel est toujours bleu. Ils furent vite distancés par des myriades de mots qui s'inscrivaient dans le ciel, tour à tour, avant de disparaître aussitôt. Des mots connus, des grands, des brefs, des curieux, des charabias aussi. Comme ils étaient rapides tous ces mots à les doubler, moqueurs de leur maladroite envolée !

Elle se retrouva sur le seuil d'une porte de bois sculptée avec le

prénom « Aurore » gravé tout en or. Elle se leva pour l'ouvrir tandis que son attelage de pages écrites préférait l'attendre sur le palier. Lorsqu'elle appuya sur la poignée géante, elle avait le cœur qui palpait, elle découvrit une grande librairie tout éclairée de mots qui scintillaient sur les murs.

Quel lieu magnifique ! Aurore caressait la douceur du papier Vélin laissé là, qui se déroulait sous ses pas, en un tapis de tendresse à écrire. Les mots, soudain, vinrent la cueillir avec leurs mains de virgule, à ponctuations délicates, pour la guider encore plus loin sur son chemin d'écriture animé. Alors qu'elle se demandait bien où ils l'emmenaient ainsi dans le silence de leurs mots murmurés, elle vit, tout d'un coup, tous ses livres amoncelés de la journée. Ceux qu'elle avait jetés le matin même. Tout ce tas de livres brillait telle une pierre précieuse.

Elle ne savait comment, alors qu'elle aurait voulu rester là pour toujours, elle se retrouva de nouveau sur le palier avec son grand livre géant qui l'attendait pour reprendre le chemin du retour.

Elle tourna la tête, ses livres, tous ses livres, aucun ne s'était perdu, cachés dans ce lieu secret, gardé par l'invisible amnésie de nos lectures passées, ils n'étaient pas morts. Un livre ne meurt jamais.

À son réveil, réconfortée par l'intensité de ce rêve, elle sourit, ouverte, prête à envisager l'avenir sous un jour nouveau. Maintenant, elle désirait, comme un livre, tourner les pages de sa nouvelle vie.

Avec Ulysse bien sûr.

Le diagnostic officiel

Convoquée pour se rendre au centre d'évaluation de l'autisme de haut niveau chez l'adulte, Aurore avait le trac. Elle était arrivée avec l'ordonnance rédigée par le psychiatre qu'elle connaissait : « *Merci de bien vouloir recevoir ma patiente Aurore L. Pour une évaluation des troubles du spectre autistique... Je la suis pour des difficultés de l'humeur, des interactions sociales, une fibromyalgie et des comportements stéréotypés envahissants (balancements), ces troubles présents dans l'enfance... Les éléments post-traumatiques paraissent en retrait des éléments d'ordre autistique...* ».

L'autodiagnostic avait été pour elle le préalable comme pour de nombreuses personnes. Plusieurs, sur les réseaux sociaux racontaient leur « parcours du combattant » pour accéder à une évaluation officielle. Certaines y renonçaient. Aurore avait compris à la lecture des ouvrages sur le sujet que la France était très en retard et méconnaissait, chez la femme, ce trouble du spectre de l'autisme sans déficience intellectuelle.

Pour elle, si souvent submergée par la fatigue dans ses différents postes de travail passés, il était très important de vérifier que son intuition était la bonne.

La médecine considérait qu'on pouvait être tout à fait atypique, mais si la souffrance n'altérait pas la qualité de vie, le diagnostic n'était pas indispensable. Rien de tel pour Aurore. Depuis toujours elle s'interrogeait sur les difficultés qui avaient jalonné sa vie.

Elle était vraiment stressée. Les mains moites, des frissons, un léger mal de tête, ce rendez-vous était si important pour elle, elle espérait,

enfin, après tant de questionnements, recevoir des clés de compréhension sur son parcours. Elle se disait que, même sans le tampon d'un médecin, sans sa signature qui authentifierait ses intuitions, elle se considérait déjà comme changée, comme ayant, de toute façon, un « fonctionnement autistique », de cela, elle en était convaincue.

Aurore ne fit attention à rien, ni aux locaux, ni aux autres personnes, le décor lui importait peu. Qu'importe le lieu, les individus, l'ambiance, les sourires, elle ne voyait rien. Tout ce qu'elle voulait c'était rester concentré uniquement sur ce qu'elle avait à vivre. Elle eut d'abord à remplir tout un dossier sur tout le parcours de sa vie, depuis sa naissance. Ensuite, elle répondit à deux questionnaires pour évaluer son quotient émotionnel, empathique et relationnel. Aurore était sûre, quel que soit le résultat, que le simple fait de passer ces tests, d'être là tout simplement, cela débloquerait dans son cerveau quelque chose d'essentiel, elle voulait atteindre sa vérité, encore plus profondément, être reconnue.

Son ami Garance lui avait dit : « Pas besoin de te coller une étiquette ! Ça ne sert à rien ! Ce qui compte c'est la personne ! », mais Aurore n'était pas d'accord. Ce n'était pas une question d'étiquettes mais une question d'identité.

Après ces formulaires, elle fut reçue par un expert qui connaissait bien l'autisme. Il l'interrogea pendant près d'une heure : Son enfance, sa vie, ses relations. Il finit par lui dire : « Madame, je suis expert psychiatre sur l'autisme depuis 45 ans, j'ai bien lu vos réponses et votre dossier. Vous êtes dans le spectre. Je n'ai aucun doute là-dessus ».

Ce psychiatre, barbe blanche, lunettes sur le bout du nez, regard intense, ne semblait pas douter de lui. Il était paisible, avec un air de

vieux sage qui reconfortait Aurore.

Comme elle n'avait pas de relations familiales ou amicales assez proches d'elle pour donner leur témoignage, ce qui normalement était indispensable, l'expert n'insista pas. De même, il n'eut pas recours à tous les tests normalement nécessaires. Au vu de son âge, de son genre, de ce qu'il avait déjà lu sur sa vie, il n'avait pas de doute et voulait lui épargner des angoisses inutiles. Elle avait conscience que la manière dont son diagnostic était posé n'était pas tout à fait dans la norme (il fallait normalement beaucoup plus de tests et d'entretiens) mais cela lui convenait.

Pourquoi ne pas lui faire confiance ? Elle savait qu'à son âge, en tant que femme très isolée, ce ne serait pas facile.

Je ne vais tout de même pas me plaindre ! Convenait Aurore, Après tout, c'est vrai que je suis « sans famille », beaucoup se plaignent de recevoir ce diagnostic après moult combats. Moi, pour un peu, malgré mon âge, ce serait presque le contraire ! Je suppose que la lettre du psychiatre y est pour beaucoup. C'est déjà heureux d'être arrivée jusqu'ici, beaucoup n'y parviennent pas !

À sa demande, il lui avait tout de même tendu une feuille sur laquelle était écrit qu'elle était bien « porteuse d'un trouble du spectre de l'autisme sans déficience intellectuelle (TSA/SDI) ». Elle n'était pas qu'une anomalie. Elle se sentait légère. *Après tout, se disait-elle, c'est ça le plus important !*

Elle reçut aussi quelques préconisations comme de s'inscrire à un groupe de parole pour rencontrer d'autres personnes et à des séances de psychoéducation pour mieux connaître l'autisme. Mais pour le moment, le temps était plutôt au repos. Elle verrait tout ça plus tard. Elle considérait que les avantages de ce diagnostic, finalement, étaient bien plus nombreux que les inconvénients liés au fait de ne

pas savoir.

Puis, comme elle savait d'expérience que les préjugés ont la vie dure, elle avait aussi pris la décision de ne pas en parler tout de suite à ses amis, par prudence, sachant combien les réactions, même des meilleurs d'entre eux, pouvaient s'avérer déroutantes.

Aurore, enfin, se réconciliait avec elle-même.

-34-

Le déménagement d'Opalin, Les projets de Lyséa

Le déménagement d'Opalin eut lieu quelques semaines après. Les trois garçons, Aymeric, Frédéric et Augustin vinrent l'aider dans la bonne humeur. Tous les trois vêtus d'un survêtement, ils semblaient ravis de passer la journée « entre hommes ». Aurore ne put s'empêcher de leur dire : « On dirait un groupe de rap ! ». Ce à quoi, ils répondirent par un grand éclat de rire. Ils s'étaient comme donné le mot, c'était à celui qui raconterait le plus de blagues ou qui rirait le plus. Ils firent preuve d'un dévouement qui toucha le cœur du vieil homme. Aurore de son côté n'avait cessé de lui adresser des clins d'œil tout au long de la journée.

Quand les trois amis étaient partis le soir, Opalin resta seul au milieu des cartons. Aurore auprès de lui rangeait le plus gros afin qu'il puisse se sentir bien, le plus vite possible.

« Il faut que tu te sentes chez toi !

- Bien sûr mon Aurore. Le plus vite sera le mieux !

- Quelque part, je suis partout chez moi si j'ai des amis près de moi, ma Jacqueline est là !

Il indiqua son avant-bras tatoué...

- Oui, Opalin, pour toujours avec toi ! Je sais ce que tu vas réciter : « Les morts sont invisibles, ça ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là ! »

- Je vois que tu me connais bien maintenant !

- Peut-être bien oui ».

Ils mangèrent une pizza commandée à la va-vite. Aurore n'avait pas cessé une minute d'organiser au mieux le plus urgent : cuisine, chambre à coucher, petit salon. Un grand fauteuil en cuir était posé près de la fenêtre. Aurore souriait. Elle dit à Opalin :

- « Tu vois, ce fauteuil, il sera ton ami.

- Ah oui ?

- Je le crois. Les fauteuils sont nos amis parce qu'ils nous écoutent quand on s'assied dessus.

- Quelle idée ! Quelle imagination tu as !

- Tu verras ce que je te dis. À sa vue, tu seras réconforté, tu te sentiras chez toi, c'est un point d'ancrage.

- Si tu le dis. Pour moi, rien ne vaut les arbres.

- Ils sont près d'ici. Tu ne seras jamais très loin d'eux non plus ».

Quand elle le quitta, Opalin souriait. Il avait ce regard qui rend les paroles inutiles, celui d'une vie qui connaît bien la futilité des vaines réassurances.

Elle l'embrassa sur le front avec toute la douceur dont elle était capable.

Mon Opalin, gardien des forêts, à l'ombre d'un séquoia géant ! Telle fut la pensée d'Aurore quand la nuit était tombée.

Les jours passèrent, Lyséa était assise sur un banc du jardin d'enfants devant l'immeuble d'Aurore. Elle avait l'air fatiguée. « J'espère que cette punaise a compris la leçon ! » se dit Aurore. Lyséa leva la tête et vit Aurore qui la regardait par sa fenêtre. Elle lui fit signe de descendre, ce qu'elle fit à regret.

- « Bonjour Aurore, j'ai su que le déménagement s'était bien passé

- Oui, Opalin est bien installé maintenant

- Tant mieux !

Lyséa soupira.

- Je sais que je peux être pénible tu sais Aurore, moi-même, quelquefois, j'ai du mal à me supporter ! Alors, mon frère, je peux le comprendre !

- Ne me regarde pas comme ça Aurore ! (Elle la regardait fixement les yeux grands écarquillés), Tu me crois sans cœur ? Je te redemande pardon pour mon attitude. J'ai décidé de partir avec Frédéric pour une année à la Réunion. Il avait demandé sa mutation. Il l'a obtenu. Nous partons dans deux mois. Ce sera très bien pour les enfants, pour nous, pour mon frère. Pour tout le monde.

- J'ai un cœur moi aussi Aurore, je ne suis pas qu'une sœur accapareuse ! J'envisage de me consacrer davantage aux enfants. Je voudrais te demander un petit service.

- Lequel ?

- Mylène est bien seule tu sais. Il serait bon qu'elle rencontre d'autres personnes que moi. Peut-être l'avais-je trop accaparé elle aussi. Accepterais-tu de la rencontrer de temps en temps ? J'ai compris d'où me venait ma propension à régenter la vie des autres.

Je fais tout un travail sur moi tu sais. Quand je reviendrai, j'aurai changé, je l'espère. Les blessures seront refermées.

Aurore surprise lui souriait. *Même Lyséa évoluait dans le bon sens !* Aurore, dans un geste spontané, la prit dans ses bras et le lui promit. Les larmes aux yeux, Lyséa se leva pour pousser un des enfants sur la balançoire. Aurore s'écria :

- C'est ça, Lyséa ! Pousse-le ! Une balançoire, ça doit voler très haut !

- ouiiiiiiiiiiii ! » répondit un des enfants

Aurore salua Lyséa d'un grand signe de la main.

« J'ai battu les dragons à la langue enflammée, victorieux, je les ai tous trucidés ! » s'exclamait un des garçons qui courait une épée en plastique à la main.

Aurore se demandait si ce petit ne venait pas d'exprimer un peu ce qu'elle ressentait.

Elle rentra chez elle. Son fauteuil la regardait. Assise sur son velours elle respirait plus large.

Dans un grand souffle, elle prononça trois petits mots qu'elle n'avait pas épelés depuis longtemps :

« Tout va bien »

-35-

Une autre thérapeute

Apolline avait fait une remarque à Aurore : « Et si tu allais voir une autre thérapeute ? Tu es tellement anxieuse ! Moi, ça m'avait fait vachement de bien ! Elle t'aidera à te relaxer. Ça ne peut que t'aider tu ne crois pas ? ». Aurore avait accepté.

Elle avait donc pris rendez-vous, elle se disait qu'elle n'avait rien à perdre. Hormis le coût. Elle exposa donc à la spécialiste son anxiété généralisée, son autisme, sa mésaventure avec Mme M., ses émotions en forme de papillons fugueurs qu'elle ne parvenait pas à apprivoiser. La thérapeute spécialisée dans la méthode Vittoz était très attentive, un regard lumineux, une attitude générale d'ouverture avec laquelle Aurore se sentit tout de suite à l'aise.

En parallèle, Aurore acheta une « roue des émotions », c'était un rond en carton aux couleurs de l'arc-en-ciel. Dessus était écrite toute une gamme de sensations :

« J'ai froid », « j'ai mal à la tête », « j'ai des papillons dans le ventre », puis les émotions correspondantes : « Je me sens triste », « en colère », « j'ai peur », enfin, il y avait les besoins cachés derrière les émotions : « J'ai besoin de repos », « de calme », « de tendresse », « de partage » etc. Une fois qu'elle avait identifié tout cela, il suffisait qu'elle tourne la flèche centrale pour voir s'afficher sa vie intérieure : « J'ai mal à la tête, je me sens nerveuse, j'ai besoin de calme ». Elle avait pris l'habitude d'ajouter dans son sac cette petite roue experte de la vie émotionnelle, avec tous ses autres objets censés l'aider à se calmer.

Ainsi, à chaque fois qu'elle en éprouvait la nécessité, elle l'utilisait. C'était surtout le cas quand elle était paniquée. Par exemple, en salle d'attente pour une banale prise de sang. Elle avait beau savoir qu'elle ne craignait rien, elle était en sueur, elle tordait nerveusement ses doigts, son cœur battait la chamade. Elle anticipait les pires scénarios : *Et si je m'évanouissais ? Si l'infirmière était une horrible marâtre qui allait me gifler ?* etc. Alors Aurore sortait de son sac, (qui avait suscité tant de questions autour d'elle pendant sa vie), elle sortait donc sa petite roue, se questionnait sur la nature de

ce qu'elle éprouvait : « Alors je tords mes doigts, je me sens nerveuse, j'ai besoin d'être rassurée ». De cet état des lieux, elle en concluait : *Je dois le dire à l'infirmière tout simplement, elle me rassurera, voilà tout.*

Depuis qu'elle avait à portée de main sa petite roue mais aussi ses objets antistress, elle gérait mieux ses grosses crises d'angoisse. Dès qu'elle sentait la peur grandir, elle prenait son petit cube désarticulé. Cela lui donnait de l'assurance, bien qu'elle marchât très vite, elle triturait son objet, ce qui lui permettait de se sentir mieux.

La nouvelle thérapeute saurait l'aider. Aurore en avait la certitude, ce qui la remplissait d'espoir pour l'avenir.

Ulysse partageait la même conviction parce qu'il serait là évidemment.

-36-

L'avenir d'Aurore

Aurore s'interrogeait encore, les mains moites, le corps tout courbaturé en ces jours d'humidité, elle se demandait bien quel serait son avenir. Elle avait vu toutes ses illusions partir avec le temps : elle n'avait pas fondé de famille, n'avait pas eu une carrière professionnelle très linéaire, ses formations n'avaient jamais débouché sur un projet concret. Que lui restait-il alors ? Elle rêvait de loger près d'une petite chapelle en pierre qui sentirait l'odeur de la cire froide, avec des vitraux colorés, elle pensait à Notre Dame de la Paix du Pouldu. Elle aurait aimé vivre là, à s'occuper de l'entretien de ce petit sanctuaire d'amour. Qu'on ait la foi ou pas, Aurore pensait que tout lieu de prière aussi épuré ne pouvait que conduire à la paix. Elle gardait en elle l'espoir de ce rêve. Elle imaginait le reste

de sa vie près d'une chapelle à prier, à fleurir, à écrire. Elle désirait passer son temps entre l'entretien d'un lieu consacré à la transcendance et l'écriture de romans. Voilà ce qu'était son rêve ultime.

D'autres caressaient d'autres projets, plus terre à terre, mais elle, avec l'âge qui avançait, c'était cela qu'elle désirait. *Et pourquoi pas ? Ce serait mon secret, je ne le dirai à personne. C'est mon vœu pour les années qui viennent*, se disait-elle.

« Les rêves d'antan ont fugué sur les ailes des grands migrants, ils ne reviendront plus.

Mes yeux ne sont-ils faits que pour pleurer ?

Non !

*Toujours à notre portée, j'ai pensé que les jours qui viennent
Ont encore la saveur de l'inconnu voyageur,
L'énergie de la vie intérieure,
Les vibrations des rencontres à venir.*

*Même dans les transports immobiles du corps,
Il y a toujours un avenir à choyer,
Un jardin à fleurir, une personne à aimer.*

*Si d'autres malheurs survenaient,
Il y aurait encore un chemin où flâner,
Un plat à cuisiner, un livre à lire,
Un film à regarder.
Il y aurait toujours une plume pour écrire,
Des mains pour prier.*

*Je le sais d'expérience,
La vie est un détour qui peut prendre
La forme d'un fauteuil,
D'un geste répétitif,
D'un mouvement ralenti,
D'une marche chaotique,*

*Même handicapé, même intérieure, même seule,
La vie engendre la vie. Jusqu'à l'Autre Vie ».*

FIN



Publication certifiée par De Plume en Plume le 23-11-2023 :
<http://https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Deokratias](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Stéréotypie sur DPP](#)